This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Klien · Recueil de Lettres Pastorales et de Discours d'Inauguration · 1863

Jud
6878
488

3 2044 010 233 328

Jud 6878.488

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

Cowel

RECUEIL

DE

LETTRES PASTORALES

ET DE

DISCOURS D'INAUGURATION

DE

S. KLEIN,

Contenant les lettres pastorales de 1861, 1862 et 1863, et les discours d'inauguration des synagogues de Belfort, de Thann, d'Huningue et de l'Hospice Hôpital israélite de Mulhouse.

Colmar,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE CAMILLE DECKER.

1863.

RECUEIL

DE

LETTRES PASTORALES

ET DE

DISCOURS D'INAUGURATION

DE

S. KLEIN,

Contenant les lettres pastorales de 1861, 1862 et 1863, et les discours d'inauguration des synagogues de Belfort, d'Huningue et de l'Hospice-Hôpital israélite de Mulhouse.

Colmar,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE CAMILLE DECKER.

—

1863.

~~R 2015.11.15~~

Jud 6878.488

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL 8, 1927

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
NOV 6 1970

PRÉFACE.

Me conformant aux vœux de plusieurs de mes amis, je me suis décidé à réunir, dans un recueil, mes écrits épars. J'ai commencé par ceux que j'avais sous la main et que je présente aujourd'hui au public, avec l'espoir que la présente édition ne sera pas moins favorablement accueillie que la première.

L'Auteur.

Colmar, le 28 Mai 1863. (10 Sivan 5623).

LETTRES PASTORALES

adressées

aux Israélites de la circonscription de Colmar,

par

LE GRAND-RABBIN

de cette circonscription.

TRÈS CHERS FRÈRES ET SOEURS.

La fête de Pâque approche, fête riche en salutaires enseignements et en consolantes espérances.

Israël gémissait dans le plus dur esclavage, sous la plus cruelle oppression; courbé sous le sceptre de fer de l'ingrat Pharaon, il n'avait aucun espoir de liberté, aucune perspective d'un meilleur avenir; lorsque soudain la voix créatrice qui avait fait sortir la lumière des ténèbres, le monde du chaos, les êtres du néant, retentit en Egypte, et les chaînes se brisèrent, et les ténébreux cachots s'ouvrirent, et les stigmates disparurent, et cette horde d'esclaves ignorants et abrutis par les traitements les plus barbares, se trouva subitement transformée en un peuple de pontifes, en une nation sainte et digne de porter, de génération en génération, à travers le temps et l'espace, les doctrines les plus sublimes, la

morale la plus pure, la parole de Dieu, la charte de l'humanité.

Oui, mes chers frères et sœurs, le judaïsme, qui, de l'aveu unanime de toutes les nations civilisées, est la parole de Dieu, est bien aussi la charte de l'humanité.

Il y a des milliers d'années, les ténèbres couvraient encore la terre, et toutes les nations marchaient dans l'ombre de la mort; l'humanité n'avait pas de Dieu et la société pas de base; les religions n'étaient que des tissus de superstitions et d'absurdités, les cultes, que des cérémonies abominables et sanguinaires; la satisfaction des appétits grossiers et égoïstes était le seul mobile d'action, la seule règle de conduite; la force brutale, la suprême loi; lorsque Dieu, déchirant le nuage, se fit connaître à Israël et lui donna sa sainte loi; loi d'amour, de justice et de vérité; pacte éternel entre Dieu et le genre humain, base solide et immuable de la société.

En effet, voyez le divin décalogue, arbre nerveux plein de sève et de vigueur, qui a ses racines dans la foi inébranlable en la Providence, et dont les rameaux fertiles, tout en se dirigeant vers le ciel, couvrent la terre de parfums, de fleurs et de fruits, en développant toutes les vertus qui ennoblissent l'homme et en fécondant tous les sentiments de bienveillance, de justice et d'équité qui seules assurent à la société sa durée, sa paix et son bonheur.

Voyez ces livres de Moïse, autour desquels se groupent et auxquels se rattachent tous les livres

sacrés, sources vives et fécondes, d'où jaillissent tous les sentiments généreux, toutes les idées nobles, toutes les aspirations élevées, toutes les affections honnêtes : l'amour du prochain dans sa plus large acception, le sentiment de famille dans tout son noble développement, la reconnaissance des bienfaits, l'oubli des injures, la sollicitude pour les malheureux, les pauvres, les veuves et les orphelins, la tolérance et la protection pour l'étranger, la douceur et la bienveillance pour les subordonnés, l'obéissance, la soumission et le respect aux autorités et aux lois.

Certes, elle est bien la charte de l'humanité, cette religion qui, procédant de l'unité de Dieu et tendant à l'union du genre humain, a, la première, assigné à l'homme sa véritable place dans la grande famille, en lui disant : tous les hommes ne sont que l'ouvrage du même créateur ; que les fils du même père ; homme, tu es le frère de tes semblables ; tous sont créés à l'image de Dieu ; son amour les embrasse tous, et tous retourneront dans son sein, à moins qu'ils ne se rendent indignes de si augustes destinées par des actes que la société redoute, que la nature condamne, que la raison flétrit. Toi seul, Israël, gardien du saint tabernacle, sur lequel repose l'édifice social, tu as, comme pontife du Très-Haut, de plus graves obligations, des devoirs plus pénibles à remplir et à mener une vie plus sainte, plus austère ; vie de privations, de souffrances et d'abnégations, pour t'endurcir aux peines et aux fatigues qui

t'attendent dans ton long pèlerinage, dans l'accomplissement de ta mission d'instruction et de civilisation (1) ואתם תהיו לי ממלכת כהנים וגוי קדוש.

Oui, chers frères et sœurs, Israël fut délivré de l'Egypte (2) et élu au Sinaï pour recevoir, confesser et propager les vérités éternelles, destinées à devenir un jour le patrimoine commun de tous les hommes. Mais pour les propager d'une manière digne de Dieu et conforme à la raison et à la nature; non par la force brutale, par le fer et le feu, par la violence et la contrainte, par des tortures physiques et morales; non par les agitations ardentes d'un prosélytisme fougueux qui souvent éteint la foi, corrompt les cœurs et tue l'intelligence, et qui toujours, telle en est la malédiction, qui toujours brise les liens les plus saints, détruit la paix du foyer domestique et jette le trouble et le désespoir dans le sanctuaire des familles. Le Dieu de bonté et de miséricorde qui s'est révélé à Israël et que le judaïsme a reçu la mission de faire connaître, n'agit pas, ne parle pas ainsi.

Mais comme la terre recèle d'immenses richesses qu'elle est prête à livrer aux laborieuses recherches de l'activité humaine; comme les éléments de la nature sont dotés de forces prodigieuses qui n'attendent pour se manifester et répandre leurs bien-

(1) Exode XIX, 6.

(2) Exode III, LX, 3. בהוציאך את העם ממצרים תעבדון את האלדים על ההר הזה.

faits que l'attention sérieuse de l'esprit, que le souffle révélateur du génie; de même Israël devait tenir les sublimes vérités reçues au Sinaï à la portée de tout le monde, sans toutefois les imposer à personne, et en attendre le triomphe, lent, pacifique, mais certain, avec patience et avec foi en la promesse que Dieu lui a faite: qu'un jour le bandeau tombera de tous les yeux et sa parole sera connue, acceptée, respectée et confessée par tous les habitants de la terre ; (1 והלכו גוים לאורך

Et Israël a accepté cette difficile, pénible, mais sublime mission, et s'y est dévoué, non seulement pendant que, nation indépendante sur le sol de la Palestine, il n'avait pas à lutter contre les entraves et les obstacles du dehors, mais encore pendant cette longue et triste période où il avait à vivre une vie d'excommunication sociale et que son existence ressemblait aux vagues tourmentées par la tempête. Errant sans pouvoir, sans force et sans protection, honni partout, traqué partout, rejeté partout, il n'a pas moins veillé avec amour, avec sollicitude, avec courage sur le précieux dépôt qui lui avait été confié et ne l'a pas laissé échapper de ses mains meurtries et défaillantes. Et ce dépôt n'a pas péri, ne s'est pas altéré malgré les terribles malheurs qui ont fait avalanche sur ses infortunés gardiens; parce que la parole de Dieu a ses racines dans le ciel et n'a rien à craindre des troubles, des agitations et des catastrophes de la terre.

(1) Isaïe LX, 3.

Grâce à cette divine parole dont il est le hérault et le gardien, Israël, au milieu des plus cruelles persécutions et sous le joug de la plus terrible oppression, a toujours conservé sa sève, sa jeunesse et sa pureté, et n'a jamais cessé, dans l'étroit cercle où il pouvait se mouvoir, d'exercer les plus grandes vertus religieuses, morales et sociales.

Ces vertus, il peut les revendiquer comme lui appartenant; les défauts qu'une longue oppression et des lois iniques lui avaient fait contracter, il peut avec justice, avec vérité en faire rejaillir la responsabilité sur ses oppresseurs. Il peut hardiment dire à ses détracteurs: « Ne me reprochez pas aussi arrogamment ces taches qui ont terni mon éclat, elles ne tiennent pas à mon organisation, mais le soleil m'a hâlé, les enfants de ma mère m'ont persécuté de leur haîne, il m'a fallu garder leur vigne, je n'ai pas pu soigner la mienne: אל תראני שאני שחרחרת ששזפתני השמש בני אמי נחרו בי שמני נטרה את הכרמים כרמי שלי לא נטרתי (1).

L'abrutissement de l'intelligence, le manque de courage, le défaut de sociabilité, toutes ces indélicatesses de sentiment, tous ces vices de caractère dont vous m'accusez avec tant d'acharnement, sont étrangers à ma nature. C'est un triste alliage, œuvre des lois iniques, du mépris accablant et des terribles souffrances dont j'ai été pendant longtemps victime, et qui m'avaient condamné à des occupations que

(1) Cant. 1, 6.

je déteste et plié à des habitudes que j'abhorre. Aussi ne m'a-t-il jamais fallu qu'un souffle de liberté pour relever énergiquement ma tête, secouer la poussière plus que séculaire qui me couvrait, effacer les stigmates que la persécution avait imprimés sur mon front, et prendre une part active et intelligente aux travaux et aux efforts qui doivent assurer le bonheur, la gloire et la prospérité de la société. »

En vérité, ils n'ont jamais puisé leurs inspirations, ni dans l'examen de la vie israélite, ni dans l'étude de ses doctrines, ni dans l'enseignement de l'histoire, ceux qui ont osé insinuer qu'Israël est ignorant, sans conscience, sans morale et sans religion, et se presse au-devant des convertisseurs. Les témoignages irréfragables de l'histoire sont là que nulle part la religion n'a jamais eu de plus profondes racines, les mœurs, plus de pureté, la conscience, plus de scrupule, le sentiment, plus de délicatesse, la science, de plus ardents adeptes qu'en Israël.

C'est un exemple unique dans le monde qu'une lutte soutenue pendant dix-huit siècles pour un principe, et cela au prix de la fortune, des dignités, de l'honneur, de la vie même et de tout ce qui en fait le charme et le bonheur. C'est un exemple unique dans le monde, qu'un peuple privé de son indépendance, de sa nationalité, de sa patrie et de son temple, dispersé dans tous les coins de la terre, ait conservé, au milieu de tant de nations, ses dogmes, ses lois, sa religion et ses mœurs. C'est un exemple unique dans le monde, que des parias, repoussés

de la société, expulsés de toute carrière honorable, arrachés à toute profession honnête, à tout travail utile, condamnés à l'ignorance, réduits à une vie vagabonde, à des occupations viles et flétrissantes, voués au mépris et à la haine du genre humain, se soient, au premier appel, éveillés de leur longue atonie, tout mûrs pour entrer dans toutes les carrières de la société. Ces exemples uniques, Israël les présente aux yeux du monde étonné. Phénomènes dont la cause paraît un mystère impénétrable à l'esprit humain et se révèle cependant sans qu'on ait besoin de pénibles recherches ou de profondes méditations : C'est qu'il y a quelque chose de vital et de fortement constitué en Israël, c'est sa religion. Le souvenir de son miraculeux passé, corroborant sa foi dans ses destinés à venir, a toujours soutenu son courage, alimenté le feu sacré de son amour pour la science et entretenu son activité intellectuelle et sa vie morale.

La conservation de cette foi dans les cœurs de notre jeunesse, doit être, mes chers frères et sœurs, aujourd'hui plus que jamais l'objet de notre sollicitude, de nos efforts et de nos sacrifices. Depuis quelque temps les convertisseurs se remuent, s'agitent avec un redoublement d'activité, d'audace et d'intrigues ; chaque jour voit éclore de nouveaux traités qui se distribuent à profusion et où moyennant des textes dénaturés, tronqués et falsifiés, on cherche à s'emparer des âmes. Grâce à celui qui, du haut de son trône céleste, veille sur sa divine parole, grâce à la

foi vive et profonde d'Israël, ces manœuvres n'ont pas encore abouti; mais elles nous imposent le devoir de redoubler de zèle, d'activité et de vigilance pour prémunir notre jeunesse contre ces pièges dangereux. Nous n'avons pas besoin de faire des longues recherches pour trouver le moyen qui nous conduit à ce but, Dieu même nous l'a indiqué: « tu inculqueras mes paroles à tes enfants », ושננתם לבניך *(Deut. VI, 7)*. « Vous enseignerez mes lois à vos enfants, pour qu'ils puissent s'en entretenir » ולמדתם אתם את בניכם לדבר בם *(Ibid. XI, 19)*, et Pâque est là avec ses salutaires enseignements ואמרת לבנך, והגדת לבנך *(Exode XII, 8. Deut. VI, 21)*. « tu instruiras ton fils », tu l'instruiras, quels que soient son âge, ses goûts et ses aptitudes; tu instruiras celui dont les dispositions intellectuelles et religieuses seraient développées, comme celui chez lequel elles seraient encore en germe ou déjà détruites כנגד ארבעה בנים דברה תורה *(Rituel)*; car tous ont besoin de connaître la religion, tous ont reçu la mission d'être les apôtres de la parole de Dieu.

A côté de l'instruction et de l'éducation indispensables pour devenir bons citoyens, membres utiles à la société, assurons à nos enfants une instruction religieuse nécessaire pour former le croyant, le vrai israélite. Assurons-leur une instruction religieuse, solide, substantielle, qui ne se borne pas aux notions superficielles du catéchisme aussi vite oubliées qu'apprises, qui laissent à peine quelques traces fugitives dans la mémoire, sans pénétrer jamais ni

dans le cœur ni dans l'esprit; une instruction religieuse, basée sur l'intelligence traditionnelle des Saintes Ecritures qui éclairent l'esprit et réjouissent le cœur פקודי ה' ישרים משמחי לב מצורת ה' ברה מאירת עינים *(Ps. XIX, 9.)* et sur l'histoire du peuple d'Israël; histoire miraculeuse, uniqne dans les fastes des nations, dans laquelle depuis le commencement jusqu'à nos jours on se sent subjugué par la manifestation sensible de l'action constante de la divine providence; l'accomplissement des divines promesses et des divines menaces nous donne dans le passé un gage certain pour l'avenir. Une telle instruction, devenant l'âme, la vie et le couronnement des autres parties de l'enseignement, se gravera profondément dans leurs jeunes cœurs et les maintiendra dans la voie de la religion, de la vertu et du devoir.

Mais pour assurer à notre jeunesse une instruction religeuse, solide et fructueuse, nous avons besoin, chers frères et sœurs, d'invoquer votre charité. Cette charité israélite, si intelligente, si large et si inépuisable, qui vole au-devant de tous les besoins, et qui, pour faire comprendre qu'elle est une des bases angulaires de la religion israélite, commence la fête de Pâque, anniversaire da la naissance d'Israël, par cette invitation sublime et généreuse: כל דכפין ייתי ויכל *(Rituel)* « que celui qui a faim vienne et mange avec nous », dira aussi, nous en avons la conviction, que celui qui a soif d'instruc-

tion vienne, nous lui procurerons les moyens de s'instruire.

Nous savons, chers frères et sœurs, tous les sacrifices que les israélites s'imposent pour assurer l'instruction aux enfants pauvres de leurs communautés respectives. Mais cela ne suffit pas; il y a plusieurs localités où nos coreligionnaires n'ont pas les moyens d'organiser des écoles ou d'entretenir les instituteurs à leurs frais. Pourrions-nous laisser croupir leurs enfants dans l'ignorance religieuse et les laisser devenir la proie facile des convertisseurs ou de l'immoralité ?

Israélites, vous ne le voudriez pas, vous ne pouvez pas le vouloir; ce serait abdiquer la sainte et glorieuse mission que nous avons reçue au Sinaï; ce serait renier trente siècles de fidélité et de persévérance.

Vos cœurs vous diront : il faut combler cette lacune, il faut remédier à ce besoin. Les moyens d'y arriver sont faciles.

Que toute la circonscription du Haut-Rhin se considère comme une seule et même communauté; qu'il s'y forme une caisse spécialement destinée à soutenir, ou, s'il est nécessaire, à entretenir des écoles dans les localités privées de ressources et que chacun contribue à cette œuvre de piété selon ses moyens. Une partie de la dîme qui se prélève sur les dots à l'occasion des mariages en faveur des pauvres, nous parlons de cette partie qui, distribuée ordinairement sans discernement et sans utilité, sert plutôt à en-

courager le vice et l'oisiveté qu'à soulager l'indigence, trouvera un emploi plus utile, plus fructueux et plus méritoire, si elle est versée dans cette caisse. Alors au lieu du poignant remords causé par l'affligeant spectacle de voir par notre insouciance s'élever une jeunesse ignorante et sans foi, nous récolterons non-seulement la satisfaction intérieure que donne l'accomplissement d'une bonne action, la reconnaissance de ceux auxquels nous aurons procuré les bienfaits de l'instruction et la force, les espérances et les consolations de la religion, mais encore la bienveillance et la bénédiction de Dieu.

Mais il y a encore, chers frères et sœurs, d'autres besoins qui ont droit à nos sympathies; d'autres souffrances qui se recommandent à notre généreuse compassion. Des cris de détresse viennent de la Palestine; nos frères de Jérusalem souffrent; leur position est aussi précaire que malheureuse. Privés des ressources du commerce et de l'industrie, nos coreligionnaires de Jérusalem sont livrés à toutes les privations de la misère. A l'insuffisance de la nourriture se joint l'insuffisance du logement. Des familles entières sont agglomérées dans des réduits infects où un homme seul peut à peine respirer librement.

Profondément émus de ce déplorable état de chose, les Israëlites de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Hollande, de la Pologne, ont formé des comités chargés d'aviser aux moyens de soulager tant de lamentables infortunes. On se propose, avant tout, d'élever les bâtiments destinés à abriter les plus

nécessiteux, et à offrir une hospitalité temporaire aux fidèles qui se rendraient en pèlerinage à la ville sainte. Ces projets ont déjà obtenu un commencement d'exécution, par l'acquisition de vastes terrains. A Paris s'est fondé un comité dans le même but, et bientôt tous ces comités réuniront leur action dans un comité central, non encore institué, mais qui aura pour objet de faciliter l'exécution d'une entreprise qui sera tout à la fois une œuvre de piété et d'humanité.

Quel est en effet l'Israélite qui puisse songer sans émotion et sans sympathie à Jérusalem, à cette ville qui fut le berceau et le siége de la splendeur du Judaïsme, et que Dieu a choisie pour être sa résidence de prédilection, le foyer de la religion, de la morale et de la civilisation, et où, d'après sa promesse, il concentre ses desseins pour l'avenir de l'humanité :

בעת ההיא יקראו לירושלם כסא ה ונקוו אליה כל הגוים לשם ה' לירושלם. (*Jérém. III, 17.*)

Nous venons donc avec confiance faire appel à vous, chers frères et sœurs, qui, au milieu de tant d'événements et de vicissitudes, n'avez cessé de demeurer fidèles à notre sainte religion, vous qui comprenez et remplissez si bien les devoirs de charité qu'elle nous impose pour tous ceux qui souffrent; vous ne resterez pas insensibles quand il s'agit des frères que l'amour de la ville sainte, l'attachement aux cendres de nos glorieux ancêtres et le respect

pour les débris du temple, attirent à Jérusalem, et qui s'exposent à toutes les privations et au dénuement le plus affreux, pour vouer leur vie à la glorification du nom du Seigneur, à l'étude de sa sainte loi et à perpétuer le souvenir de la capitale de la Palestine, souvenir si énergiquement recommandé dans les inimitables chants du Roi-Prophète. « Si jamais je perds ton souvenir, ô Jérusalem, que ma droite perde sa force; que ma langue s'attache à mon palais, si je t'oublie, si le souvenir de Jérusalem ne présidera pas à toutes mes réjouissances. » *(Ps. CXXXVII, 5, 6.)*

A la fête de Pâque, où chacun de nous se rappelant la mission d'Israël, et embrassant toute l'humanité dans un même sentiment d'amour et de fraternité, appelle de ses vœux la restauration de Jérusalem, destinée à devenir un lieu d'union, d'amour et de concorde pour toute la postérité d'Adam, souvenez-vous qu'en ce moment il s'y trouve de nos frères qui souffrent, et hâtez-vous de soulager le fardeau de misère sous lequel ils gémissent, d'apporter des adoucissements à leurs souffrances, et de rendre leur position supportable. L'Eternel vous bénira de Sion, Lui qui a créé le ciel et la terre.

Colmar, le 1er Nissan 5621 (12 mars 1861).

רד"א

Très-chers Frères et Soeurs,

Les fêtes religieuses ont une haute importance, une grande signification, une immense portée.

Divines messagères du passé, elles viennent, comme les prophètes des anciens jours, nous offrir périodiquement les riches trésors de grands et importants souvenirs, de sublimes et utiles leçons, d'augustes vérités, de graves enseignements et de splendides espérances.

Rayons brillants qui, s'échappant, il y a des milliers d'années, du foyer resplendissant du Sinaï enflammé, n'ont cessé depuis d'inonder tous les siècles d'une immense clarté et de rattacher, par une lumière non interrompue, les jours naissants à ceux qui venaient d'expirer pour constituer le présent, témoin du passé et garant de l'avenir.

Leurs leçons et leur influence ne sont pas perdues pour l'homme intelligent, sérieux, soucieux de ses destinées. N'acceptant pas cette vie rapide et fragile

comme le dernier mot, le but réel de son être; préférant aux intérêts et aux plaisirs du moment les riches espérances de l'avenir; résistant à l'entraînement des passions, à l'appât des jouissances et aux illusoires promesses d'une si courte existence pour s'occuper de l'éternité qui l'attend et vers laquelle il s'avance incessamment, il salue avec amour, avec bonheur, le retour de ces solennités religieuses qui, témoins irrécusables, preuves visibles des rapports du ciel avec la terre, de Dieu avec l'humanité, retrempent sa foi et consolident ses espérances.

Le ministre de la parole de Dieu laissera-t-il échapper ces jours de méditation et de recueillement, ces moments bénis qui disposent l'âme aux saintes et pieuses impressions, sans les utiliser pour Dieu et pour la religion? sans faire entendre des paroles instructives et édifiantes, d'utiles et fécondes leçons?

Déjà le plus grand des prophètes a reconnu l'opportunité de ces jours solennels pour l'instruction des fidèles. La tradition nous apprend que « Moïse « a institué l'usage d'enseigner et d'expliquer la « signification et les obligations de chaque fête pen- « dant la fête, et dit à Israël : En vous conformant « à cet usage, vous aurez auprès de Dieu le même « mérite que si vous aviez établi son règne dans le « monde. C'est ainsi que dit le prophète *(Isaïe XLIII,* « 12). Je l'ai prédit et je vous ai sauvé, je vous ai « fait connaître ma parole, aucun étranger n'était « avec vous; aussi vous êtes mes témoins, dit l'Eternel, « et moi je suis Dieu. »

משה תקן להם לישראל שיהיו דורשין בעניינו של יום הלכות פסח בפסח הלכות. עצרת בעצרת הלכות חג בחג אמר משה לישראל אם אתם עשים כסדר הזה הקב"ה מעלה עליכם כאילו המלכתם אותו בעולמו שנאמר (אנכי הגדתי והושעתי והשמעתי) ואין בכם זר ואתם עדי נאום ה' ואני אל.

(Yalkout, sect. Vayakhel et Isaïe 43, 12.)

Conformément à cette institution, il n'y a pas de temple israélite où, à l'approche des fêtes, la parole de Dieu ne retentisse avec plus de force, plus d'abondance et de profusion.

Si, avec la conviction intime que les instructions religieuses ne vous font pas défaut, que la nourriture de l'âme vous est distribuée avec une large profusion par vos vénérables Pasteurs, nous venons cependant, chers frères et sœurs, parfois vous l'apporter nous-même ou vous l'adresser sous forme de lettres, c'est que nous nous rappelons ces paroles de nos docteurs: לא עליך המלאכה לגמור ולא אתה בן חורין להבטל ממנה *(Aboth., ch. 2 § 21)*. Si tous les soins de l'enseignement religieux des différentes communautés de la circonscription ne reposent pas sur nous seul; si nous avons des coopérateurs actifs, zélés, consciencieux, il ne nous est cependant pas permis de nous soustraire entièrement à cette tâche: ayant notre part de responsabilité, il nous incombe aussi une part du travail.

D'ailleurs, les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons sont-elles donc si favorables pour que

nous puissions nous dispenser de mettre la main à l'œuvre ? La religion est-elle dans une situation si prospère, si florissante ? Ne trouve-t-elle partout que des cœurs soumis et fidèles? Se voit-elle entourée de cet amour et de ce respect auxquels elle a tant de droits et qui la mettent à l'abri de tout danger ? Nous voudrions bien le croire si la réalité ne se chargeait pas de nous désillusionner; si elle ne nous montrait de sombres nuages surgir à l'horizon. En effet, ne voyons-nous pas des doctrines subversives de la religion se propager avec la vitesse du mal, semer partout l'erreur et infecter bien des âmes ? Ne voyons-nous pas la froide indifférence, qui tue les cœurs, se liguer avec l'insatiable incrédulité qui les dévore, et trouver une facile complice pour leur œuvre destructive dans l'ignorance présomptueuse qui se rend leur fidèle écho, leur docile instrument? Suivant aveuglément l'impulsion qu'elles lui donnent, pour affaiblir la foi et ébranler les convictions, elle va, le scalpel dans sa main inhabile et téméraire, disséquer des principes qu'elle n'a jamais approfondis, des dogmes qu'elle n'a jamais examinés, et des croyances qu'elle a à peine effleurées. C'est en présence de ces faits désolants que notre époque a vu renouveler, sinon naître, que celui qui a charge d'âmes, tremblant devant la grandeur de sa tâche et l'immensité de sa responsabilité, doit s'imposer un redoublement de zèle, d'activité et de dévouement.

Malheur à lui ! si, fermant l'œil à l'imminence du

danger, il se berce dans une molle inaction pour s'endormir dans une fausse sécurité. Malheur à lui! encore si, s'exagérant l'intensité et la puissance du mal et désespérant d'en arrêter les progrès, de le guérir, il se décourage et laisse tomber les bras. Il aura, un jour, un compte sévère à rendre à Dieu et des âmes qu'il ne lui aurait pas conservées et de celles qu'il ne lui aurait pas ramenées.

Ministre de la religion, c'est à lui d'être le gardien vigilant du troupeau qui lui est confié, d'en épier les besoins, d'en écarter le danger; et, si le mal a déjà fait invasion, il doit faire tous ses efforts pour y porter remède et en prévenir la contagion. Voilà son devoir dont rien ne saurait le dispenser; mais voilà aussi tout son devoir. Il n'est pas responsable du succès, car le succès n'appartient qu'à Dieu seul. C'est de ce devoir que nous voulons nous acquitter; puisse Dieu bénir nos efforts!

Chers frères et soeurs,

Les moyens les plus propres, les plus efficaces contre les ravages de l'incrédulité sont, ce nous semble, la propagation, le développement et l'affermissement de la croyance à l'action constante de la divine Providence.

Et quel temps plus opportun et plus propice pour l'enseignement de cette grande, utile et féconde vérité que la fête de Pâque? Jours à jamais mémorables, bénis entre tous, où Dieu, se manifestant

dans sa toute-puissance de Maître souverain de la nature pour renouveler l'œuvre de la création, fit sortir du néant Israël auquel il conféra, avec la sublime mission d'être son témoin sur la terre et une source de bénédictions pour toutes les nations, les titres augustes de race de pontifes, de peuple saint.

Ce titre et cette mission, nous ne nous les adjugeons pas, chers frères et sœurs, par l'insolente arrogance d'une outrecuidante prétention ; nos droits y sont réels, incontestables, confirmés par l'hommage unanime de toutes les nations.

En effet, allez interroger cette foule de peuples si différents de langage, de caractère, de mœurs et de religion; évoquez les générations qui depuis des siècles dorment dans la poussière pour qu'elles joignent leur voix à celles des générations actuelles; faites parler ceux qui ont eu le triste courage de proscrire Israël et de faire couler son sang, comme ceux qui lui ont tendu des mains fraternelles et offert un sol hospitalier; l'Orient et l'Occident, le passé et le présent, l'amour et la haine se confondent ici pour professer la même opinion et faire le même aveu: « Israël est notre aîné, c'est à lui que Dieu a donné « la parole de vérité. » Langage auquel ils attachent peut-être des significations différentes; mais qui confirme cependant le même fait: que la bénédiction, l'espérance et le salut viennent d'Israël.

L'anniversaire de la naissance de ce peuple miraculeux, à qui, d'après ce concert unanime, ont été réservées de si hautes destinées, est digne de notre

plus sérieuse attention. Nous ne croyons pouvoir mieux le sanctifier qu'en cherchant à consolider les vérités que ce peuple reçut la mission de sauvegarder et de propager, et à les asseoir sur la base même que présente l'événement dont ce jour doit perpétuer le souvenir. Dieu, en mettant la fête de Pâque à la tête des autres fêtes, la sortie d'Egypte à la tête du décalogue et en recommandant si souvent de nous rappeler ce fait mémorable où son bras s'est si visiblement manifesté, ne nous montre-il pas que rien ne corrobore tant la foi, que la religion n'a pas de fondement plus solide que la conscience de l'action constante de la divine Providence?

Certes, si nous ne nous proposions que de combattre l'athéisme et de démontrer simplement l'existence de la divine Providence, nous n'aurions pas à faire de grands efforts. Les preuves de cette consolante vérité sont, comme toutes les choses indispensables à la vie, répandues partout et à la portée de tous. Pour peu que nous veuillons ouvrir les yeux, nous les trouvons dans l'ordre merveilleux de la nature, dans le développement physique, moral et intellectuel du genre humain et jusque dans les moindres événements de notre propre vie. Les objections qu'on a élevées contre le gouvernement de la divine Providence ont déjà été mille fois refutées, et, ne l'eussent-elles jamais été, que prouveraient-elles? Tout au plus que notre esprit a des bornes et que dans l'ordre moral il y a, aussi bien que dans l'ordre physique, des faits qui échappent

à sa pénétration. Y attacher une autre valeur serait plus qu'une grave erreur, ce serait une grande absurdité. Contester l'action de la divine Providence, parce qu'au milieu des nombreux faits où elle brille d'un si vif éclat, il y en a aussi quelques-uns où nous ne l'apercevions pas, ce serait contester la lumière au soleil, parce qu'on croirait découvrir des taches au milieu de son disque brillant.

Mais, chers frères et sœurs, comme notre dessein est de ranimer votre foi, d'affermir vos croyances religieuses et d'établir la vérité de la révélation, nous allons vous montrer avec quelle force, quelle évidence et quelle splendeur l'action de la divine Providence éclate au milieu d'Israël. L'institution de notre sainte religion, sa durée, ses principes et ses doctrines ainsi que l'existence d'Israël en sont les manifestations les plus éclatantes.

Ici encore, chers frères et sœurs, si nous n'avions qu'à parler le langage de la foi, notre tâche serait extrêmement courte et facile. Nous n'aurions qu'à vous engager à consacrer les jours de Pâque à la méditation des faits auxquels cette fête doit son origine; nous vous ferions assister à la sortie d'Egypte, aux événements miraculeux qui l'ont précédée, accompagnée et suivie; nous vous ferions voir la mer reculer et livrer passage à tout un peuple, le ciel pourvoir à sa nourriture et la terre frémir de bonheur en entendant la voix du Très-Haut proclamer ses lois immortelles. Puis, nous déroulerions successivement devant vous ces nombreux miracles

consignés par Moïse et par les prophètes qui lui ont succédé et dont nos ancêtres nous ont transmis le souvenir, à travers tant de siècles, de climats, de vicissitudes et de revers, entouré de leur respect, scellé de leur sang.

Mais, quelque vénérables que soient ces témoignages, comme l'incrédulité cherche à les atténuer et trouve, malheureusement, des esprits faibles, superficiels et intéressés, disposés, non-seulement à accepter ses sophismes comme des vérités, mais à s'en rendre encore les échos, nous devons, pour arrêter ses déplorables progrès, condescendre à entendre son langage pour la confondre dans ses propres retranchements.

« On nous parle toujours, dit-elle, de miracles; « mais on a toujours soin de les placer dans la haute « antiquité, à une distance où nous ne pouvons plus « constater les faits ni en discerner la nature et le « caractère pour en contrôler la valeur et la portée.

« Tout en ne voulant pas suspecter la bonne foi, « ni de ceux qui nous en sont présentés comme « spectateurs, ni de ceux qui nous ont transmis leur « témoignage, nous devons faire nos réserves par « rapport à la sagacité de leur discernement. L'hu- « manité était alors encore dans sa première enfance, « ses facultés n'étaient pas encore développées; qui « nous dit qu'on n'a pas pris pour des miracles des « phénomènes purement physiques ou de simples « fantasmagories ? Si Dieu a jamais fait des miracles, « pourquoi n'en fait-il plus maintenant ? »

C'est à cette dernière question, qui est la plus générale et la plus spécieuse de l'argumentation de l'incrédulité, que nous allons répondre. Nous y répondrons, non par des paroles, mais par des faits, par des miracles authentiques dont le théâtre n'est ni dans les pays lointains, ni dans un temps qui n'est plus; dont les témoins ne peuvent être récusés, ni à cause de leur insuffisance numérique, ni à cause de leur incapacité intellectuelle; en un mot, par des miracles qui se passent sous nos propres yeux, chaque jour, chaque instant, toujours, partout, et qui sont aussi incontestables que l'air que nous respirons, que la lumière qui nous éclaire, que le feu qui nous chauffe, que la circulation de notre sang, que les pulsations de notre cœur, que le mouvement de notre pensée, que notre propre existence. Et, quand ces miracles qui n'ont leur explication que dans ceux de l'antiquité, auxquels ils se rattachent comme le tronc aux racines, comme les rayons au foyer lumineux, comme les conséquences aux principes, comme l'effet à la cause; quand ces miracles, disons-nous, auront fixé votre attention, frappé votre intelligence, provoqué vos sérieuses méditations et vous auront conduits à leur origine, alors, chers frères et sœurs, alors, nous en avons la sainte conviction, la vérité de la révélation, rayonnant à vos yeux dans toute sa divine splendeur, illuminera vos esprits, subjugera vos cœurs et mettra votre foi à l'abri des pernicieuses tentatives de l'incrédulité.

Chers frères et sœurs, notre religion existe, c'est

un fait incontestable et incontesté; mais comment est-elle parvenue à s'établir, comment a-t-elle pu se maintenir ? voilà ce que nous allons examiner.

Et d'abord, puisqu'on veut contester à l'institution religieuse son origine divine et la rabaisser au niveau des constitutions humaines, nous devons rechercher à quelles conditions, par quels ressorts et dans quelles circonstances celles-ci parviennent à s'établir et à se consolider.

Ce n'est pas chose facile que de faire la constitution d'un peuple et de l'affermir. Celui qui entreprend cette œuvre difficile ne peut pas être un homme ordinaire. Quelle profondeur de génie, quelle énergie de volonté, quelle patience d'observation, quelle force de pénétration, quelle puissance d'intuition, quelle justesse de discernement, quelle solidité de jugement et quelle vigueur de conception ne lui faut-il pas pour la concevoir, la coordonner, la formuler, mettre l'harmonie entre ses différentes parties, et entre ces parties et leurs conséquences ? Il ne lui est permis de rien ignorer, de rien oublier, de rien négliger.

Une connaissance profonde des besoins de ceux pour lesquels il fait des lois, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs goûts, de leurs inclinations et de leurs aspirations; un coup-d'œil sûr pour embrasser dans leur ensemble l'état de culture de leurs esprits, leurs sentiments, leurs penchants, leurs habitudes et jusqu'à leurs préjugés; une rectitude de jugement pour connaître, déter-

miner et faire la part des hommes, des choses et des circonstances; enfin, une force de dialectique et les accents d'une éloquence persuasive pour faire ressortir les avantages et la nécessité même de sa législation; toutes ces qualités lui sont indispensables, nous ne disons pas pour assurer à son œuvre la vitalité ou au moins quelques chances de stabilité; mais seulement pour lui frayer le chemin et lui ménager la possibilité d'un accueil momentané.

Et, quand il s'est rencontré un homme si rare, si prodigieusement parfait, qu'il se garde bien de heurter de front les préjugés, de lutter contre les idées reçues et profondément enracinées, de faire une guerre trop violente aux passions par l'exigence de sacrifices trop onéreux, de trop rudes privations, d'une rupture complète avec les anciennes habitudes; car s'il oublie cette précaution, son œuvre n'aura pas un moment à vivre, ce sera un cadavre tombant en dissolution aussitôt après sa naissance. Pour subjuguer les esprits, il faut d'abord captiver les sens et entraîner les cœurs.

Mais lorsque cet homme phénomène, doué de si rares, multiples et diverses qualités, aura consacré à son projet de législation ses veilles et ses labeurs, quand il aura pris toutes ses précautions, usé de tous les ménagements et mis en mouvement tous les ressorts de sa science et de son intelligence, le succès de sa constitution sera-t-il alors au moins assuré ? Hélas ! non ; son travail sera encore vain, ses efforts infructueux, s'il ne trouve pas dans ceux

qu'il veut régénérer par ses lois, des intelligences éclairées, des esprits préparés d'avance, des caractères dociles et soumis.

Aussi, les plus solides soubassements de toute législation sont la culture intellectuelle et la civilisation des mœurs. Or, ce qui est incontestable, c'est qu'on n'improvise pas une nation; on ne lui crée pas du jour au lendemain des mœurs nouvelles; on ne régénère pas subitement ses habitudes; on ne l'affranchit pas tout d'un coup de la tyrannie des préjugés, du joug de l'ignorance, de l'empire des usages; c'est une œuvre lentement progressive qui ne se développe que par les constants efforts et les travaux successifs des hommes d'élite de plusieurs générations.

Encore, les dispositions les plus favorables, les circonstances les plus propices que recontrerait un législateur ne pourront, vu la marche ascendante du temps, les progrès de l'esprit humain et les successions apparemment capricieuses des événements, assurer à son œuvre qu'un succès passager, qu'un triomphe éphémère, à moins qu'elle ne soit fondée sur la nature intime des hommes et des choses. Car le temps, dans sa marche irréstible, ébranle, modifie, bouleverse les circonstances, les situations, les besoins et les opinions et renverse tout ce qui n'a pas ailleurs ses bases, ses racines et ses appuis.

Maintenant, chers frères et sœurs, il s'agit de jeter un regard rétrospectif sur ce qui s'est passé lors de l'institution du Judaïsme et voir jusqu'à quel point le

concours des circonstances a pu favoriser cette législation.

En remontant le cours des siècles, que voyons-nous ? Un peuple qui, venant de briser les chaînes d'un long et cruel esclavage, se présente le lendemain de sa délivrance pour recevoir des lois.

Déjà, nous pouvons dire en thèse générale que l'esclavage n'est pas une bonne école de mœurs, qu'il ne favorise pas l'apprentissage de la vertu, le développement de l'intelligence, l'élévation du sentiment, l'adoucissement du caractère; au contraire, il énerve, paralyse, étouffe toute aspiration élevée, tout noble instinct. Ce n'est donc pas là, sous le joug et les chaînes de l'esclavage qu'Israël a pu être préparé à se soumettre à la vie austère du Judaïsme et à élever son intelligence à la hauteur des principes et des idées qu'il enseigne.

Pour rendre notre pensée plus claire, nous allons entrer dans quelques détails qui feront encore mieux ressortir le contraste du caractère d'Israël avec les enseignements de la religion à laquelle il a dû se soumettre et dont il est devenu l'apôtre.

Le dogme de l'unité de Dieu, cette sublime et véridique conception à laquelle les nations antiques n'ont pu s'élever et qui, même longtemps après que la religion israélite avait été établie, restait encore inconnue au reste du genre humain et fut conçue à peine par quelques génies éminents qui ne croyaient pas leurs contemporains assez mûrs pour la leur communiquer; l'unité de Dieu, disons-

nous, fut enseignée à Israël élevé en Egypte, au berceau de l'idolâtrie, là où le polythéisme avait pris naissance et établi son ténébreux empire; là où tout était Dieu, non-seulement la terre, le ciel, le soleil et les astres, mais même les animaux les plus immondes et où les jardins mêmes, comme le dit un poëte païen, produisaient des dieux.

Tombé au dernier degré de l'abjection et de la décadence morale, portant encore les stigmates de l'esclavage sur son front, les traces des chaînes sur ses bras, Israël fut chargé de porter à travers le temps et l'espace, les principes de la morale la plus pure, la plus sublime, la plus vraie que jamais peuple avant ou après ait connue.

Dominé par la sensualité et habitué à chercher tout son bonheur dans les plaisirs des sens, dans la satisfaction des appétits grossiers, laquelle il mettait au-dessus de tous les biens de la vie, même au-dessus de la liberté, jusqu'à regretter les chaînes de l'esclavage qui lui permettaient de satisfaire sa gourmandise, זכרנו את הדגה אשר נאכל במצרים חנם (*Nombre XI*, 5), Israël a dû subir une transformation radicale, complète, subite pour se conformer aux lois sévères, rigoureuses du Judaïsme qui exigent d'onéreux sacrifices et imposent les privations les plus rudes et les conditions d'une vie sainte et austère.

Encore si Israël avait été naturellement d'un caractère doux, soumis, patient, facile à manier et à dompter; mais non, c'était un peuple indiscipliné,

opiniâtre, revêche, impatient de tout joug religieux, s'emportant contre tout frein moral: כי עם קשה עורף הוא *(Exode XXXIV, 9)*.

Et celui à qui était incombée la mision difficile, humainement impossible, de triompher de tant d'obstacles, d'aplanir tant de difficultés, de déraciner d'anciennes habitudes, d'extirper de vieux préjugés, de discipliner ces hordes d'esclaves, de corriger ces caractères vicieux, de dompter ces natures rebelles, et cela sans ménagement, sans transition, Moïse, avait-il à sa disposition les ressorts d'une mâle éloquence, la puissance d'une parole imposante qui domine et subjugue les cœurs et les esprits? Evidemment non, il avait la parole embarrassée: כי כבד פה וכבד לשון אנכי *(Exode III, 10;* ואני ערל שפתים *(Ibid. IV. 12)*.

Nous voyons donc, chers frères et sœurs, que le Judaïsme, au lieu de flatter les passions, les contrarie; et que bien loin d'attirer le monde par une pratique facile et accomodante, il le rebute, au contraire, par l'austérité de ses principes, l'inflexibilité de ses lois, l'élévation de ses idées; qu'au lieu de puiser ses forces et les principes de sa durée dans le caractère, les mœurs, les usages, les habitudes et les préjugés de ceux à qui il s'est adressé, il y trouva, au contraire, autant d'obstacles sérieux, autant de motifs d'opposition, autant d'éléments destructifs, autant de présages d'une ruine certaine. Si, cependant, malgré les difficultés nombreuses, invincibles, dont chacune séparément eût suffi pour

le faire avorter et pour en compromettre l'avenir, le Judaïsme a su non-seulement s'établir, non-seulement se maintenir, mais triompher encore de tant d'obstacles nouveaux, et de quels obstacles ? des déchirements intérieurs, de l'antagonisme extérieur, des haines, des outrages, des tortures, des supplices et des proscriptions de tous les jours et de tous les instants qui forment la longue chaîne de dix-huit siècles; pouvons-nous méconnaître dans ce phénomène l'action de celui dont le pouvoir est illimité et qui soutient tout par sa volonté ? Pouvons-nous y méconnaître l'œuvre du souverain maître de la nature qui fait concourir tout à ses impénétrables desseins, et qui, ayant combiné tous les motifs de résistance, amoncelé toutes les difficultés, réuni toutes les circonstances défavorables à l'établissement du Judaïsme et marqué celui-ci même de symptômes d'immédiate dissolution pour confondre la sagesse des hommes, dérouter leurs calculs, démentir leurs prévisions et faire mieux éclater sa puissance et l'origine divine de ses lois, dit ensuite à la religion : Va, traverse le temps et l'espace, le monde et les nations; tu briseras les obstacles, tu anéantiras les difficultés, tu triompheras des dangers car tu es ma parole et, comme moi, tu es impérissable, éternelle ! N'est-ce pas là, chers frères et sœurs, n'est-ce pas là un miracle évident qui dépasse l'intelligence humaine ? N'est-ce pas là un de ces phénomènes où l'esprit se torture en vain pour en trouver l'explication ? N'est-ce pas là la répéti-

tion du miracle du buisson ardent, ou plutôt le buisson ardent lui-même que Dieu avait montré à Moïse au commencement de sa mission et qui, toujours entouré de flammes et jamais consumé, vient encore trente siècles après rendre hommage à cette mission ?

Chers frères et sœurs, la main de la divine Providence, que nous voyons se manifester si clairement dans la fondation et la durée de notre sainte religion, ne se révèle pas avec moins d'évidence dans ses principes, ses doctrines et ses institutions.

Vous dire que les principes moraux du Judaïsme sont les plus saints, les plus purs, les mieux adaptés à la nature et à l'esprit humain, ce serait superflu. Le Judaïsme n'est-il pas devenu depuis des siècles l'école des sages, un objet de vénération et la base des croyances de tous les peuples civilisés ? Y a-t-il quelque part un principe moral, légitime, vrai, éprouvé au creuset du temps et de l'intelligence, utile à l'individu et à la société, qui n'ait pas ses racines et son développement dans notre sainte Torah ? Mais la vérité dont nous voudrions que vous fussiez pénétrés, est trop importante et tient de trop près à votre salut éternel, pour que nous puissions nous borner à des généralités qui ordinairement ne laissent que des traces trop vagues dans l'esprit et des impressions trop fugitives dans les cœurs. Aussi nous allons voir de plus près les enseignements du Judaïsme; nous examinerons ses doctrines et ses principes; et, pour peu que nous fassions attention

à l'époque à laquelle ils remontent, nous serons obligés de reconnaître qu'ils n'ont pu jaillir que de la source éternelle de toute lumière, de toute vérité et de toute justice : Dieu a évidemment passé par là.

Chers frères et sœurs, si le cadre d'une lettre pastorale le permettait, avec quel bonheur nous déroulerions devant vous notre divine Torah ! Nous nous arrêterions à chaque chapitre, à chaque ligne, à chaque mot, pour en faire ressortir la profondeur des doctrines, la pureté des enseignements, l'excellence des principes, la haute philosophie qu'elle respire et la sublime morale dont elle est empreinte. Vous y verriez éclater partout ces caractères saillants : Divinité, moralité, humanité, et dans la guerre incessante qu'elle fait à tous les vices, surtout à l'ignorance et à l'égoïsme qui déparent et dégradent l'homme, et dans son appel chaleureux, énergique à toutes les vertus, principalement à la culture intellectuelle, base de toute civilisation, et au dévouement au bien public, fondement de toute société ; vous verriez comment, s'inspirant à cette divine source, Israël a produit ces chefs-d'œuvre d'une mâle et nerveuse éloquence, d'une sublime et suave poésie qui laissent loin derrière eux toutes les productions des temps anciens et modernes, et montré un héroïsme qui a étonné et presque désespéré les vainqueurs du monde. Mais comme il n'en est pas ainsi, comme nous devons nous renfermer dans les limites de notre sujet, et que d'ailleurs nous voudrions con-

centrer toute votre attention sur la vérité essentielle, fondamentale que nous avons entrepris de développer, et à la méditation de laquelle nous désirerions que vous consacriez tous les loisirs que vous procure la fête de Pâque, nous nous bornerons à l'exposition de quelques principes du Judaïsme à la hauteur desquels le monde n'est parvenu à s'élever qu'après des siècles de discussions, d'efforts, de luttes et de convulsions. Parmi ces principes que nous prendrons dans l'ordre moral, civil et politique, il y en a qui, profondément sentis et hautement reconnus par des hommes d'élite, n'ont pas encore pu pénétrer dans les cœurs des peuples; tant sont puissants l'empire des préjugés et la force de l'habitude! D'autres, tout en prenant racine et se développant dans la vie des individus et des nations, ont perdu de leur salutaire influence en ne conservant pas, dans son entière plénitude, le caractère de pureté et de généralité que leur avait imprimé le Judaïsme.

Le temps a marché et l'esprit humain s'est avancé avec lui. L'horizon s'est élargi, la vue s'est étendue, bien des opinions ont été modifiées, bien de prétendues véritées, renversées, bien des systèmes se sont écroulés avec plus ou moins de fracas. Mais vers la fin du dernier siècle, l'ancienne société a reçu une terrible secousse qui l'a ébranlée dans ses fondements. Après de violentes convulsions et le long travail d'un douloureux enfantement, l'opinion s'est régénérée, un nouvel ordre de choses a surgi du milieu de décombres et de ruines. La France chérie,

notre belle patrie, où tout ce qui est noble et généreux prend racine et se développe avec une étonnante rapidité, a acclamé des principes plus conformes aux besoins et aux droits de l'homme. Depuis, ces principes ont eu un immense retentissement, une légitime fécondité. Leur lumière ne s'est pas concentrée en France; elle a frappé les yeux des autres nations et les éveillées de leur lourd et long sommeil; et elles ont senti une nouvelle chaleur, une nouvelle sève, une nouvelle vigueur circuler dans leurs veines, et un mouvement régénérateur a été imprimé à l'ancien et au nouveau continent. Certes, l'humanité déplore amèrement ces luttes sanglantes, ces déchirements qui accompagnent et suivent ordinairement le réveil des peuples; mais une fois les blessures guéries, les larmes séchées, les commotions calmées et les luttes apaisées, elle en salue avec bonheur les heureux résultats: la revendication de ses droits et la conquête des principes de sa conservation.

Ces droits et ces principes, nous pouvons le dire, ont été octroyés à Israël sans secousses et sans convulsions au pied du Sinaï; et ils l'ont été avec une pureté, une précision, une finesse et une délicatesse de sentiment moral qu'on ne leur retrouve plus toujours dans les systèmes qui les ont empruntés au Judaïsme.

Nous commencerons par l'amour du prochain. Ce sentiment, reconnu aujourd'hui comme le véri-

table ciment de la société humaine, était inconnu au monde païen à qui il était impossible de s'élever à la conception du lien formé par la communauté d'origine, d'obligations et de droits, puisque cette communauté lui était encore entièrement inconnue. Par qui fut-il pour la première fois proclamé et érigé en devoir ? Par le Judaïsme. Adopté et transporté depuis dans d'autres systèmes religieux et philosophiques, a-t-il conservé toute sa vigueur native, toute sa sève originelle? N'a-t-il rien perdu de sa force et de son parfum en se dépouillant de sa formule primitive pour en prendre une nouvelle? Il est triste de le dire, mais c'est un fait irrévocable qu'il n'en fut point ainsi.

Quand on a vu les cachots se remplir, les instruments de torture se multiplier, les gibets s'élever et les bûchers se dresser au nom du Dieu de bonté et de miséricorde; quand on a vu le fanatisme déchaîner ses fureurs, faire crier sous ses tenailles sanglantes la chair et les os de ses malheureuses victimes, et outrager les droits les plus sacrés de la nature et de l'humanité, sous le prétexte du salut des âmes, on a eu beau crier aux possédés de ce démon d'un nouveau genre: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même. » Dans leur sainte ivresse, ils répondaient: Nous faisons à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît si nous étions dans les mêmes conditions. De tout notre cœur nous voudrions, si nous étions dans la voie de la perdition, qu'on nous traitât avec toutes ces rigueurs,

avec toutes ces violences; périssent mille fois nos corps, pourvu que nos âmes soient sauvées ! Et, en présence des larmes, des lamentations, des cris déchirants et des soupirs de leurs frères expirants, ils osaient encore, dans leur funeste délire, sans scrupules et sans remords, agiter le drapeau de la religion et parler de l'amour de Dieu et du prochain !

Bien loin de nous, chers frères, de rendre les religions solidaires des excès qu'on a commis en leur nom. Le fanatisme, c'est l'ennemi, c'est la négation des religions; il fait douter de la bonté et de la justice divines. Nous n'hésitons donc pas à déclarer hautement ces religions pures de la souillure de ses iniquités. Nous voulons seulement constater que l'amour du prochain tel qu'il est formulé dans le Pentateuque : ואהבת לרעך כמוך *(Lévitique XIX*, 18.) « Aime ton prochain comme tu t'aimes toi-même, » et tel que le Judaïsme l'a paraphrasé: מה דסני ליך לחברך לא תעביד « Ne fais pas à autrui ce que tu ne ferais pas à toi-même » ne peut jamais donner lieu à une aussi funeste erreur, à un si terrible écart; car jamais il ne viendra à l'idée de qui que ce soit eût-il même l'imagination déréglée, de demander aux instruments de torture et de supplice le moyen de s'éclairer, de s'arracher à l'erreur et d'opérer sa conversion.

Si nous examinons la charité, autre expression de l'amour du prochain, nous la trouvons dans le Judaïsme d'autant plus large qu'elle n'est ni définie, ni limitée par aucune épithète; son origine, c'est

Dieu; son objet, tous ceux qui ont besoin de son action généreuse. Emanant de la source inépuisable de la bonté divine, elle se doit à tout le monde; riche et pauvre, faible et fort, citoyen et étranger, maître et esclave, bons et méchants, ont droit à ses bienfaits; car les dons de Dieu sont aussi larges que son amour. Le soleil ne projette-t-il pas ses rayons même sur les marais et les bourbiers? le ciel ne laisse-t-il pas tomber sa pluie même sur un sol stérile et ingrat? la terre ne nourrit-elle pas tous les animaux, toutes les plantes? De même, la charité telle que la veut le Judaïsme, se doit à tous ceux qui souffrent, n'importe la position, l'opinion et la croyance. Elle s'étend même sur les animaux, elle défend positivement de les tourmenter, de les maltraiter, de les contrarier.

Après ce que nous venons de dire, avons-nous besoin d'ajouter que cette vertu si modeste dans ses prétentions, si bienfaisante dans son exercice et cependant si lente, malheureusement, dans son développement et dans ses progrès, qu'elle paraît si jeune, si faible encore, qu'on la considère comme une nouvelle née, comme la production de la philosophie moderne, dont les louables et laborieux efforts ne sont cependant pas encore parvenus à en étendre au loin la domination; que cette vertu beaucoup moins exigeante que l'amour du prochain dont elle n'est qu'une image pâle et décolorée, qu'un faible et timide écho, qu'en un mot, la tolérance trouve dans le Judaïsme les bases les plus larges, les plus

inébranlables ? En déclarant que tous les hommes sont enfants d'un même père, qu'un seul Dieu les a créés : הלא אב אחד לכלנו הלוא אל אחד בראנו *(Malachie II, 10)*, que l'amour de ce Dieu embrasse tous les peuples : אף חבב עמים *(Deut. XXXIII, 3)*, que le Judaïsme n'est obligatoire que pour les descendants de Jacob, et que le salut de tous les hommes de bien des autres nations est assuré : חסידי א״ה יש להם חלק לע״הב *(Synhédrin, 105)*, notre religion n'a-t-elle pas implanté la tolérance dans la terre et dans le ciel, dans le temps et dans l'éternité, dans les cœurs et dans les consciences, et porté un coup mortel à tout sentiment contraire auquel elle a enlevé tout prétexte, toute raison d'être ?

Une religion qui porte si décidément le drapeau de l'humanité, qui relève si haut la dignité humaine et ne respire qu'amour et charité, pourrait-elle pactiser avec l'esclavage et se rendre complice de ceux qui, brisant les liens de la fraternité, maltraitent, dégradent et abrutissent ainsi l'homme, cette créature de prédilection de Dieu, l'être fait à son image ?

Evidemment non. Aussi le Judaïsme a-t-il aboli de fait l'esclavage et, tout en en laissant subsister le nom, il lui fit subir une transformation complète, radicale. Nous ne parlerons pas de l'esclave israélite, pour qui la servitude n'était qu'une domesticité temporaire, sa liberté étant inaliénable. Mais voyez comme le Judaïsme vole au secours de l'esclave non-israélite pour le protéger et adoucir son sort.

Pendant que partout ailleurs l'esclave était entièrement livré à la merci du maître qui pouvait le maltraiter à son gré et avait sur lui droit de vie et de mort, le Judaïsme ordonne de le traiter avec humanité, avec douceur, de lui accorder chaque semaine un jour de repos. Il l'affranchit s'il n'a été que blessé par son maître et demande vie pour vie s'il a succombé sous ses coups. En défendant l'extradition de l'esclave fugitif et en tolérant un esclavage profondément transformé, mitigé, adouci, qui ne constituait qu'une espèce de domesticité, le Judaïsme n'a fait que soustraire à la cruauté et au caprice d'une tyrannie injuste un grand nombre de cette classe que la violence et l'inquité avaient déshéritée de ses droits d'homme, et a offert à ces infortunés un port du salut et l'espoir d'un avenir meilleur.

Le Judaïsme, si jaloux d'assurer les droits de l'homme, même à l'esclave, n'a pu oublier de protéger efficacement ceux de l'homme libre. Aussi nulle part ailleurs la dignité humaine ne fut plus respectée, la vie entourée de plus de garantie. Les peines afflictives étaient excessivement rares. Il serait trop long de décrire l'extrême circonspection et les minutieuses précautions dont il fallait user pour les prononcer, et les nombreuses conditions auxquelles un arrêt de cette nature était subordonné pour recevoir son exécution. Pour s'en faire une idée, il suffit de savoir que, pour une condamnation aux peines afflictives, aucune présomption,

aucune preuve, l'aveu même du coupable ne suffisait pas; il fallait absolument la déposition de deux témoins oculaires d'une moralité incontestable. Encore comme, dans un tel cas, personne n'était censé connaître la loi, la condamnation ne pouvait avoir lieu à moins que le délinquant n'eût été préalablement prévenu par les témoins de la gravité et de la pénalité du délit qu'il allait commettre. Après ce que nous venons de dire, nous n'avons pas besoin d'ajouter que les juges d'Israël n'avaient jamais recours à la torture pour arracher des aveux.

Ce respect pour la dignité humaine s'étend même sur le criminel au moment de l'exécution : פן ...ונקלה אחיך לעיניך « prends garde que ton frère ne devienne un objet de dédain à tes yeux » (*Deut. XXV*, 3); même pour le supplicié dont le cadavre ne pouvait pas rester exposé, il fallait lui donner la sépulture le jour même: כי קבור תקברנו ביום ההוא כי קללת אלהים תלוי « Il faut l'ensevelir le même jour; car exposer quelqu'un sur le gibet c'est une irrévérence envers Dieu. » (*Deut. XXI*, 23).

Les hommes sont égaux et la justice doit être égale pour tous : לא תכירו פנים במשפט כקטן כגדול תשמעו (*Deut. I*, 17). Point de différence, point d'acception de personne, point de privilége, point de prérogative, point de caste en Israël. L'autel ne sert pas de refuge : מעם מזבחי תקחנו למות (*Exode XXI*, 14). Les prêtres, dont le pouvoir était si grand, si exorbitant en Egypte qu'il dépassait même celui des rois, virent le leur fort restreint en Israël. De

crainte qu'ils n'abusassent pour des intérêts matériels de leur suprématie religieuse, autant que pour ne pas exposer, en leur personne, la religion aux conflits et aux luttes des choses de ce monde, leur autorité fut concentrée dans le sanctuaire et aucune possession territoriale ne leur fut accordée; l'autel devait pourvoir à leur subsistance : לא יהיה לכהנים חלוים כל שבט לוי חלק ונחלה עם ישראל אשי ה' ונחלתו יאכלון *(Deut. XXIII*, 1).

Le Judaïsme a su concilier avec une forte organisation de l'Etat la liberté, l'indépendance et les droits de l'individu. Il entoure le trône d'une telle auréole, d'un tel amour, d'un tel respect qu'il met la vénération due au prince, pour ainsi dire, sur la même ligne que celle due à Dieu : ירא את ה' בני ומלך « Mon fils ! respecte Dieu et le souverain » *(Prov. XXIV*, 21); parce que le souverain tient son pouvoir de Dieu, après qu'il a été proposé par le grand conseil, acclamé et institué par le suffrage du peuple. Mais ce pouvoir n'est pas absolu, despotique; il est limité par la loi. C'est devant elle que doit se courber le front ceint du diadème, La loi doit être l'objet constant de l'étude et de la méditation du prince; afin qu'elle se grave profondément dans son cœur, dirige ses actes et devienne la règle de sa conduite; car la loi est le véritable souverain : והיתה עמו וקרא בו כל ימי חייו *(Deut. XVII*, 19).

L'hérédité à la eouronne est admise en principe, mais à cette condition que le successeur au trône en soit digne; que par sa science et sa conduite il

ait mérité la confiance et l'amour du peuple. Autrement le pouvoir passe en d'autres mains. C'est ainsi que, sans même parler de l'intervention divine, David et Salomon arrivent à régner, non par les moyens d'un énergique *condottiere* et les procédés des Sultans de tous les temps, comme on a osé le dire récemment; mais par le droit le plus sacré, le plus respectable: en vertu de la loi et du suffrage du peuple.

Voilà, chers frères et sœurs, quelques-unes de ces doctrines que la voix du Judaïsme a fait entendre au berceau de l'humanité, et qui dans les temps les plus récents trouvent pour la première fois de puissants et retentissants échos. Si l'humanité a tardé à appliquer des principes si salutaires, si féconds et si conformes à sa nature, il ne faut pas s'en étonner; car l'humanité, aussi bien que l'individu, a son enfance. L'homme ne naît pas avec une intelligence développée, avec une raison toute faite, avec une expérience acquise, avec toute la maturité du jugement; ce n'est qu'avec la marche du temps et à force de travaux soutenus et d'observations répétées qu'il développe et perfectionne ses facultés. De même l'humanité, à son début, a été faible, ignorante, inexpérimentée; depuis, elle a marché, s'est développée; pendant longtemps elle a tâtonné, essayé, adopté, quitté, repris, flotté de maximes en maximes, construit aujourd'hui des systèmes que l'expérience du lendemain est venue renverser fatalement, parce que les travaux d'une époque, s'inspirant nécessaire-

ment de l'esprit et des besoins de cette époque, en portent le cachet et l'empreinte. Or, de même que l'homme en se développant élargit les cercles de ses connaissances, de ses besoins et de ses exigences, et ne peut plus se contenter du régime et des notions qui avaient satisfait son enfance; de même, l'humanité, dans les différents degrés de sa perfection, demande des institutions autres que celles créées pour et par les sociétés naissantes.

Si maintenant nous voyons cependant dès la première enfance du monde un peuple marcher résolument dans toute la force de la virilité sans en avoir l'âge, riche d'expériences qu'il n'était pas encore possible au monde d'acquérir, proclamer des principes avec cette maturité de jugement et avec cette connaissance intime des besoins de l'humanité qui n'appartiennent qu'à un avenir encore reculé, et prédire même que la cause de l'avenir est comprise dans ces principes et qu'ils sont destinés à faire la conquête du monde : והלכו גוים לאורך (*Is. XL*, 3); si, après plus de trente siècles, quand l'esprit humain s'est prodigieusement développé, nous voyons les nations les plus avancées en civilisation proclamer avec la profondeur de leurs convictions, et dans la sincérité de leurs âmes, comme l'uniqne Palladium de l'humanité, les principes professés par ce peuple des anciens temps; si nous voyons aujourd'hui, disons-nous, se réaliser les prédictions de la haute antiquité et, contrairement à la marche de l'esprit, l'avenir révéler le passé, et les institutions

des temps primitifs reconnues comme les plus conformes aux besoins et aux aspirations des temps modernes, pouvons-nous méconnaître dans ces faits et dans ces principes la main et la sagesse de Celui qui est de tout temps et qui lit dans l'avenir aussi bien que dans le présent et le passé ?

Chers frères et sœurs, nous venons de voir l'action immédiate de la divine Providence éclater avec une si incontestable évidence que nous sommes obligés d'admirer sa toute-puissance dans la fondation et la durée de notre sainte religion, d'adorer sa bonté et sa sagesse dans la féconde effieacité de ses doctrines, allons maintenant la rechercher aussi dans la sublime mission que Dieu nous a confiée. Il nous a chargés spécialement d'être les témoins de ses rapports avec l'humanité : ואתם עדי ואני אל, et effectivement, nous les sommes; l'existence d'Israël est un des témoignages les plus éclatants de l'action constante de la divine Providence.

Plus de trois mille ans se sont écoulés depuis qu'un homme en formant une nation d'un ramassis d'esclaves et en lui donnant une constitution, lui dit : « Voici l'alliance que Dieu a faite avec vous ; vous êtes peu nombreux, vous êtes bien faibles, vous êtes le plus petit de tous les peuples, mais si vous conformez votre vie, si vous restez attachés aux principes et aux lois que Dieu vient de vous donner, que vos destinées seront glorieuses ! Vous atteindrez à un degré de grandeur et de puissance auquel ja-

mais aucun autre peuple n'est parvenu : ולתתך עליון על כל הגוים (*Deut. XXIV*, 19); parce que tous les peuples, reconnaissant en vous une race de pontifes, un peuple saint, viendront chez vous pour admirer la sagesse et l'excellence de vos institutions : כי היא חכמתכם ובינתכם לעיני העמים (*Deut. IV*, 8), s'inspirer de vos doctrines et les prendre pour règles de leur conduite. Mais gardez-vous bien de devenir rebelles et désobéissants, car alors la main de Dieu s'appesantira sur vos têtes, des malheurs terribles fondront sur vous, votre pays sera dévasté, votre sanctuaire brûlé, votre nationalité détruite, vous-mêmes, vous serez dispersés dans tous les pays, disséminés parmi tous les peuples. Mais, là encore, vos malheurs ne seront pas finis; vous deviendrez un objet de risée, de mépris, de haine et de persécution ; les hommes, comme les éléments, conjureront votre perte, les nations s'uniront pour vous exterminer, pour rayer votre nom du tableau du monde. »

« Cependant, quand toutes les fureurs seront déchaînées contre vous, quand toutes les calamités auront fondu sur vous, quand la mort viendra sous mille formes planer sur vos têtes, quand la terre semblera manquer sous vos pieds, l'abîme, s'ouvrir sous vos pas et votre perte inévitable, il y aura toujous une main invisible qui vous protégera, vous soutiendra, vous conservera ; car, si vous avez oublié l'alliance que Dieu a faite avec vous, Dieu s'en souviendra toujours; il vous châtiera selon sa justice, mais il vous

protégera selon sa miséricorde : ואף גם זאת בהיותם בארץ איביהם לא מאסתום ולא געלתים לכלותם להפר בריתי אתם כי אני ה' אלהיהם « Alors même qu'ils seront sur la terre de leurs ennemis, je ne les rejetterai point, je ne les aurai point en aversion pour permettre qu'on les détruise et pour rompre mon alliance avec eux, car je suis l'Eternel, leur Dieu. » *(Lév. XXVI, 44).*

Que dites-vous, chers frères et sœurs, d'un pareil langage ? Mais ne vous hâtez pas de répondre ; tournez d'abord vos yeux de toutes parts et voyez les changements survenus dans l'histoire des peuples et des empires. Qu'est devenue cette superbe Babylone, cette Grèce célèbre et ce colosse romain qui ont fait trembler les rois sur les trônes, brisé leur sceptre et dévasté leur pays ? où sont-ils ? Le vent de Dieu a passé sur eux et, en perdant leur nationalité, ils ont perdu jusqu'à leurs noms. Or, quand un temps si court a suffi pour faire disparaître de la scène du monde des peuples aussi grands, aussi puissants et pour effacer leurs traces, comment un peuple peu considérable dont les déchirements intérieurs et une guerre longue et sanglante avaient encore prodigieusement réduit le nombre et épuisé les forces, et qui a vu disloquer et disperser ses membres comme la paille par un ouragan, pourrait-il survivre à de si terribles catastrophes et résister pendant des siècles à l'opprobre, à la haine, aux persécutions et aux supplices chaque jour renaissants ? Comment un sort si prodigieux, si inexpli-

cable a-t-il pu être prévu et prédit si longtemps d'avance ? Cependant, n'est-ce pas ce qui est arrivé à Israël ? Allez ouvrir notre sainte Torah, lisez les affreuses malédictions du Lévitique et du Deutéronome, il n'y en a pas une seule dont Israël n'ait éprouvé les terribles effets, l'histoire de ses malheurs y est tracée en termes clairs, nets et précis, et Israël existe encore ! Ce peuple, si maltraité et pendant dix-huit siècles si cruellement persécuté que chaque jour paraissait être le dernier de son existence, après avoir vu ses redoutables vainqueurs disparaître du tableau de l'histoire, après avoir vu s'effacer les traces des plus puissants empires, tant de siècles se précipiter dans l'abîme de l'éternité et tant de générations se poursuivre dans la nuit des tombeaux ; après avoir usé le temps et les révolutions, la haine et la fureur de ses farouches persécuteurs, Israël est encore là, et lève, sur le néant de tant de grandeurs, sur les cendres de tant de puissances, sur les tombeaux de tant de nations, sa bannière que la volonté divine a rendu immortelle ; car Dieu a veillé sur Israël, et de même qu'il lance la foudre et lui indique l'endroit qu'elle doit frapper, de même qu'il soulève les flots de l'Océan et assigne des limites à leur fureur, de même, en ouvrant l'abîme des maux pour les laisser s'abattre sur Israël, il leur a posé une digue qu'ils ne pouvaient pas franchir afin d'accomplir sa sainte parole : כי אעשה כלה בכל הגוים אשר הפיצותיך שם אך אתך לא אעשה כלה ויסרתיך למשפט ונקה לא אנקך « Alors même que je ferais

« disparaître tous les peuples au milieu desquels « je t'ai exilé, je ne te ferais pas disparaître, je te corrigerai selon la justice, mais jamais je ne te laisserai détruire. » *(Jer. XXX, 11)*.

La main de Dieu se montre d'une manière si évidente dans ce fait, que les ennemis d'Israël mêmes n'ont pu la méconnaître. Mais, funeste aberration de l'esprit humain ! étrange aveuglement de la haine ! La conservation d'Israël qu'on a dû attribuer à la bonté divine et regarder comme l'effet de sa promesse si clairement exprimée dans la Bible, ils ont préféré l'attribuer à sa colère. Monstrueuse erreur qu'ils ont osé soutenir, non-seulement au risque de blasphémer Dieu qui se complairait pendant des siècles à persécuter les enfants pour un prétendu crime commis par leurs pères; mais même au risque de donner un démenti aux livres qu'ils respectent et de renier la base angulaire de leur croyance, en reniant l'efficacité de l'intercession du fondateur de leur religion qui, selon eux, aurait donc sollicité en vain le pardon des auteurs de la faute. Devaient-ils, pouvaient-ils oublier que le Dieu d'amour et de miséricorde n'agit pas ainsi ? Devaient-ils, pouvaient-ils oublier que la parole de Dieu ne manque jamais son effet, et qu'Israël a reçu du sein de l'aurore des temps la sève d'une éternelle jeunesse ? מרחם משחר לך טל ילדותך (*Ps. CX, 3*), pour accomplir la sainte mission dont il fut chargé au Sinaï, celle d'être le dépositaire de la parole éternelle pour tenir cette nourriture spirituelle à la portée de tous les peuples, et

d'être éternellement pontife à l'instar de Malchizédeck : אתה כהן לעולם על דברתי מלכי צדק (*Ibid.* 4).

Honneur à la France, gloire à la France, que Dieu bénisse la France et Celui à qui elle a confié ses destinées ; grâce à Lui, grâce à elle, on ne peut plus impunément bafouer, maltraiter, torturer Israël; on ne peut plus l'appeler un peuple maudit ; car les chaînes de son esclavage sont tombées. Israël est libre, au milieu des peuples libres et cependant il existe ! il existe, non comme témoignage de la colère sempiternelle d'un Dieu vindicatif et comme épouvantail des hommes, mais comme témoin de la toute-puissance et de la bonté divines, comme Instituteur du genre humain.

Certes, il n'y a rien de plus facile pour un esprit observateur que de prévoir les événements prochains, suites et conséquences nécessaires ou probables de l'état actuel des choses ; c'est une preuve de perspicacité et non un miracle. Rien n'est plus facile encore que de prédire au hazard et prédire même les choses les plus extraordinaires, soit en termes ambigus, soit même en termes nets et précis, sauf à être démenti par les événements ; c'est une œuvre d'imposture et non un miracle. Mais plonger dans un avenir éloigné avec une clairvoyance tellement infaillible que cet avenir se charge de justifier littéralement ce qui a été prédit d'une manière claire et positive bien des siècles auparavant, de le justifier à travers maints dangers, maints obstacles et à la suite d'événements qu'il était impossible à l'esprit

humain, non seulement de prévoir, mais même de soupçonner, et qui cependant ont été prévus et prédits, là, chers frères et sœurs, là est le miracle, là l'avenir est le témoin irrécusable du passé.

Chers frères et sœurs, en présence de ces témoignages éclatants, de ces miracles, pouvons-nous dire, qui se déroulent sous nos yeux, chaque jour avec plus de force et d'évidence, pour attester l'origine divine de notre sainte religion, pouvons-nous lui refuser l'hommage de nos cœurs, de nos esprits, le sacrifice de nos passions, de nos erreurs? Dieu a parlé, qui voudrait lui désobéir? Ne devons-nous pas une entière soumission à ses lois, une fidélité inébranlable à ses commandements, un zèle dévoué à l'accomplissement des devoirs qu'il nous impose?

L'incrédulité qu'a-t-elle à opposer à l'évidence de ces faits, à la force de ces preuves? Elle a beau lacérer nos Saintes-Ecritures, et, sur la foi des conjectures basées sur un mot inusité, sur un tour de phrase étrange, sur un fait réalisé postérieurement au prophète qui en fait mention, soutenir qu'elles ont été souvent retouchées, qu'elles ne remontent pas à une aussi haute antiquité. Ces preuves n'en existent pas moins comme ces rochers enracinés au centre de la terre qui arrêtent et bravent la fureur des vagues et la violence des tempêtes. Il nous serait facile de démontrer que ces conjectures sont toujours hasardées et n'ont aucune consistance, surtout quand il s'agit de livres divinement inspirés qui peuvent révéler l'avenir aussi clairement que le

passé, et d'une langue dont il ne reste que de modiques débris qui ne suffisent pas pour donner une idée parfaite de son génie et de ses tournures. Nous ne voulons cependant pas discuter ici avec l'incrédulité sur ce point ; il nous suffit de constater que, quoi qu'elle fasse, elle ne peut pas rapprocher l'origine des Saintes-Ecritures de nos jours, et tout en leur assignant des âges plus récents que ceux admis par les croyants de tous les temps, elle est obligée de reconnaître qu'elles sont encore antérieures de plus de deux mille ans aux événements qui y sont prédits. Comment se fait-il cependant que l'incrédulité qui n'a rien à opposer à des preuves aussi évidentes, qui ne peut nier ni la fondation ni la durée miraculeuse de la religion, ni l'existence incompréhensible d'Israël, ni le caractère vraiment céleste des principes du Judaïsme, faisceau de témoignages constatant l'origine divine de notre sainte religion, comment se fait-il qu'elle parvient encore à enrôler tant de monde sous sa sacrilége bannière et à encourager la désobéissance aux préceptes religieux ? C'est qu'elle change de tactique, elle scinde la Torah. Tout en reconnaissant l'origine divine des lois qui assurent les intérêts, le bonheur et la sûreté de l'individu et de la société, elle cherche à rapetisser, à persiffler, à ridiculiser celles qui n'ont rapport qu'au réglement des cérémonies, des pratiques et des usages religieux contre lesquels elle croit avoir élevé une objection sérieuse et fait un argument irrésistible, quand, après avoir épuisé

sur ces pratiques, ses épigrammes et ses plaisanteries de mauvais goût qu'elle croit spirituelles, elle dit d'un air dédaigneux : Quelle importance ces futilités, ces minuties et ce formalisme, c'est ainsi qu'elle appelle les prescriptions purement religieuses, peuvent-ils avoir aux yeux de la divinité ? Ne faut-il pas avoir une idée bien mesquine, bien étroite de Dieu en le croyant attentif à ces petitesses, à ces puérilités?

Nous pourrions nous borner à répondre qu'il faut avoir une idée bien présomptueuse, bien exagérée de notre propre intelligence pour nous croire autorisés à rejeter et à renier ce dont elle ne peut pas reconnaître l'utilité; et qu'ignorer le motif, la portée et le but d'une loi ne peut nullement en légitimer la transgression. Mais le sujet qui nous occupe est trop important pour que nous n'y arrêtions pas un instant notre attention, il s'agit, chers frères et sœurs, du salut de vos âmes, aussi nous allons examiner cette question de plus près, afin de ne laisser aucun doute dans vos esprits.

Sans prétendre trouver la véritable raison de ces pratiques, car quel mortel oserait se flatter de sonder les pensées du Très-Haut ? nous voulons essayer si nous ne pouvons pas par les simples efforts de notre intelligence en trouver déjà en quelque sorte la justification.

Parmi les pratiques religieuses, qui ne touchent pas directement à la morale sociale, il y en a qui sont instituées pour perpétuer les souvenirs historiques de la nation, d'autres qui ont rapport aux

cérémonies du culte, d'autres enfin qui réglementent la satisfaction des appétits légitimes du corps.

Personne ne peut contester les avantages, la nécessité même des souvenirs historiques. Israël en avait particulièrement besoin pour l'accomplissement de sa mission, mission toute d'avenir, celle de tenir les augustes vérités et les lois qui lui furent révélées au Sinaï à la portée de tous les peuples, jusqu'au jour où toute l'humanité, arrivée au plus haut degré d'élévation morale, n'aura plus qu'une seule organisation, qu'une seule religion. Or, pendant son long et triste pèlerinage, combien de fois ne lui fallait-il pas retourner ses yeux vers le passé pour y puiser la force et le courage nécessaires à l'accomplissement de sa pénible et périlleuse mission ?

La multiplicité des cérémonies du culte et des pratiques religieuses n'a-t-elle pas déjà sa puissante raison d'être, si elle a simplement pour but de mettre Israël à chaque moment en présence de Dieu pour lui rappeler sans cesse qu'il est le pontife du Très-Haut ? D'ailleurs, multiplier les symboles de la foi, mettre le dogme en action, n'est-ce pas le faire pénétrer et le conserver même dans les cœurs de la masse du peuple qui n'a pas toujours l'aptitude et les loisirs pour se livrer aux raisonnements métaphysiques ? n'est-ce pas donner des points d'appui indispensables aux penseurs mêmes pour les empêcher de s'égarer dans le vague des spéculations ?

C'en serait fait depuis longtemps d'Israël, si sa religion n'avait consisté que dans quelques vérités

spéculatives et dans quelques lois sociales que l'humanité n'était pas encore à même d'apprécier. Privé des occasions fréquentes de retremper son courage et de chauffer son âme au foyer divin, Israël aurait depuis longtemps faibli et se serait laissé entraîner par le courant; et les vérités si précieuses au bonheur de l'humanité seraient depuis longtemps tombées de ses mains défaillantes.

Dans les lois qui règlent les appétits du corps nous ne pouvons qu'admirer la sagesse et la prévoyance de la divine Providence. Si l'humanité a, comme l'individu, ses différents âges, il faut aussi faire l'éducation des peuples comme celle des individus; cette éducation doit être réglée selon leurs rôles respectifs dans l'histoire du monde. Israël a reçu une tâche sublime, sans doute, mais aussi bien difficile, bien lourde, exigeant de grands sacrifices et beaucoup d'abnégation, qu'un peuple mou, efféminé, élevé dans les délices n'aurait jamais pu supporter. Pour aguerrir Israël aux fatigues, aux souffrances et aux privations de son long et douloureux pèlerinage ne fallait-il pas l'y habituer dès son berceau ? Ne fallait-il pas développer en lui le sentiment de l'indifférenee pour les douleurs comme pour les jouissances terrestres ? Aussi longtemps que notre rôle n'est pas fini, il ne nous est pas permis, sans révolte contre l'ordre formel de Dieu, sans compromettre profondément notre salut éternel, de quitter le bâton et la vie de pèlerin ; or ce rôle ne finira que lorsque sera arrivée la grande

époque où tous les enfants d'Adam seront pénétrés des vérités Sinaïques qui les uniront tous dans une seule famille de frères et dans l'adoration d'un seul et même Dieu.

A côté de cette explication, nous voulons dire de ces raisons justificatives des pratiques religieuses, il s'en présente une autre qui n'en fait pas moins bien ressortir l'utilité, l'efficacité et la sagesse de celui qui les a instituées. Elle est tirée de deux phénomènes, qui ont de tous temps frappé d'étonnement les esprits les plus sages, les plus sérieux, et dont l'un se produit dans la vie physique, l'autre dans la vie morale d'Israël.

Les terribles épidémies qui plongeaient des contrées entières dans la consternation et dans le deuil et moissonnaient sans pitié les personnes de tous les rangs, de tous les âges et de tous les sexes, savez-vous où s'arrêtait ordinairement leur pouvoir destructif, où expiraient leurs fureurs ? Au seuil d'un quartier infect, dont l'atmosphère viciée devait, de préférence, appeler et activer leur action délétère. Les ghetti, que le manque d'air respirable, la concentration des miasmes putrides et l'agglomération d'une population misérable, mal logée, mal nourrie, l'esprit abattu par de longs malheurs et de graves soucis, devaient rendre des foyers d'infection, étaient justement les lieux que ces fléaux semblaient respecter.

Cet autre fléau, l'oppression tyrannique qui, en brisant le corps, étouffe le sentiment, énerve la

volonté et tue l'intelligence, savez-vous qui a su résister à sa pernicieuse influence et conserver, dans un corps brisé, torturé, une âme, une activité et un esprit intacts? C'est le peuple le plus longtemps et le plus rudement éprouvé, Israël, auquel il a toujours suffi d'un rayon de liberté pour apporter à l'œuvre commune des nations un contingent admirable de facultés, d'aptitude et d'esprit pratique. Quand on réfléchit sur l'influence puissante et immédiate qu'exerce sur les facultés matérielles, morales et intellectuelles de l'homme, le choix des aliments et l'usage réglé de ses forces, qu'y a-t-il de plus naturel pour l'explication de ces phénomènes étonnants que de dire qu'un puissant préservatif contre les funestes effets de ces fléaux, avait été donné à Israël dans le régime sévère prescrit par le souverain auteur de la nature, qui seul en connaît tous les besoins, toutes les exigences, toutes les forces et tous les mystères ?

Mais supposons qu'il ne fût pas possible à l'esprit humain de trouver une raison plausible aux prescriptions purement religieuses, serait-ce un motif légitime pour s'en affranchir ?

L'idée élevée que nous avons de Dieu nous autorise-t-elle à déclarer indigne de son attention ce qui nous paraît petit, insignifiant en comparaison de sa grandeur ? Les incrédules en soutenant une telle thèse ont-ils jamais songé à sa portée destructive ? Ont-ils jamais réfléchi que si, pour le malheur de l'humanité, ce raisonnement fût assez puissant pour détruire

les pratiques religieuses, il creuserait en même temps un abîme qui engloutirait tout l'édifice social ?

En effet, si cette prière qui doit retremper mon âme et épurer mon cœur, ce repos qui doit récréer mon corps et délasser mon esprit, ce jeûne qui doit dompter mes passions et corroborer ma foi, cette nourriture qui doit devenir ma chair, mes os, mon sang, mon corps, l'instrument de ma pensée, le moteur de mes sentiments, la force de mon être, si tout cela est chose trop insignifiante pour fixer l'attention de Dieu, guidé par le raisonnement, le voleur ne dirait-il pas avec raison : quelle importance le déplacement de ce vil métal, de ces quelques oboles que j'enlève à mon voisin peut-il avoir aux yeux de la divinité ? Le calomniateur à son tour ne serait-il pas en droit de dire : quelle valeur peut avoir devant Dieu ce vain bruit, cette chimère qu'on appelle honneur et réputation ? Et qu'est-ce qui retiendra l'assassin de pousser plus loin ce raisonnement et de dire : que lui importe si je rends un peu plus tôt cette créature à la poussière d'où elle est sortie et où elle retombera ? En vain lui objecterez-vous : Mais le bonheur et la sécurité de la société dépendent de ces lois. Par une conséquence nécessaire d'une logique inexorable, il vous dira : Qu'est-ce que la société elle-même en présence de l'infini ? qu'est-elle en présence de chacun de ces infinités de mondes sortis de la main du Créateur ? un grain de sable, un atome, un point mathématique !

כי אראה שמיך מעשה אצבעתיך ירח וכוכבים אשר כוננת מה אנוש כי תזכרנו ובן אדם כי תפקדנו « Quand « je contemple les œuvres de tes mains, ton ciel, la « lune et les étoiles que tu as créées, qu'est-ce que « le mortel pour que tu penses à lui ? le fils de « l'homme pour que tu t'en souviennes ? » (*Ps. VIII*, 4, 5). Demandez même au soleil, à la lune, à la terre, au ciel, en un mot, à toutes ces masses prodigieuses qui roulent dans l'espace : qu'êtes-vous en présence de l'immensité ? Elles vous répondront : nous ne sommes rien, et fussions nous encore des millions de millions de fois plus grandes, nous ne serions encore rien, Cependant Dieu n'a pas jugé indigne de sa grandeur de nous créer, comme il n'a pas jugé indigne de sa grandeur de vous créer, de créer le brin d'herbe, de créer l'imperceptible insecte, de créer le grain de poussière. Tout ce qui existe est sorti de ses mains ; sa sollicitude s'étend sur les plus petites des créatures comme sur les plus grandes, rien ne lui est indifférent. Tout être a sa signification ; il n'en faut mépriser, dédaigner aucun ; Dieu l'a créé, donc il a sa raison d'être, et concourt comme tous les autres à faire glorifier le nom du Seigneur sur la terre : ה׳ אדונינו מה אדיר שמך בכל הארץ (*Ibid. 10*).

De même, chers frères et sœurs, notre sainte Torah vient de Dieu ; sa pensée l'a conçue, sa bouche l'a dictée à Israël. Cette vérité est attestée par l'établissement de notre sainte religion, par sa durée, par la sagesse de ses doctrines, par l'existence d'Israël

et par le témoignage unanime de tous les peuples civilisés. Il ne faut donc pas regarder les prescriptions religieuses avec l'œil terne et myope de l'incrédulité qui, en abaissant tout vers la terre, en appréciant tout d'après sa valeur terrestre, rapetisse tout, décolore tout, avilit tout, détruit tout. Mais il faut les regarder avec les yeux du croyant qui, s'élevant vers le ciel, voit tout rehaussé, tout agrandi, tout resplendissant de la grandeur et de la Majesté divines dont il émane. Et qui oserait critiquer les œuvres de Dieu, et lui reprocher d'avoir dérogé en les produisant? Cet être qui vous paraît si petit, si insignifiant, Dieu a trouvé bon de le créer et qui oserait blâmer son existence? Dieu a parlé, et qui serait assez téméraire pour atténuer l'importance de sa parole? Dieu a ordonné et qui pourrait se permettre de lui désobéir et d'enfreindre ses ordres? Sachez le bien, chers frères et sœurs, l'œil du Dieu législateur ne veille pas moins sur l'observation de la moindre de ses lois, que l'œil du Dieu créateur, sur la conservation de la moindre de ses créatures.

Chers frères et sœurs, quand la fête de Pâque viendra évoquer devant nous de brillants et augustes souvenirs, rappelons-nous que Dieu n'a délivré nos ancêtres de l'Egypte que pour en faire ses serviteurs: כי לי בני ישראל עבדים עבדי הם אשר הוצאתי אותם מארץ מצרים *(Lev. XXV*, 55*)*, les pontifes et les hérauts de sa parole: ואתם תהיו לי ממלכת כהנים וגוי קדוש *(Exod. XIX*, 6*)*, les témoins de sa toute puissance: ואתם עדי ואני א׳, et tâchons de nous rendre

de jour en jour plus dignes de ces glorieux titres, de cette sainte mission : que notre vie soit l'application constante de nos devoirs religieux ; que notre conduite fasse voir aux yeux de tous que les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'ont pas dégénéré ; que leurs cœurs sont les sanctuaires de la religion et de la morale, les foyers de l'amour de Dieu et du prochain ; que les vertus de famille et les vertus sociales se sont maintenues en Israël dans toute leur pureté, dans tout leur divin éclat. Mais tâchons surtout de transmettre cette piété et ces vertus intactes à nos enfants ; inculquons les principes de notre sainte religion dans les cœurs tendres de nos jeunes générations. Mettons-nous tous à l'œuvre, que le savant vienne au secours de l'ignorant, le riche à l'aide du pauvre pour que personne ne soit spolié de sa part d'héritage de la connaissance de la parole de Dieu : תורה צוה לנו משה מורשה קהלת יעקב (*Deut. XXXIII*, 4), de cette parole vivifiante à laquelle Dieu a promis la conquête pacifique du monde et attaché le bonheur du genre humain, et dont nous voyons en effet l'humanité, dans sa marche progressive, reconnaître chaque jour davantage la valeur et la salutaire influence et se rapprocher de plus en plus. Rendons donc à cette parole l'hommage qui lui appartient : l'hommage de nos cœurs, de nos âmes, de nos esprits ; l'hommage de nos pensées, de nos sentiments et de nos actions. Propageons-la par la parole, mais surtout par les actes, par une conduite conforme à ses enseignements, par une

vie morale, sainte, israélite; afin que l'esprit religieux se fortifie, que la lumière se répande, que la vérité se fasse jour, que le Seigneur soit glorifié, que le jour approche où seront renouvelés les miracles opérés lors de la sortie de l'Egypte: כימי צאתך מארץ מצרים אראנו נפלאות (*Mich. VII*, 15); où le genre humain délivré de l'esclavage des passions, du joug de l'erreur, des chaînes de l'ignorance, parviendra au plus haut point de perfection morale, de splendeur et de félicité. Ce jour là il n'y aura plus de mensonge, plus de préjugé, plus de haine, plus de luttes, plus de discorde, plus de guerre; la vérité dessillera tous les yeux, et tous les peuples, unis par des liens d'amour et de fraternité, diront: « Allons, montons à la montagne de l'Eter-« nel, à la maison du Dieu de Jacob, pour qu'il nous « montre ses voies et nous marcherons dans ses « sentiers, car c'est de Sion que sort la loi, la parole « de l'Eternel de Jérusalem: לכו ונעלה אל הר ה' אל בית אלהי יעקב ויורנו מדרכיו ונלכה בארחתיו כי מציון תצא תורה ודבר ה' מירושלם (*Is. II*, 3).

Puissions-nous, chers frères, par notre piété et la sainteté de notre conduite contribuer à hâter le jour si glorieux pour Israël, si beau pour l'humanité. Amen.

Colmar, le 23 Adar 5622 (25 Mars 1862).

רד"א

TRÈS-CHERS FRÈRES ET SOEURS,

Deux faits importants servent de préambule et de base à la religion israélite : la création du monde et la sortie d'Egypte.

Les ténèbres remplissaient l'immensité, et, là où nous voyons rouler des mondes et des soleils, circuler la vie et le mouvement, il n'y avait que nuit profonde, silence éternel et le vide du néant. Lorsque soudain, au milieu de cette nuit, qu'aucun rayon n'avait encore éclairée, au milieu de ce silence, qu'aucun bruit n'avait encore interrompu, se fit entendre la parole créatrice : יהי, Que le monde soit ! et le firmament se déroula, resplendissant de ses soleils et de ses astres; et la terre surgit avec sa riche et luxuriante végétation, avec ses innombrables et diverses populations d'êtres animés, qui, frémissant de bonheur, en s'éveillant à l'existence et à la vie, firent monter vers le ciel ce sublime cantique : « La majesté de Dieu est éternelle, l'Eternel se réjouit

« de ses œuvres » : יהי כבוד ד' לעולם ישמח ד' במעשיו *(Ps CIV, 31. Talmud Choulin* 60, *a.)*.

Les ombres de la mort s'étaient étendues sur une partie des plaines riantes et bénies de l'Egypte; car tout un peuple y était écrasé sous le joug de l'esclavage; et l'esclavage c'est l'anéantissement de la dignité de l'homme; c'est la destruction de ses facultés ; c'est la mort de l'âme. Pour celui qui en subit les cruelles étreintes; il n'y a plus ni bonheur ni jouissance ; pour lui le soleil ne répand pas ses splendeurs, la terre ne prodigue pas ses dons, la nature ne revêt pas ses charmes; car pour lui il n'y a plus ni patrie ni loi tutélaire ni société ni famille ni individualité. Depuis que sa volonté a été brisée, son âme s'est en allée et il ne traîne plus qu'un cadavre. Cependant ce fut le sort qu'avait fait à Israël le sceptre tyrannique des Pharaons. Mais soudain la parole créatrice: יהי, qu'Israël soit! retentit dans cette nuit assombrie par d'affreuses douleurs, et les cachots s'ouvrirent et les chaînes tombèrent et cette horde d'esclaves transformée en nation, le cœur palpitant de bonheur au sentiment de sa liberté, entonna cet hymne magnifique : ד' ימלך לעלם ועד; « l'Eternel régnera à tout jamais » *(Exod. XV*, 19).

Le fait de la création est le premier en ordre et a un caractère plus général; cependant c'est presque toujours la sortie d'Egypte que Dieu invoque comme titre à l'obéissance d'Israël ; parce que cet événement miraculeux, passé en présence de tout le peuple, complète, constate et proclame dans le monde le

fait de la création qui n'avait que Dieu seul pour témoin.

C'est ce que le Midrasch nous dit dans ces paroles: Rabbi Berachia dit au nom de Rabbi Abouhou: quoique tu sois de toute éternité, ton trône cependant n'était, pour ainsi dire, affermi, tu n'étais connu dans le monde que depuis que Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ta gloire [1]).

Chers frères et sœurs, à la veille de la fête instituée à perpétuer le souvenir de la sortie d'Egypte, que pouvons-nous faire de mieux que d'examiner cet important événement pour en déterminer le caractère et rechercher les devoirs qu'il nous impose? Nous prendrons pour guide de nos médiations ce passage de la Mischna: רבן גמליאל היה אומר כל מי שלא אמר שלשה דברים אלו בפסח לא יצא ידי חובתו ואלו הן פסח מצה ומרור « Notre maître Gamaliel avait l'habitude de dire: celui qui, à la cérémonie de Pâque, ne se rend pas compte de la signification de trois choses n'a pas rempli son devoir. Ces trois choses les voici: *le sacrifice pascal, le pain azîme, et les herbes amères.* » *(Pesachim Mischna., 5).*

Chers frères et soeurs,

L'antiquité est riche en merveilleux récits; les annales des peuples primitifs surabondent en faits

(1) אז ישיר משה ההי"ד נכון כסאך מאז אמר ר' ברכי' בשם ר' אבוהו אעפ"י שמעולם אתה לא נתיישב כסאך ולא נודעת בעולמך עד שאמרו במך שירה לכך נאמר נכון כסאך מאז..... מאז ישיר משה (שמות רבה פ' כ"ג).

surnaturels; à peine voit-on une race, une tribu, qui n'ait la prétention de compter des dieux parmi ses aïeux et ne se vante de se trouver sous la protection spéciale d'une divinité nationale. Nous n'avons pas besoin de dire que la plupart de ces récits sont évidemment faux et mensongers; la raison humaine en a depuis longtemps fait justice. Mais la juste réprobation dont ils sont frappés peut-elle s'étendre sur tout ce qu'on nous raconte de l'antiquité? Y a-t-il solidarité pour tous les faits rapportés à une même époque? Gardons-nous d'un jugement aussi téméraire, aussi insensé. Si la communauté d'origine, de race, les liens du sang et de l'association, qui font supposer une communauté d'éducation, de mœurs et d'habitudes, ne peuvent pas sans injustice faire rejaillir sur toute une classe les défauts de quelques-uns de ses membres, à plus forte raison l'exactitude de certains faits ne peut pas souffrir de ce qu'ils remontent à un temps auquel on rapporte aussi des faits controuvés, avec lesquels ils peuvent n'avoir aucun rapport ou qu'ils ne touchent peut-être que pour les démentir. Renier la vérité, cette lumière du ciel, parce qu'on a groupé autour d'elle des erreurs, ces ténèbres de l'esprit, ce serait renier l'éclat du fanal parce qu'il rayonne au milieu de l'obscurité de la nuit! Mais de même que les ténèbres, loin de nuire de la lumière, ne peuvent que la faire distinguer plus nettement et de plus loin, de même les erreurs, bien loin de ternir l'éclat de la vérité,

ne servent qu'à la mettre plus en relief et à la faire triompher avec plus de splendeur et d'évidence.

L'histoire des anciens peuples fourmille de faits tellement faux qu'ils ne sont évidemment que les rêves d'une imagination malade : voilà un jugement qui se trouve dans toutes les bouches. Mais pour qu'il soit aussi juste qu'il est général et sévère, il doit reposer sur des motifs graves, tirés ou de la nature même de ces faits ou de leur incompatibilité avec des vérités connues comme évidentes, ou prouvées comme incontestables. Dès lors il ne nous est pas permis de confondre dans un anathème général tout ce que l'antiquité nous raconte, à moins de nous être assurés que tout est empreint du même esprit et présente les mêmes caractères de fausseté. S'il en est ainsi, les éléments de notre conviction doivent se trouver dans les caractères communs aux histoires de tous ces peuples. Examinons donc ces caractères. Voyons ce qui met en discrédit les traditions de l'antiquité : est-ce leur âge ? Mais depuis quand la vérité succombe-t-elle sous le poids des années et est-elle exposée aux injures du temps ? Ce qui est vrai aujourd'hui peut-il cesser de l'être demain ? Et est-il moins absurde de contester la vérité d'un fait parce qu'il aurait vieilli et vu s'écouler sur lui le torrent de plusieurs siècles, que d'en accréditer un autre parce qu'il se présenterait avec toute la fraîcheur et les formes riantes de la jeunesse, n'étant sorti que tout récemment de l'atelier du mensonge ? Serait-ce leur nature miraculeuse ? Mais alors il fau-

drait rejeter tout ce que nous voyons, que nous entendons, que nous touchons, que nous palpons, que nous pensons, que nous faisons, que nous apercevons; il faudrait renier tout l'Univers et nous-mêmes avec lui; car tout ce qui existe n'est que le produit d'un miracle et du plus grand de tous: de celui de la création. Serait-ce enfin la fréquence de ces miracles? Mais dès qu'on admet un être qui dispose des lois de la nature pour les suspendre, les modifier et en intervertir l'ordre, y a-t-il une raison plausible pour circonscrire l'usage qu'il doit faire de son pouvoir et le restreindre dans le cercle étroit d'un nombre limité ?

Mais si ni l'âge ni le caractère surnaturel ni la multiplicité des miracles n'affaiblit le témoignage de l'antiquité, notre jugement sur elle, s'il n'est pas erronné, doit avoir d'autres bases. Quelles sont-elles ? Rien n'est plus facile que de les trouver; un simple aperçu nous les fera connaître.

Quand on se transporte au berceau du genre humain pour assister à la naissance des nations et contempler leur développement intellectuel et moral, on les voit, presque dès leur source, se diviser en deux classes bien distinctes. Dans l'une viennent se ranger pêle-mêle, sans distinction de climat, de race, de langage, de mœurs, de culte et d'habitudes, tous les peuples, à l'exception des hébreux qui, à eux seuls, forment une classe à part. Cette division est si réelle qu'elle a déjà fixé l'attention d'un des plus anciens et plus ardents ennemis d'Israël. Ba-

leam, obligé de bénir Israël, qu'il avait été appelé pour maudire, ne trouve rien de mieux à dire à son éloge que : הן עם לבדד ישכן ובגוים לא יתחשב « Voici un peuple isolé qui ne se confond pas avec les autres nations » *(Nombres XXIII*, 9). Et pourquoi ? Parce qu'il y avait entre son histoire, sa doctrine, sa morale et son culte et les histoires, les doctrines, les morales et les cultes de ses contemporains la même différence qu'il y a entre le jour et la nuit, entre la lumière et les ténèbres, entre la vérité et l'erreur. « Les dieux de tous les peuples sont des fantômes, mais l'Eternel a créé le ciel » : כי כל אלהי העמים אלילים וה' שמים עשה dit le Psalmiste *(Ps. XCVI*, 5).

En effet, la pitié et l'indignation, le dégoût et l'horreur se disputent notre âme quand, parcourant les annales des peuples primitifs, nous voyons se dérouler devant nous ces extravagances aussi humiliantes pour la raison qu'affligeantes pour le cœur et révoltantes pour le sens moral. On a de la peine à comprendre comment l'humanité a pu tomber dans un tel abîme de dépravation et d'aberrations monstrueuses ! On se demande quel déplorable vertige a pu entraîner l'homme, ce chef-d'œuvre de la création, à prodiguer son encens aux plus viles créatures, à déifier le vice et à mettre au nombre des dieux, des hommes couverts d'opprobre et de forfaits ? Quel esprit de démence lui a soufflé l'idée d'adopter pour objets de son culte des cérémonies et des mystères où l'absurde ne le cède qu'à l'affreux, et l'horrible, qu'à l'infâme ?

Les dieux de ces peuples que sont-ils ? Des créations bizarres d'une imagination déréglée ; d'impurs reflets de toutes les passions, de tous les défauts, de tous les vices ; en un mot, l'incarnation de la dépravation morale la plus profonde, la personification de tous les forfaits que la perversité peut imaginer.

Les faits qu'on leur attribue, et qui sont à leur niveau, ne présentent que des tableaux insipides, hideux et absurdes qui blessent le bon sens, font frissonner d'horreur et obligent la pudeur à se voiler la face.

Cérémonies bizarres, symboles obscènes, mystères infâmes et sanglants qui fuient la lumière pour se cacher dans l'ombre du cercle étroit des initiés : voilà le culte de ces peuples.

Pauvre humanité ! plongée dans l'atmosphère empestée qu'exhalaient ces sources infectes, tu ne pouvais pas aspirer l'air vivifiant qui, raffraîchissant le sang, dilate le cœur et éclaire l'esprit ; peut-on donc s'étonner que ces brouillards délétères aient rétréci ton sentiment, alourdi ton intelligence, perverti ton cœur et corrompu tes mœurs et que les plus graves erreurs, que les plus mauvaises passions aient fait avalanche les unes sur les autres ?

Mais sortons de ce ténébreux chaos, de ce malheureux labyrinthe où les peuples s'égarent dans les plus folles opinions et les plus monstrueux systèmes sur l'auteur de la nature et sur la manière de l'honorer. Laissons les Phéniciens adorer leur Astarté

et pleurer leur Adonis ; laissons les Egyptiens trouver leurs dieux dans leurs étables, les cultiver dans leurs jardins et les honorer dans leurs marais ; laissons les Chaldéens les chercher dans les rayons du soleil, dans les reflets de la lune, dans les splendeurs des astres et jusque dans l'étincelle sortie de la pierre que l'acier vient de frapper ; laissons la Grèce confier le gouvernement du monde à l'aveugle destin et se prosterner devant le fils rebelle et incestueux de Saturne, et sa cour corrompue ; laissons Rome renchérir sur les fables de la Grèce et s'humilier devant les dieux qu'elle avait ignomineusement traînés en triomphe ; nous avons hâte de sortir de cette nuit ténébreuse de monstruosités morales et intellectuelles pour voir la lumière du jour.

Cette nuit cependant : ליל שמורים הוא לה' « c'est une nuit qui doit être observée en l'honneur de l'Eternel » *(Exode XII . 42)*, car elle nous fera mieux distinguer le jour. En effet, pendant qu'elle répand ses ombres épaisses sur le reste de l'humanité, nous assistons à la naissance de l'aurore de la nation israélite à qui il a été donné, dès son berceau, de connaître toute sa civilisation future. A une époque même où la raison était encore absente ou, à peine née, elle était encore trop faible pour protester contre d'absurdes chimères, Israël débute, non par des fables incohérentes et par des traditions vaines et puériles, mais par une Théodicée sublime et les faits graves d'une constitution sérieuse et d'une alliance éternelle avec son créateur et libérateur.

Voyons comment se révèle le Dieu des Hébreux, comment il prépare Moïse, comment il prépare Israël, quand il veut poser les premières assises du temple de l'avenir.

Quand, pour confier à Moïse la mission régénératrice d'affranchir Israël de l'esclavage et de l'erreur, il se manifeste à lui, par quel symbole appelle-t-il son attention? Par la flamme qui éclaire, chauffe, vivifie et ne détruit pas: הסנה בער באש והסנה איננו אכל *(Exode III*, 2). Et quand Moïse veut connaître son nom, il lui répond: אדיד אשר אדיד « *je suis tel que je suis.* (*Ibid. L. c.*, 14); nom riche en profonds enseignements et qui dit tout ce que l'homme peut connaître de la divinité. Je suis tel que je suis, c'est-à-dire, l'Etre nécessaire; et, de cette existence nécessaire, nous voyons jaillir tous ses autres attributs. Il est éternel, immuable, tout-puissant, parfait en justice, en bonté et en sagesse, esprit pur et saint tel que l'intelligence peut bien l'admettre, mais jamais l'inventer; parce que les éléments lui manquent: ואל מי תדמיוני ואשוה יאמר קדוש « A qui me comparer pour que je lui ressemble, dit le Saint. » (*Isaïe XL*, 25).

On peut bien le connaître par ses œuvres, mais non en lui-même: וראית את אחורי ופני לא יראו « tu peux me voir par derrière, mais ma face est invisible » *(Exode XXXIII*, 25). Cependant, malgré ses perfections, ou plutôt, à cause de ses perfections, il abaisse ses regards sur ce qui se passe sur la terre et délivre l'opprimé de l'oppresseur: ראה ראיתי את

עני עמי אשר במצרים ואת צעקתם שמעתי מפני נגשיו כי ידעתי את מכאביו וארד להצילו « J'ai vu l'humiliation de mon peuple qui est en Egypte; j'ai accueilli sa plainte contre ses oppresseurs . car je connais ses souffrances, je viens pour l'affranchir » (*Ibid. III*, 7).

Ses œuvres se manifestent, non dans le cercle restreint de quelques initiés, mais en présence de plusieurs peuples qui ne tiennent les uns aux autres que par des rapports de haine. S'il se choisit un peuple parmi les autres, ce n'est par pour être son Dieu national, car il aime aussi les autres peuples: אף חובב עמים (*Deut. XXXIII*, 3). Et pourquoi ferait-il exclusion ? Tous les hommes ne sont-il pas ses enfants ? N'est-il pas le maître de tout ce qui existe ? Mais c'est parce que toute la terre lui appartient, qu'il prépare, pour le genre humain, des instituteurs qui doivent lui donner l'exemple de sainteté : והייתם לי סגולה מכל העמים כי לי כל הארץ ואתם תהיו לי ממלכת כהנים וגוי קדוש « Vous me serez une acquisition spéciale, car toute la terre m'appartient; mais vous me serez une dynastie de pontifes et une nation sainte » (*Exode XIX*, 5, 6). Vous serez les instruments de la révolution morale que j'opérerai dans le monde.

Pour opérer une révolution sérieuse, profonde dans les esprits, pour les pousser fortement dans une direction quelconque, c'est la nature même des hommes auxquels on s'adresse, ou celle de la direction qu'on leur propose qui doit indiquer les moyens

dont il faut user. Aux intelligences d'élite, aux cœurs loyaux, aux natures nobles et généreuses, il suffit d'indiquer simplement la voie dans laquelle on veut les engager. Est-elle bonne, juste, morale ? Leur raison le constate, leur choix est fait et leur volonté est déterminée. Aussi pour convaincre Moïse que c'est réellement l'Eternel, le Dieu véritable, qui lui confie sa mission, Dieu se borne à déclarer la déchéance de l'idolâtrie : וזה לך האות כי שלחתיך בהוציאך את העם ממצרים תעבדון את האלדים על ההר הזה « *Pour toi*, voici la preuve que c'est moi qui t'envoie quand tu auras fait sortir ce peuple de l'Egypte, vous adorerez Dieu sur cette montagne. » *(Ibid. III.)*

Pour les natures vulgaires et grossières, il faut, ou faire briller à leurs yeux l'appât de l'intérêt et des jouissances sensibles, palpables qui résulteront pour eux de la direction qu'on leur indique, ou leur inspirer l'effroi, le dégoût et l'horreur pour celle qu'elles suivent. Le bonheur bien entendu d'une vie sainte et pure à laquelle Israël est convié, n'est pas de nature à toucher ce peuple abruti par un long esclavage ; il lui faut des signes qui, frappant son imagination d'épouvante, lui fassent fuir l'idolâtrie; aussi Dieu charge-t-il Moïse de faire des miracles. Et quels miracles ? Des miracles qui parlent à l'intelligence, au cœur et au sens moral. Miracle qui indique que l'idolâtrie est insensée ; elle remplace ce qui soutient et protège par ce qui est affreux et malfaisant : וישליכהו ארצה ויהי לנחש « Le bâton de-

vient serpent » *(Exode IV*, 3) : reptile venimeux qui figure dans tous les symboles des Egyptiens. Miracle qui indique qu'elle est infâme et abominable, qu'au lieu d'épurer et de sanctifier, elle pervertit, déprave et corrompt : והנה ידו מצרעת כשלג « La main se couvre de lèpre » *(Ibid. l. c.*, 6) : maladie affreuse, dégoutante, corrosive et contagieuse. Enfin, miracle qui indique qu'elle est barbare, cruelle et qu'au lieu que la véritable idée de Dieu unit les hommes par des liens d'amour et de fraternité, elle les divise et fait couler le sang sur les autels : והיו המים אשר תקח מן היאור והיו לדם ביבשת L'eau du Nil, qui féconde la terre et lui fait produire des fruits bénis pour l'humanité, se change en sang. *(Ibid. l. c.*, 9).

Voilà comment Dieu prépare les esprits à la régénération morale avant de faire éclater sa toute-puissance.

Sa toute-puissance, vous la verrez bientôt éclater dans la délivrance de ce peuple ; fait inouï dans les annales de l'histoire : הנסה אלהים לקחת לו גוי מקרב גוי *(Deut. IV*, 34), et dont le souvenir n'est confié ni à de simples traditions ni au seul burin de l'historien ; mais alimenté par des pratiques, qui, se confondant avec toutes les actions de la vie, prennent l'homme au berceau et le suivent jusqu'à la tombe, ce souvenir se grave dans toutes les consciences, s'imprime dans tous les esprits et frappe tous les yeux. Vous le voyez se reproduire chez l'israélite, chaque jour et chaque heure, se révéler dans ses paroles et dans ses actes, dans sa vie active et dans sa

vie contemplative, dans ses jours de fatigue et dans ses jours de repos, dans ses occupations terrestres comme dans ses célestes aspirations, dans son travail et dans sa prière, dans ses jouissances et dans ses privations; il règle les exigences du corps et dirige les élans de l'âme, se reflète dans le cœur et dans la conscience, s'attache aux bords du vêtement, se roule autour du bras, couronne le front et orne les poteaux de la maison. C'est ainsi qu'il se perpétue d'âge en âge, toujours fort, toujours vigoureux, resplendissant toujours de fraîcheur et de jeunesse pour rendre, dans tous les siècles, un éclatant témoignage à la vérité des miracles de la sortie d'Egypte.

Et cette vérité, qui pourrait la contester, en présence de la régénération morale qui en est le résultat, et dont nous voyons les effets, non-seulement survivre à tant de siècles, à tant de vicissitudes, à tant de catastrophes, mais soumettre encore chaque jour davantage les cœurs et les esprits à son empire? Quel événement historique a jamais eu une sanction aussi générale, aussi durable, aussi éclatante?

Cependant, bien que tant de monuments soient chargés de transmettre à la postérité la plus reculée le souvenir de la sortie d'Egypte, Dieu y consacre encore une fête spéciale; la fête de Pâque, qui, par ses cérémonies particulières et frappantes, doit l'imprimer profondément dans les intelligences et lui assurer une influence permanente et salutaire. Aussi celui qui ne réfléchit pas sur ces cérémonies, nous dit Rabbi Gamaliel, n'a pas rempli son devoir:

כל מי שלא אמר שלשה דברים אלו בפסח לא יצא ידי חובתו

C'est un spectacle vraiment curieux, aussi affligeant qu'instructif, que celui que présente à tout observateur la multiplicité des goûts, des tendances et des penchants des hommes. Quelle variété de tableaux, quelle succession de scènes, quel contraste de sentiments, quelle divergence d'opinions, quelle multitude de plans, quelle infinité de ressorts, enfin quelle différence de conduite, quand, s'écartant de la droite ligne du devoir, les hommes laissent les passions se disputer leurs cœurs ! On dirait que ce sont des êtres de natures différentes dont chacun est dominé et entraîné par un instinct particulier.

Les uns, esclaves de leurs sens, ne voulant que jouir et jouir encore, ne détachent pas leurs lèvres de la coupe empoisonnée du plaisir, et l'ivresse qu'ils y puisent les aveugle et leur fait perdre de vue l'abîme qui va s'ouvrir sous leurs pas pour engloutir leur force, leur santé et leur avenir.

Aux autres, il faut des dehors brillants, de magnifiques parures, de superbes équipages, des palais somptueux, toutes les vaines ostentations d'un luxe effréné ; ils préfèrent l'ennui pompeux du faste aux douceurs d'une aisance honorable ; dussent-ils associer le luxe et l'indigence, cacher sous une livrée opulente les plus cuisants soucis et voir un jour s'écrouler, avec leur pompe, leur fortune et celle des autres.

Ceux-ci sont dévorés par la soif de l'or. Elle les

tourmente, les consume et leur imprime une activité fébrile. Brûlant d'accumuler trésors sur trésors, ils se privent de repos, se refusent toutes les jouissances, s'interdisent même le nécessaire, pour grossir leurs monceaux. L'or, voilà tous ce qu'il leur faut, tout ce qu'ils cherchent, c'est leur préoccupation le jour, c'est leur rêve la nuit; c'est lui qui tient leurs yeux éveillés, leurs oreilles au guet; c'est le fonds de toutes leurs pensées, l'objet de tous leurs efforts, le mobile de toutes leurs actions, le but de toutes leurs espérances, la cause de toutes leurs terreurs. Que leur importe de répandre des malheurs autour d'eux? Que leur importe même de ruiner leur propre santé et d'user leur vie? Les rayons de l'or les éblouissent et leur donnent le vertige; leurs cœurs restent fermés aux plaintes du pauvre qui grelotte, faute de nourriture, de vêtement et d'abri, aux cris douloureux de la souffrance, au râle d'une agonie affamée; rien ne peut les distraire du désir d'amasser; rien ne peut les arrêter; tous les moyens leur sont bons. Qu'importe qu'ils aient de la boue au front, pourvu qu'ils aient de l'or à la main?

D'autres sont insensibles aux saintes joies de la famille, aux doux épanchements de l'amitié. Leur sève se dessèche, leur front se ride; leurs joues pâlissent; leur cœur se consume au feu de l'ambition qui les brûle et les dévore. Leur sphère, quelque vaste qu'elle soit, leur paraît toujours trop étroite; pour l'élargir, ils étouffent tout sentiment noble, tout généreux instinct. Pour eux, l'amitié

est une fiction ; la reconnaissance, une faiblesse ; la pitié, une infirmité ; la parole, un simple son ; la vérité, une chimère ; la vertu, une dérision ; les liens du sang, un tissu d'araignée. Il leur faut des distinctions, des dignités, de hautes positions ; dussent-ils sacrifier l'honneur pour n'en attraper que l'apparence, dussent-ils ramper pour s'élever.

Tandis que tous ceux-ci, dominés par un froid égoïsme qui les dépare et les dégrade, poursuivent avec acharnement la satisfaction de leur vanité, de leurs passions et de leur intérêt, sans se soucier d'objets plus dignes de leurs efforts, sans se préoccuper du bonheur de leurs semblables, nous en voyons surgir d'autres, aux figures nobles et majestueuses qui portent sur leur front l'empreinte de la divinité, le cachet de la dignité humaine. Insensibles à l'éclat des grandeurs, sourds à la voix séduisante de la volupté, au bruit retentissant du char de la fortune et aux vaines suggestions de l'amour-propre ; également inaccessibles aux promesses et aux menaces, ils n'écoutent que la voix du devoir. Et comment l'écoutent-ils ? Avec toute la force de leurs âmes, avec toute l'énergie de leur volonté, avec toute la puissance de leurs facultés. C'est la seule voix qu'ils connaissent et qu'ils suivent, et ils la suivent sans sourciller, sans hésiter, sans tergiverser, sans reculer, sans compter les difficultés, sans s'arrêter aux obstacles, sans s'effrayer des dangers ; et ils la suivent, dussent-ils succomber à la fatigue, dussent-ils périr à la tâche ; ils savent souffrir, ils savent mourir,

mais ils ne savent pas trahir le devoir. Ceux-ci sont les colonnes de l'humanité ; dans quelque société qu'ils se trouvent, ils en sont le soutien, la force, l'âme et la vie ; car le sentiment du devoir, c'est la vie de la société, c'est la première condition de son existence et elle doit veiller avec soin à le développer, à le propager, à le féconder. Si personne ne conteste ni l'utilité des sciences, qui sont l'ornement de la société, ni celle des arts, qui l'embellissent, ni celle de l'industrie et du commerce, qui la font prospérer; tout le monde convient aussi que c'est le sentiment du devoir seul qui lui assure la force et la durée.

Aussi Dieu, en formant une nation d'une horde d'esclaves, les façonne avant tout au devoir, et leur fait comprendre que, quelque périlleux qu'en paraisse l'accomplissement, c'est justement en lui que se trouve le salut: פסח על שום שפסח המקום על בתי אבותינו במצרים « Le sacrifice pascal, pourquoi a-t-il été institué ? parce que Dieu a épargné les « maisons des enfants d'Israël quand il frappa les « Egyptiens » (*Mischna l. c. Exode XXII*, 27). Mais qu'est-ce qui a assuré cette faveur à Israël ? Qu'est-ce qui a écarté le danger de sa tête ? C'est le sacrifice pascal, c'est-à-dire la plus haute expression du devoir accompli. Sacrifier un bélier en Egypte ! Quelle audace ! Porter une main impie et déicide sur un bélier, divinité si vénérée dans ce pays, n'est-ce pas exaspérer ce peuple fanatique, exciter son indignation et sa fureur meurtrière ? En

effet, le danger résultant d'un acte aussi téméraire fut si réel, si terrible, que Pharaon lui-même, malgré son pouvoir souverain, ne se crut pas assez puissant pour le conjurer, et trouva décisif et sans réplique l'argument que Moïse opposa à sa proposition de sacrifier dans le pays même. « Quoi, dit Moïse, nous sacrifierions l'objet de la vénération des Egyptiens sous leurs yeux et ils ne nous lapideraient pas! » הן נזבח את תועבת מצרים לעיניהם ולא יסקלנו (*Exode VIII*, 22). Et voici, que chaque israélite traîne cet animal, l'immole, teint de son sang l'entrée de sa maison et s'expose ainsi à la fureur de ses puissants ennemis! Et pourquoi ? parce que Dieu l'avait ainsi ordonné. Quelle terrible épreuve! mais aussi quel admirable dévouement, et quelle éclatante récompense! Ce dévouement qui semble entraîner leur perte, est la source de leur salut comme Dieu l'avait prédit: ולא יתן המשחית לבא אל בתיכם לנגף « Il ne permettra pas au destructeur d'entrer dans vos maisons pour frapper. (*Exode XII*, 23.)

Mais le sentiment du devoir, s'il est sérieux, réel, profond, n'admet pas de tiédeur, ne permet pas d'ajournement, ne cherche pas ses inspirations ailleurs; c'est de lui-même et de lui seul qu'il tire toute sa sève, toute sa vigueur; c'est au foyer sacré de l'amour de Dieu, qu'il puise son énergie et cette chaleur bienfaisante qui anime, enflamme et dirige vers le bien, les *pensées*, les *sentiments* et les *mouvements*. Aussi rien ne doit être goûté du sacrifice pascal qui ne fût qu'à demi cuit ou bouilli dans l'eau; il faut

qu'il soit rôti au feu la *tête* avec les *jarrets* et les *entrailles :* אל תאכלו ממנו נא ובשל מבשל במים כי אם צלי אש ראשו על כרעיו ועל קרבו (*Exod. XII*, 9).

« Ne laissez rien pour le matin ; ce que vous laisserez au matin, sera détruit par le feu » : ולא תותירו ממנו עד בקר והנותר ממנו עד בקר באש תשרפו (*Ib.* 10). Point de temporisation, point de nonchalance dans l'accomplissement du devoir ; car le temps passe, les circonstances changent, les moyens peuvent faire défaut, l'occasion peut s'échapper et le devoir serait manqué.

Mais comment nous élever à cet amour du devoir, à cet enthousiasme religieux qui recherche le péril et l'affronte, sans intérêt et sans gloire, dans le silence et l'obscurité, dans le seul but de bien faire ?

La cérémonie du sacrifice pascal est encore ici notre boussole : ואכלו את הבשר בלילה הזה צלי אש ומצות על מררים יאכלהו « Vous en mangerez la la viande rôtie au feu et accompagnée d'azîmes et d'herbes amères. » Et Rabbi Gamaliel nous fait observer que, pour satisfaire aux exigences de la fête de Pâque, il faut se rendre compte de la signification des azîmes et des herbes amères, aussi bien que de celle du sacrifice pascal : כל מי שלא אמר שלשה דברים אלו בפסח לא יצא ידי חובתו ואלו הן פסח מצה ומרור

Chers frères et sœurs, d'où vient le funeste vertige qui entraîne les hommes à résister aux conseils salutaires de la religion, à s'écarter de la voie du devoir, à négliger la pratique du bien et à aller jusqu'à se com-

plaire dans celle du mal ? Quelle malheureuse fatalité détourne leurs esprits de leur origine et de leur fin, de Dieu et de leur destinée, ferme leur cœur aux nobles sentiments, détruit leurs généreux instincts, les rend froids et insensibles aux souffrances de leurs semblables et réduit leur conscience à un mutisme si complet qu'elle ne fait plus entendre sa voix plaintive, ses cris d'angoisse, ses salutaires avertissements et ses poignants reproches, quand ils s'apprêtent à secouer leur innocence et leur droiture pour forfaire à la loi de l'honneur et de la probité, commettre des injustices et descendre tous les degrés du vice et du crime ? D'où le vice et le crime prennent-ils leur source ? Qu'est-ce qui fournit l'encens au flatteur, ourdit les perfidies du traître, fabrique le masque de l'hypocrite, aiguise la langue du médisant, distille le venin du calomniateur, dirige la main du voleur, arme le bras de l'assassin et enfante enfin toutes ces horreurs qui jettent le trouble et l'effroi dans la société et font frémir l'humanité ?

Voyez-vous ce mince filet d'eau dont la faible main d'un enfant peut arrêter le cours et changer la direction ? Laissez-le s'éloigner de sa source et il devient ce torrent impétueux qui déborde, rompt la digue, renverse les maisons, ravage les champs, déracine les arbres et porte partout la désolation, la ruine et la mort.

C'est ainsi que tous nos crimes dérivent d'un seul défaut dont nous ne prévoyons pas toujours les terribles conséquences; ils jaillisent tous de la source

funeste de notre orgueilleuse présomption. L'homme, dans sa vanité, commence par s'illusionner sur son mérite ; il croit se suffire à lui-même et finit par se dire : אני ואפסי עוד « C'est moi et il n'y a pas d'autre que moi » (*Is. XLVII*, 9). D'abord il a trop de confiance en lui-même, pas assez dans la divine Providence ; et enfin, c'est de lui seul qu'il attend tout, de Dieu, il n'attend plus rien. Aussi quand il ne peut pas parvenir à son but par le chemin droit, il prend des sentiers tortueux ; quand la vérité lui est désavantageuse, il a recours au mensonge ; quand le mérite l'offusque, il le ternit ; quand la vertu lui porte ombrage, il la dénigre ; quand son prochain le gène, il l'écarte ou l'écrase. Que lui importe de semer le deuil et la désolation sur son passage, de se frayer une route à travers des larmes et du sang et d'avoir pour piédestal la misère et le désespoir de ses semblables ? Il a fini par ne plus reconnaître Dieu et il n'a plus d'autre législateur que son désir, d'autres lois que ses passions, d'autre juge que sa volonté, d'autre sanction que la réussite. אמר נבל בלבו אין אלהים השחיתו התעיבו עלילה אין עשה טוב « L'impie se dit en son cœur : il n'y a pas « de Dieu ! et il s'encourage dans sa perversité, dans « sa dépravation ; le bien, il ne le fait pas. » (*Ps. XIV*, 1).

Bien différente est la conduite de celui qui a confiance en Dieu. Sachant que Dieu préside à ses destinées, les gouverne et les dirige ; il n'entreprend rien sans se dire : אם ה' לא יבנה בית שוא עמלו

בניו בו « Si l'Eternel ne construit pas la maison, les efforts des ouvriers sont vains. » En vain on se lève matin; en vain on se couche tard; en vain on s'agite, on se remue, on se tourmente, si Dieu ne seconde pas notre activité. (*Ibid. CXXVII*, 1, 2). Aussi il réfléchit sur sa conduite pour ne pas s'écarter du devoir: חשבתי דרכי ואשיבה רגלי אל עדתיך (*Ibid. CXIX*, 59). Il fuit toutes les injustices, il abhorre toutes les intrigues, il repousse tous les moyens malhonnêtes, il évite toutes ces manœuvres que la religion réprouve, que la morale condamne, que la conscience désavoue et ne s'écarte pas du chemin de la droiture, de la probité, de la loyauté; car le succès appartient à Dieu, et Dieu ne bénit point ce qui lui déplait, ne favorise point ce qu'il déteste.

C'est à conserver la bienveillance de Dieu que l'homme de bien concentre tous ses efforts. Et s'ils ne sont pas toujours couronnés de succès, si tout ne réussit pas au gré de ses désirs; si son chemin est couvert de ronces et d'épines; si son existence est triste et pénible, et sa vie, parsemée d'amertume, il tolère tout, supporte tout avec patience, avec résignation; il gémit, mais il espère; car il sait que Dieu est témoin de ses luttes, de ses peines et compte ses fatigues et ses larmes. Et que lui importent quelques peines éphémères, quelques maux passagers, quelques tribulations fugitives, quand il voit à travers les brouillards et les ténèbres du temps, briller le soleil d'une vie auguste et éternelle !

Oui, c'est la confiance en Dieu qui relève le cou-

rage ; ranime l'espérance, préserve l'âme de passions immodérées, lui donne la trempe qui lui fait braver les orages et les peines de la vie, et prépare au devoir un triomphe assuré dans les circonstances les plus difficiles, les plus ardues.

Chers frères et sœurs, vous vous rappelez tous l'allégorie suivante de l'*Agada :* Une dispute s'éleva entre les pierres que Jacob dans sa fuite avait prises pour chevet ; chacune le sollicitait de poser la tête sur elle, Dieu intervint et mit fin à cette lutte en les transformant toutes en une seule. *(Raschi Gen. XXVIII*, 10. *Conf. Talm. Choulin* 91 , *b.)*. Mais savez-vous aussi ce que représentent ces pierres ? Elles représentent le poids des soucis et des inquiétudes qui naissent de deux ordres de choses différents : la vie matérielle a ses graves préoccupations ; la vie spirituelle a les siennes. Jacob avait quitté la maison paternelle ; maison doublement bénie, riche en biens de la terre, riche en bénédictions du ciel ; la fortune y avait fixé son séjour, la vertu y avait fondé son sanctuaire. Loin du foyer domestique, de l'amour d'un père affectueux, de la tendresse d'une mère chérie, poursuivi par la haine implacable d'un frère, sans provisions au début d'un long et pénible voyage, au bout duquel il voyait la maison de Laban, c'est-à-dire l'idolâtrie avec son cortège de vices, Jacob fut assailli par de graves inquiétudes, par de vives angoisses. Comment pourvoir aux exigences légitimes et impérieuses du corps, si l'hospitalité lui fait défaut ? Et si elle lui est accordée, comment

conserver dans un milieu aussi corrompu l'innocence du cœur, la pureté de l'âme ? Et le soleil se coucha : l'avenir se présenta à lui sous des couleurs bien sombres. Les noirs soucis qui inquiétaient son esprit l'assiégeaient, le tourmentaient et agitaient son sommeil. Les besoins de la vie matérielle, ceux de la vie spirituelle le tiraillaient dans tous les sens. והנה ה' נצב עליו, voici Dieu qui lui apparait *(Gen. ibid.*, 1*)* : un regard levé vers le ciel le rassure, lui inspire la confiance et il n'a plus qu'une seule préoccupation : celle de veiller sur sa conduite, de se préserver de la contagion du vice et de se maintenir dans la voie du devoir : והאבן הזאת אשר שמתי מצבה יהיה בית אלהים *(Gen. Ib.*, 22*)*.

מצה, Azîme, ce pain modeste sans levain, est le symbole de la confiance en Dieu justifiée par l'événement : מצה על שום שנגאלו אבותינו ממצרים. La promesse de Dieu s'était si promptement et si ponctuellement accomplie, les Israélites furent si subitement délivrés qu'ils n'avaient pas même le temps de laisser fermenter la pâte qu'ils avaient préparée et ne s'étaient pas même munis de provisions (*Exod. l. c.*, 39) ; car ce Dieu qui les avait sauvés pourvoira également à leur subsistance.

Il nous reste maintenant à rechercher la signification de מרור, herbes amères.

Chers frères et sœurs, si les sentiers du devoir étaient toujours riants et fleuris ; si l'accomplissement en était toujours doux, agréable et facile ; s'il n'exigeait ni peine, ni sacrifice, ni privation ; si la religion

permettait aux hommes de suivre leurs penchants et leurs inclinations et ne demandait pas des mœurs pures, une vie sainte et conforme à la volonté de Dieu ; jamais le devoir ne serait méconnu, jamais la religion n'éprouverait la moindre contradiction, jamais elle ne serait décriée comme sévère et superstitieuse. On s'extasierait plutôt sur ses bienfaits, on admirerait ses divines clartés et lui prodiguerait avec enthousiasme l'hommage du cœur et de l'esprit. Et n'est-elle pas, en effet, digne de nos hommages ? Ses bienfaits sont-ils moins réels que sa morale est pure et que ses dogmes sont sublimes ? N'est-elle pas le véritable ciment de la société, le plus puissant ressort pour le bien, la plus ferme digue contre le mal ? S'asseyant au foyer domestique, elle sanctifie le cercle de la famille, garantit les promesses de l'alliance conjugale, assure aux époux un attachement, une tendresse et une fidélité réciproques, aux enfants l'amour et le dévouement des auteurs de leurs jours, aux parents le respect et l'affection de leurs enfants. Sortant de ces limites étroites, elle unit tous les hommes par les liens de l'amour fraternel ; calme les haines ; extirpe les animosités ; ferme la bouche à la calomnie ; enchaîne la langue de la médisance ; paralyse la main de la vengeance ; arrête le bras du voleur et retient le poignard de l'assassin. Présidant aux destinées des nations, elle assure aux lois leur autorité, aux gouvernants leur puissance, aux gouvernés, leurs droits ;

et, étendant ses bienfaits jusqu'au delà de la tombe, elle ouvre les portes du ciel à ceux qui l'ont suivie sur la terre.

Et comment se fait-il que cette religion, qui est la source de tous nos vrais plaisirs, notre garantie dans la prospérité, notre bouclier dans le danger, notre consolation dans le malheur, notre espérance dans nos derniers moments, notre lumière dans la tombe, notre vie dans l'éternité, comment se fait-il que cette religion trouve tant de cœurs ingrats, tant de fils rebelles, tant d'enfants désobéissants ?

C'est qu'une vie sans entraves a des aspects vertigineux qui nous éblouissent, nous fascinent et nous aveuglent. C'est qu'il y a des hommes avides de jouissances que le moindre délai impatiente, des cœurs faibles et pusillanimes que la moindre gêne contrarie, que le moindre effort fatigue, que le moindre obstacle arrête, que la moindre difficulté rebute, que le moindre sacrifice irrite, que la moindre privation épouvante ; en un mot, tout ce qui trouble leur mollesse et leur repos, tout ce qui les dérange dans la recherche de leurs intérêts et de leurs plaisirs les trouve antipathiques et hostiles. Pour s'y soustraire ils s'accommodent du plus léger prétexte, et bientôt le plus frivole argument leur suffit pour étouffer la voix importune de la conscience si parfois elle essaie de se faire entendre. S'abandonnant au courant de leurs passions, ils sont emportés irrésistiblement vers le gouffre comme l'insensé qui, ayant lâché les rênes à un cheval fougueux, ne pour-

rait plus maîtriser son élan impétueux sur les bords du précipice.

Voulez-vous vivre pour le devoir, il faut vous habituer de bonne heure à dompter vos passions, il faut savoir renoncer aux douceurs de la vie, il faut vous résoudre à une vie de sacrifices, de privations et d'abnégation ; car rappelez-vous que la chair du sacrifice pascal doit être accompagnée d'herbes amères : ומצות על מררים יאכלהו *(Exode XII, 8)*.

Israélites ! vous avez connu la vie dans ce qu'elle a de plus dur, de plus amer, de plus cruel, de plus humiliant ; ne vous laissez donc jamais énerver par la mollesse et le plaisir ; c'est d'une vie d'abnégation que le sentiment du devoir veut être alimenté.

Pour rendre cette abnégation plus facile, les cérémonies du sacrifice pascal viennent encore avec leurs salutaires conseils et leurs précieux enseignements : וככה תאכלו אתו מתניכם חגרים נעליכם ברגליכם ומקלכם בידכם ואכלתם אתו בחפזון פסח הוא לה׳

« Et voici comment vous le mangerez, la ceinture « aux reins, les souliers aux pieds, le bâton à la « main et vous le mangerez à la hâte ; c'est le sacrifice « pascal en l'honneur de l'Eternel » *(Exode XII, 11)*.

N'est-ce pas dire : Mortels ! qu'est-ce donc tout ce que vous poursuivez avec tant de persévérance et d'acharnement ? Le temps, dans sa course rapide, n'emporte-t-il pas, pour les précipiter dans la nuit du tombeau, vos plaisirs, votre fortune, votre orgueil, votre grandeur, vos dignités et tous ces fantômes de bonheur pour lesquels vous vous agitez, vous vous

tourmentez ? Tout cela n'est-il pas vain, passager, fugitif, périssable ? Il vous échappe à chaque instant; car vous savez qu'il faut partir un jour ! Mais savez-vous aussi quand il faudra partir ? Etes-vous certains que ce moment soit encore loin ? Ne peut-il pas sonner à chaque instant ? Et ne vous faut-il pas être toujours prêts pour le long voyage de l'Eternité ? Alors toutes vos richesses, toutes vos dignités et tous vos plaisirs pèseront-ils autant qu'une bonne action dans la balance de la justice éternelle ? Elevez-vous donc dès aujourd'hui au-delà de la terre qui s'échappe sous vos pas, au-delà de l'empire du temps qui s'enfuit; supportez avec résignation ses rigueurs passagères; étouffez les désirs de ses illusoires promesses et les regrets de ses fragiles félicités; profitez des courts moments de la vie pour les consacrer au devoir; car le devoir seul vous sera compté devant l'Eternel : ואכלתם אתו בחפזון פסח הוא לה׳

Chers frères et sœurs, la confiance en Dieu et l'abnégation de soi-même, qui sont les véritables bases de nos devoirs et dont nous avons trouvé les symboles dans les cérémonies du sacrifice pascal, sont l'âme de la religion israélite.

Chômer des jours entiers, ne pas même nous préoccuper de nos intérêts les jours de samedi et de fête, ce repos dût-il même compromettre notre fortune; voilà une épreuve bien pénible pour celui qui n'a pas une ferme confiance en la divine Providence. Mais c'est un sacrifice qui ne coûte rien à celui

qui remet à Dieu ses destinées. Dieu n'est-il pas tout-puissant ? et ses bénédictions ne peuvent-elles pas aussi bien compenser ce que nous négligeons en son honneur, que ses foudres vengeresses, renverser ce que nous élevons contrairement à sa volonté ?

Lorsque Dieu institua l'année sabbatique pendant laquelle il était défendu de semer, de tailler la vigne, de moissonner et de vendanger, quel encouragement donna-t-il à l'observation de ce devoir qui semble si compromettant pour les intérêts d'un peuple essentiellement agricole ? C'est de se reposer sur lui : וכי תאמרו מה נאכל בשנה השביעית הן לא נזרע ולא נאסף את תבואתנו וצויתי את ברכתי לכם בשנה ששית ועשת את התבואה לשלש השנים « Peut-être « direz vous ; mais d'où manger la septième année, « ne pouvant ni semer ni récolter ? Ma bénédiction « sera avec vous la septième année, et la terre pro- « duira pour trois années. » *(Lévit. XXV*, 20, 21).

Pendant que le temple de Jérusalem était debout, les israélites étaient obligés de faire trois fois par an le pèlerinage à Jérusalem. Pour dégarnir ainsi leurs frontières et abandonner leur territoire, leurs foyers, leurs enfants et leurs propriétés au milieu de peuplades belliqueuses et hostiles, il leur suffisait d'avoir cette promesse divine : ולא יחמד איש את ארצך בעלתך לראות את פני ה' אלדיך שלש פעמים בשנה « Nul ne convoitera ton territoire quand tu iras com- « paraître devant l'Eternel ton Dieu trois fois par « année. » *(Exode XXXIV*, 24).

Après la destruction de la nationalité d'Israël, lorsque ce peuple errait de pays en pays, persécuté partout, calomnié partout, et exhalait ses plaintes dans ces paroles si navrantes et si vraies : שלא אחד בלבד עמד עלינו לכלותנו אלא שבכל דור ודור עומדים עלינו לכלותנו « Ce n'est pas un seul qui se soit levé pour « nous exterminer; mais dans tous les siècles il y en « a qui conjurent notre perte » ; qu'est-ce qui a soutenu le courage de ces malheureux proscrits et maintenu la bannière de la foi dans leurs mains meurtries et défaillantes ? Cette parole encourageante qu'ils avaient hâte d'ajouter : וה' מצילנו מידם « Dieu est « notre sauveur. » *(Rituel pour la cérémonie de Pâque).*

A côté de cette confiance en Dieu, nous voyons se ranger l'abnégation de soi-même; parce que cette abnégation est un hommage rendu à la divine Providence; c'est une soumission à sa volonté; c'est la confiance en Dieu traduite en acte. Aussi vous voyez abonder dans la Thora, ces lois qui exigent l'abstinence, le renoncement, la mortification de la chair, épreuves terribles pour un cœur altéré de jouissances et esclave de ses passions.

Tu as planté cet arbre, tu l'as cultivé, émondé avec soin ; tu l'as veillé jour et nuit et il a prospéré sous tes mains laborieuses; il a grandi et s'est couvert de fruits délicieux. Ses branches courbées sous leur alléchant fardeau t'invitent à les décharger. Tu as cueilli ces fruits; qu'est-ce qui te retient de les porter à la bouche et de les savourer avec délices ?

Cette parole de la Thora : שלש שנים יהיה לכם ערלים לא יאכל ובשנה הרביעית יהיה כל פריו קדש הלולים לה׳ « Les fruits te seront prohibés les trois premières « années, la quatrième encore, ils sont consacrés à « Dieu, tu n'en goûteras qu'après les avoir rachetés » (*Lévitique XIX*, 23, 24); car Dieu en est le seul et véritable propriétaire.

La terre s'éveille de sa longue léthargie; le soleil, répandant partout la lumière et la vie, a délivré les forces de la nature; déjà les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs; bientôt l'aimable fleur fait place à un excellent fruit dont le parfum t'enivre, dont l'aspect est si séduisant; tu l'as cueilli avec convoitise : Arrête, te dit la Thora, ce fruit ne t'appartient pas; les prémices appartiennent à l'Eternel: ראשית בכורי אדמתך תביא בית ה׳ אלדיך (*Exode XXXIV*, 26).

L'été est venu; la faucille se remue avec une activité joyeuse; tes tristes inquiétudes sont calmées; tes longues peines, tes infatigables labeurs sont récompensés; tu moisonnes avec joie ce que tu as semé dans les larmes; mais garde-toi d'en jouir avant d'avoir donné les prémices à l'Eternel, l'oblation au prêtre, la dîme au lévite ou au pauvre; c'est une redevance dont tu as à t'acquitter envers le Seigneur, le légitime propriétaire.

Tes plaines sont couvertes de troupeaux; tes bois sont riches en gibier; tes eaux abondent en poissons de toutes sortes; et qui pourrait énumérer les diffé-

rentes espèces d'oiseaux qui peuplent l'air de ton pays ? Prépare tes filets, prends ton carquois et tes flèches, va, parcours les bois, épie les airs et trouble les ondes; reviens chargé du riche produit de ta pêche et de ta chasse. Mais rappelle-toi que pour le servir à ta table, tu ne peux pas consulter ton goût, tes caprices et tes préférences; « Dieu est le propriétaire de la terre et de tout ce qu'elle renferme. » (*Ps. XXIV*, 1): לה' הארץ ומלואה et il te désigne les espèces dont il t'a cédé la jouissance et les conditions sous lesquelles il te l'a cédée.

C'est ainsi que la religion met l'homme dans de constants rapports avec Dieu, pour qu'il vive en sa présence, se sanctifie et s'encourage sous son regard.

Et quelle autre éducation Dieu aurait-il pu donner à ceux qui, chargés de la sublime, mais périlleuse mission de porter sa bannière à travers les siècles, les climats, le temps et l'espace, ont dû arroser tous les pays de leurs larmes et de leur sang et sillonner par leur douleur toutes les parties du monde ?

Un peuple mou et efféminé, élevé dans les délices et les plaisirs, aurait depuis longtemps succombé à la tâche. Mais Israël avait reçu, dans les langes de son enfance, cette éducation mâle, ferme et énergique qui fait affronter tous les périls, vaincre toutes les douleurs, résister à tous les supplices et donner tout son sang pour la défense des idées et des principes.

Et le sang de ces sublimes champions des principes, de ces saints martyrs de la foi n'a pas vainement arrosé la terre. Israël continue encore sa mission providentielle, mission pacifiquement instructive. Ses farouches persécuteurs travaillèrent, à leur insu, à la propagation et au triomphe des vérités du Judaïsme. Ballottés, dispersés de tous côtés, ces exilés de tous les pays ont laissé partout des germes intellectuels que le temps a déjà en partie fécondés et propagés, que l'avenir se réserve de féconder et de propager encore. C'est qu'au-dessus de tous les événements, de toutes les vicissitudes, de toutes les révolutions plane la divine providence qui les dirige et les conduit d'après les décrets immuables de sa sagesse éternelle.

C'est une étude bien curieuse et bien intéressante que la recherche de toutes ces antiques vérités que le Judaïsme a apportées au monde et qui, dans ces derniers temps, se sont emparé des esprits des penseurs les plus éminents, les ont frappés, préoccupés, subjugués et constitués les dociles instruments de leur propagation. Mais, quelque curieuse, quelque attrayante que soit cette matière, elle ne peut être ici que l'objet d'une simple digression. Cependant, comme nous ne l'abandonnons qu'à regret, nous ne pouvons nous refuser d'en toucher au moins un point qui fera encore ressortir toute l'importance des enseignements de la fête de Pâque.

Tout le monde connaît aujourd'hui ce sentiment tout-puissant, sublime d'amour, radieux d'espérance

qui, partout où il y a des larmes, des douleurs, des gémissements, de l'abattement ou du désespoir, apparaît, comme un ange de clémence et de miséricorde, pour consoler, calmer, cicatriser, guérir, relever et encourager. Tout le monde connaît ce sentiment qui, depuis le réveil de l'humanité vers la fin du dernier siècle, ne s'arrête plus pour faire du bien, ni aux différences des opinions, ni aux distinctions de race ou de caste, ni aux frontières des pays, mais électrise du même choc tous les membres du genre humain, excite la compassion, stimule la générosité, réveille des sympathies, assure un soutien au malheureux, un protecteur à l'opprimé, un consolateur à l'affligé, un défenseur au faible, des secours au nécessiteux, un appui à la veuve, un père à l'orphelin; nous fait pleurer avec ceux qui souffrent, nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et entoure d'amis, ceux que l'infortune exposerait à l'abandon et à l'isolement; ce sentiment enfin qui tend à former de tous les hommes une famille de frères. Mais qui est-ce qui a fait connaître au monde le principe et l'étendue de la charité et en a enseigné et ordonné la pratique ?

Sortez de vos tombes, peuples antiques et primitifs, fouillez vos archives, étalez vos monuments, déroulez vos titres et montrez-nous un seul sur lequel ait été buriné : ואהבת לרעך כמוך « Aime ton prochain comme toi-même », avant que le Sinaï enflammé ait entendu ces paroles sortir de la bouche du Très-Haut ? Et vous, générations modernes,

hommes généreux de tous les pays, dites-le, avez-vous jamais, dans les plus sublimes inspirations de votre âme, dans les plus nobles élans de vos cœurs, trouvé une formule qui dépasse la profondeur et la portée de ce principe du Judaïsme ?

C'est parce que notre religion exige que nous marchions résolument dans la voie de la charité, qu'elle nous a donné aussi une éducation qui doit nous rendre capables d'accomplir ce devoir sous toutes les formes et dans toute son étendue.

Elle nous a appris de bonne heure à renoncer à la mollesse et aux douceurs d'une vie commode qui cherche ses aises, afin que nous soyons toujours prêts à voler au secours du malheureux dont le salut peut être compromis par des temporisations et des retards; afin que ni les désagréments de pénibles démarches, ni les fatigues de persévérants efforts ne nous rebutent de l'accomplissement d'une bonne œuvre. Elle nous a habitués à modérer nos désirs et nos passions pour que nous ne sacrifiions pas à nos plaisirs et à notre vanité des ressources qui pourraient sauver notre frère des cruelles atteintes de la misère et des vices que celle-ci traîne ordinairement à sa suite. Enfin, elle dirige chaque instant nos regards vers le ciel pour que nous puisions dans la confiance en Dieu, l'amour du bien, la force du sacrifice et le courage du dévouement: ומצות על מררים יאכלהו.

Voilà, chers frères et sœurs, les graves et salutaires enseignements que la fête de Pâque nous

apporte chaque année. Puissions-nous les écouter toujours avec bonheur et les suivre avec amour! Puissions-nous abaisser souvent nos regards vers la terre, mais les élever plus souvent encore vers le ciel! La terre, où tout est vanité, néant et poussière, nous apprendra à nous détacher sans peine et sans regrets, quand le devoir l'exige, des biens qui s'évaporent et des jouissances qui s'évanouissent. Le ciel, avec ses éternelles splendeurs, nous inspirera la confiance en Dieu et nous facilitera les luttes et les sacrifices au bout desquels se trouvent d'impérissables félicités. L'une et l'autre nous feront aimer et respecter la religion qui seule projette des lueurs dans la nuit épaisse de l'avenir et nous tend une branche solide au milieu du torrent rapide qui nous entraine. Apportons donc à cette religion un cœur plein d'amour, de zèle et de dévouement. Dix-huit siècles de souffrances, de lutte et d'agonie n'ont pas fait chanceler nos ancêtres; nous serions bien coupables si nous trébuchions sur une route dont les aspérités sont aplanies. Rendons plutôt, par notre fidèle attachement à notre sainte religion, grâces à Dieu de nous avoir fait naître dans des siècles meilleurs.

Plus heureux que nos ancêtres, il nous est permis aussi de montrer au monde quels trésors de sympathie, de bienveillance, de charité et d'amour renferme un cœur vraiment israélite. Profitons de ce bonheur, justifions le titre de fils aîné que Dieu nous a déjà donné en Egypte: בני בכרי ישראל

(*Exode IV*, 22) ; prenons une large part à toutes les œuvres de charité, à tout ce qui s'organise pour soulager les misères de nos frères.

Nous savons parfaitement, chers frères et sœurs, que votre générosité n'a pas besoin d'être stimulée ; la charité est une vertu héréditaire en Israël ; mais notre appel nous est dicté aujourd'hui par de pénibles circonstances.

Les ouvriers souffrent ; cette classe laborieuse de la société, dont l'activité répand partout l'aisance et les richesses, gémit dans la misère la plus profonde.

Cependant la terre a été fertile cette année ; la moisson a été riche et féconde ; aucun des redoutables fléaux n'a, grâce à Dieu, inquiété notre chère patrie ; l'ordre, le calme et la paix règnent en France. Mais, comme si Dieu voulait nous montrer de nouveau qu'un lien commun unit tous les hommes et les rend solidaires, les uns du bonheur des autres, la discorde qui déchire un peuple au-delà de l'Océan et fait sévir la guerre dans ces lointains parages, fait ressentir jusque chez nous ses effets désastreux.

Vous avez déjà, sans doute, entendu les chaleureux appels qu'on a faits à tous les cœurs généreux, et apporté vos offrandes à l'œuvre de charité destinée au soulagement de tant de malheureux. Mais la crise continue ; la faim consume la force et la santé de plusieurs milliers de nos semblables, de nos concitoyens, de nos frères ; votre charité pourra-t-elle se lasser ? Certainement non. Ce serait renier notre

origine et notre mission ; quelles que soient l'intensité et la ténacité du mal, la charité israélite ne se rebute pas; elle est persévérante, elle est inépuisable.

Mais il s'agit de la régulariser: organisez des souscriptions dont la durée sera la durée de la crise; que chacun se cotise dans la mesure de ses moyens. L'obole du pauvre sera aussi bien acueillie que le sicle du riche. Le produit de ces cotisations pourra être versé chaque semaine entre les mains du Rabbin du ressort; vos vénérables chefs spirituels se feront un devoir de le faire parvenir à sa destination.

Et vous, jeunes enfants, à qui la divine Providence a épargné les épreuves de la misère; vous qui ne connaissez pas les affreux tiraillements de la faim, les cruelles morsures du froid, dont Dieu, dans sa miséricorde, veuille vous préserver à jamais; vous qui, grâce aux bénédictions du ciel et à la tendresse prodigue de vos parents, êtes élevés dans l'abondance et jouissez du superflu, resteriez-vous insensibles aux tourments des pauvres, chers petits anges, aimables comme vous, gentils comme vous? Vos cœurs tendres et purs ne seront-ils pas émus à la vue de leur triste maigreur et de la mortelle pâleur de leurs visages? Ne voudriez-vous pas économiser un peu sur vos jeux, sur vos plaisirs et sur ces mille futilités qu'on accorde à votre âge, pour procurer un peu de pain, un peu de bois à vos camarades qui grelottent de froid et meurent presque de faim?

Oh! ceux-ci ne rient plus, ne chantent plus, ne s'amusent plus; ils gémissent, ils pleurent, ils souffrent; ils ont à peine la force de demander à leurs pères, à leurs mères du pain, que, hélas! ceux-ci ne peuveut pas leur donner.

Non, quoi qu'on en dise, votre âge n'est pas sans pitié. Le temple et l'école vous inculquent dès vos plus jeunes années les principes de charité; la maison paternelle vous en enseigne la pratique, et vous seriez trop à plaindre si vous ne profitiez pas de ces leçons pour les suivre dans d'aussi cruelles circonstances. Non! vos cœurs s'émeuvent, vos larmes abondent au récit des souffrances de l'indigent et vos mains sont promptes à lui porter des secours. Quel bonheur pour vous de marquer votre début dans la vie par des actes de charité! Quel bonheur pour vos parents de vous y autoriser! Quel bonheur pour vos Instituteurs de les enregistrer!

Ils seront aussi enregistrés en haut, dans le ciel; Dieu vous regardera avec bienveillance, avec amour et versera les trésors de ses bénédictions sur vous, sur vos parents et sur tous ceux qui vous sont chers. Car les bénédictions du ciel sont la récompense de la charité: כי בגלל הדבר הזה יברכך ה' אלהיך (*Deut. XV*, 10).

Puissions-nous nous en rendre toujours dignes. Amen.

Colmar, *28 Adar 5623*. (20 mars 1863).

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DE LA SYNAGOGUE DE BELFORT.

Le 1er *Nissan* 5617 (26 mars 1857).

ועתה אלהינו מודים אנחנו לך
ומהללים לשם תפארתך :

« Et maintenant, Seigneur, nous avons à te rendre grâce et à glorifier ton nom majestueux. »
(1 Chr., XXIX, 13.)

CHERS FRÈRES ET SOEURS,

Ces paroles que, dans un saint ravissement, dans un divin enthousiasme, le roi-prophète accompagnait jadis de sa harpe sacrée, et que nous répétons dans nos prières journalières, se présentent naturellement à notre esprit dans ce moment solennel où nous allons consacrer cet édifice à la gloire du Créateur du ciel et de la terre, au culte du Père commun de tous les hommes, à l'adoration du Dieu d'Israël. En effet, chers frères et sœurs, quel autre sentiment que celui d'une vive, profonde et sincère gratitude envers le suprême dispensateur de tous les biens

pourrait occuper vos cœurs en ce jour solennel que vous avez si ardemment désiré, que vous avez appelé de tous vos vœux et après lequel vous avez soupiré si longtemps ? Combien de fois dans votre légitime et pieuse impatience n'avez vous pas dit : נכספה גם כלתה נפשי לחצרות ה' « Mon âme soupire et languit après les parvis de la maison de Dieu ! » (*Ps. LXXXIV*, 3). Aujourd'hui vous voyez vos vœux exaucés, vos espérances réalisées, vos longs et persévérants efforts couronnés de succès. Il est achevé ce temple qui, comme l'échelle du patriarche, va établir les rapports entre le ciel et la terre. Il vous appelle, il vous attend, il vous ouvre ses portes pour que vous y veniez célébrer la bonté, la grandeur et la puissance divines, oublier les souffrances et les misères humaines, apporter au Très-Haut l'hommage de votre reconnaissance, le tribut de vos larmes, décharger votre cœur du poids de ses angoisses et de ses chagrins, rendre des actions de grâces dans la prospérité, chercher force et assistance dans les épreuves, aide et protection dans le danger, consolation et espoir dans les malheurs.

Ce jour, l'Eternel l'a fait. Qu'il soit béni ! car c'est un jour d'immense, d'ineffable bonheur.

C'est un jour de bonheur pour les membres de cette communauté, c'est un jour de bonheur pour toute la famille israélite, c'est un jour de bonheur pour toute l'humanité.

C'est un jour de bonheur pour vous, membres de cette communauté, qui, après vous être imposé tant

de sacrifices et de privations, après avoir eu à lutter contre d'énormes difficultés, à surmonter d'immenses obstacles, après avoir déployé un zèle vraiment infatigable, un dévoûment illimité pour élever ce temple, pouvez enfin goûter le fruit de vos longues années de soins, de labeurs et de sacrifices.

C'est un jour de bonheur pour tout Israël, qui, après de longs et tristes siècles d'intolérance et de persécution, pendant lesquels il était obligé de se cacher pour adorer son Dieu, ou au moins de cacher son culte comme une honte, et de le reléguer dans quelque réduit obscur, le voit maintenant non-seulement toléré, mais protégé, mais soutenu, mais encouragé par le gouvernement paternel d'une généreuse nation.

C'est un jour de bonheur pour toute l'humanité; car ce temple n'est-il pas une preuve visible, palpable, que la liberté de conscience est une vérité en France? Or, la liberté de conscience proclamée et devenue un fait, qu'est-elle autre chose sinon le triomphe de la lumière sur les ténèbres, de la vérité sur les erreurs, du bien sur le mal? Qu'est-elle autre chose sinon la conquête de l'intelligence sur les préjugés, de la civilisation sur la barbarie? Et n'avons-nous pas dès lors, nous tous, de puissants motifs de rendre grâces au Seigneur qui a dissipé cette longue, terrible et funeste nuit qu'on appelle moyen âge, pour faire luire le soleil de la civilisation, afin que les hommes puissent se voir et se connaître comme frères, s'aimer, se soutenir en frères?

Mais, si déjà le fait matériel de la construction de ce temple, si des considérations prises en dehors de l'idée de sa destination doivent enflammer nos cœurs d'amour et de reconnaissance envers Dieu, il surgit cependant encore un plus puissant motif de gratitude du but même de cet édifice.

C'est une maison de prière; c'est là que nous, faibles mortels, qui venons de la poussière et retournons à la poussière, viendrons épancher nos cœurs dans le sein de l'Eternel, tout-puissant créateur du ciel et de la terre. Or quel plus beau présent Dieu, dans sa bonté infinie, aurait-il pu faire à l'homme que de lui accorder le droit de s'approcher de lui, de se mettre en communication avec lui, de lui confier ses peines et ses plaisirs, ses joies et ses douleurs, ses craintes et ses espérances et de chercher auprès de lui aide et protection ?

Aussi c'est de cette grâce, qui doit embraser nos cœurs d'un amour éternel, que nous allons faire aujourd'hui le sujet de nos méditations. Nous allons en développer la grandeur, en apprécier les bienfaits; nous allons exposer combien la prière contribue à notre propre bonheur, combien elle contribue au bien de la société, et nous prendrons pour guide de nos méditations ces paroles du psalmiste: ה׳ בהיכל קדשו ה׳ בשמים כסאו עיניו יחזו עפעפיו יבחנו בני אדם׳ ה׳ צדיק יבחן ורשע ואהב חמס שנאה נפשו « L'Eternel est dans le temple de sa sainteté, l'Eter- « nel a son trône dans le ciel; cependant ses yeux

« voient, ses regards sondent les enfants de l'homme.
« L'Eternel éprouve l'homme juste, mais il déteste
« le méchant, l'homme violent. » (*Ps. XI, 4 et 5*).

Puisse le Seigneur bénir les premières instructions que nous allons donner dans ce temple, et les faire contribuer à la glorification de son nom, à l'édification et au bonheur de ses enfants !

CHERS FRÈRES ET SOEURS,

Si nous examinons attentivement l'homme, si nous l'examinons dans ses sentiments et ses pensées, dans ses paroles et ses actions, dans ses craintes et ses espérances, dans ses nobles aspirations et dans ses basses inclinations, nous le trouvons l'être le plus incompréhensible, le plus énigmatique de la nature. Il nous apparaît comme un mélange bizarre de noblesse et d'abjection, de grandeur et de misère.

Ah ! que l'homme est grand, si nous le mesurons d'après ses forces intellectuelles, d'après les hautes conceptions de sa pensée, d'après les sublimes élans de son génie, d'après la noble énergie de sa volonté ; si nous le voyons dans la conscience de sa force, de sa dignité, de sa supériorité, non content d'avoir étendu sa domination sur tous les êtres qui peuplent l'air, la terre et les ondes, soumettre encore toutes les forces de la nature à son empire, dompter les éléments les plus rebelles, assigner à la foudre des limites qu'elles ne saura franchir, atteler à son char le corps le plus délié, le plus insaisissable, confier

ses messages à un fluide qui échappe à toutes les investigations, et, trouvant enfin le temps et l'espace trop étroits à son être, aspirer à l'immensité, à l'éternité!

Mais que l'homme est petit, vil, méprisable, si nous le voyons s'abandonner à ses désirs désordonnés, à ses ignobles penchants, à ses grossiers appétits; si, descendant des hauteurs qui lui sont assignées pas sa noble origine et par ses destinées plus nobles encore, il ravale sa grandeur, flétrit sa dignité, se débat dans la fange de ses passions et se met au niveau, s'il ne descend pas au dessous, des êtres inintelligents.

Cette étrange contradiction, qui n'est pas apparente, mais bien réelle dans l'homme, trouve cependant son explication dans la nature même de notre être. Certes, si l'homme n'était qu'esprit, il ne pourrait que refléter la majesté et les lumières célestes, briller et s'ennoblir; s'il n'était que matière, il serait fatalement condamné à ramper sur le sol et à suivre ses instincts brutaux. Mais, composé qu'il est de ces deux éléments, hétérogènes et antipathiques, il est incessamment en butte à d'étonnantes contrariétés, à une lutte intérieure entre les sens, et la raison, au tiraillement continuel d'une force qui le transporte, l'élève vers le ciel, et d'un poids qui l'attire, l'entraîne sur la terre. C'est sa volonté seule qui décide la victoire et prononce sa grandeur ou sa déchéance: l'homme s'élève ou se dégrade selon qu'il obéit aux inspirations de l'esprit ou à l'impulsion de la matière,

selon qu'il subit l'ascendant de l'âme ou l'attraction du corps, selon qu'il se rapproche de sa céleste source ou qu'il s'en écarte, en un mot, selon qu'il domine ses passions ou se laisse dominer par elles.

Mais souvent, chers frères et sœurs, malheureusement trop souvent l'âme succombe sous la pression du corps; trop souvent les sens l'emportent sur la raison, les passions sur l'intelligence; trop souvent nous oublions le ciel pour la terre, l'éternité pour le temps, l'âme pour le corps, Dieu pour l'homme. Et comment en pourrait-il être autrement? Elles sont nombreuses, elles sont impétueuses, les exigences de la matière, elles se renouvellent à chaque instant; elles nous suivent, nous harcellent, sans cesse et sans relâche; notre résistance augmente leur force; c'est un ennemi dont les défaites nourissent, développent la puissance et activent l'énergie. Encore, s'il y avait moyen d'échapper, de se soustraire, de se dérober à ses poursuites, à ses attaques; mais, hélas! c'est impossible: l'ennemi est inséparable de nous, il est en nous, il est nous-mêmes! Et comment, faibles mortels, pouvons-nous le vaincre toujours, le vaincre partout, nous vaincre nous-mêmes? Qui est-ce qui nous donne cette force constante et cette persévérance de volonté si nécessaires, si indispensables dans cette lutte incessante, acharnée? עזרי מעם ה' עשה שמים וארץ « Notre secours vient de l'Eternel qui a créé le ciel et la terre. (*Ps. CXXI*, 2).

גם צפור מצאה בית ודרור קן לה אשר שתה אפרחיה את מזבחותיך ה' צבאות מלכי ואלהי

« Si l'oiseau trouve un refuge, l'hirondelle un nid « pour y abriter ses petits, nous, nous trouvons tes « autels, Eternel Zébaoth, notre Roi et notre Dieu. » *(Ps. LXXXXIV, 4)*.

L'heure de la prière sonne, nous nous réunissons dans la maison de Dieu. לבי ובשרי ירננו אל אל חי « La chair et l'esprit se réunissent dans un concert « harmonieux pour chanter les louanges du Dieu « vivant. » *(Ps. LXXXXIV, 3)*. Sous l'empire des bénédictions qui se répandent dans la maison du Seigneur, ne respirant que la sainteté du temple, l'âme comprend qu'il faut se purifier, se sanctifier, se dépouiller de tout ce qu'elle a de terrestre avant que de s'approcher de celui dont la *majesté réside dans le sanctuaire*: ד״ה בהיכל קדשו. Transportée sur les ailes de la dévotion devant le trône du Très-Haut, elle se retrempe dans cette source sainte et vivifiante; heureuse de se trouver, par l'esprit, unie avec son Créateur, elle sent que c'est dans cette union que se trouve, pour elle, la suprême félicité; elle sent que tous les plaisirs mondains, toutes les jouissances terrestres, ne sont que chimères, illusions, néant, en présence de cette jouissance sublime, céleste, divine. Dès lors comment pourrait-elle encore sacrifier à ces biens imaginaires, à ces illusoires promesses son bonheur réel? Aussi ce n'est plus qu'à ce bonheur qu'elle aspire, c'est de ce bonheur qu'elle veut désormais se rendre digne. Peines, sacrifices, privations, rien ne l'effraie, rien ne lui coûte pour parvenir à ce but sublime. C'est ainsi que l'homme

puise dans la prière le désir et la ferme volonté de sanctifier sa vie, le courage d'entreprendre l'œuvre de la sanctification, la force de persévérer et le pouvoir de réussir dans cette laborieuse et méritoire entreprise.

Chers frères et sœurs, la prière dont nous venons de voir l'action si salutairement efficace sur notre vie religieuse; n'exerce pas une influence moins réelle, moins bienfaisante sur notre vie matérielle.

Pour peu qu'on réfléchisse sur ce qui constitue notre bonheur ici-bas, on est effrayé d'en reconnaître l'inconstance, la fragilité et le néant, et l'on se demande avec étonnement : Comment l'homme peut-il jouir d'un seul moment de calme, rêver un seul instant de bonheur, en présence de l'orage qui gronde sur sa tête et de l'abime qui s'ouvre sous chacun de ses pas ? Que faut-il en effet pour renverser son bonheur et anéantir tous ses plaisirs, ses joies, sa prospérité et ses espérances ? Un seul coup du sort et c'en est fait de la fortune qu'il a péniblement acquise au prix de longues années de travail et de privations. Un mensonge, une calomnie, une erreur, un rien suffit pour opérer un revirement dans l'opinion, lui enlever l'estime de ses semblables et couvrir d'une tache indélébile une vie entière de piété, de vertu et d'intégrité. Un simple changement de température, une goutte d'eau, un atome, un souffle, et sa force s'épuise et son corps dépérit et sa santé s'use, et sa vie s'éteint; ou bien, le cœur déchiré, le désespoir dans l'âme, il voit la dou-

leur consumer et la tombe engloutir les êtres qu'il aime plus que la vie et sur lesquels se fondent ses plus chères espérances ! Cette désolante certitude de la vanité de toutes les choses ici-bas n'est-elle pas de nature à faire évanouir toutes nos joies, à empoisonner tous nos plaisirs, et à détruire tous nos rêves de bonheur ? A quelle source l'homme puise-t-il donc assez de fermeté pour marcher d'un pas résolu sur le sol mouvant qui se dérobe sous ses pieds ? Assez de courage pour soutenir sans trembler la vue de ces nuages menaçants, suspendus sur sa tête ? Assez d'insouciance et de calme pour cueillir, sur la pente rapide du précipice vers lequel il est entraîné, quelques fleurs qui se fanent sous son regard et quelques fruits qui se corrompent entre ses mains ? En un mot qu'est ce qui le soutient, le console, lui inspire assez de confiance et de sécurité pour qu'il puisse perdre de vue les dangers qui l'environnent et se divertir au milieu du courant rapide qui l'emporte ? C'est encore la prière.

Quand nos yeux s'élèvent vers le maître suprême de nos destinées, vers *celui qui, du haut de son trône céleste, abaisse ses regards sur les hommes et épie leurs besoins* : ה' בשמים כסאו עיניו יחזו עפעפיו יבחנו בני אדם, *qui ouvre sa main et prodigue son amour à tous les êtres vivants* (*Ps. CXXXXV*, 16) : פותח את ידך ומשביע לכל חי רצון; quand nous lui présentons l'hommage de notre dépendance et lui rendons grâces pour le bien qui nous arrive, l'édifice de notre bonheur gagne à nos yeux en grandeur, en solidité

et en durée. Placé sous les auspices de Dieu, il a ses bases dans le ciel et n'a rien à redouter des orages et des catastrophes qui agitent la terre; il n'est plus le résultat d'un caprice du hazard, qu'un autre caprice peut détruire; il est l'œuvre de Dieu, c'est un don de sa main paternelle et toute-puissante: Or ce que Dieu nous a dispensé dans sa grâce pourquoi ne nous le conservera-t-il pas dans son amour aussi longtemps que cela contribue à notre bonheur et que nous en sommes dignes? Sa sagesse et sa bonté n'éclatent-elles pas partout? Pourquoi donc nous inquiéter, nous tourmenter, nous préoccuper de l'avenir quand c'est Dieu qui veille sur nous et règle notre destinée? גול על ה' דרכך ובטח עליו והוא יעשה « Remets à l'Eternel ton sort, aie confiance en lui et il arrangera tout dans ton intérêt réel. » (*Ps. XXXVII*, 5). Voilà les réflexions que nous suggère la prière et qui répandent la sérénité dans nos cœurs, le calme dans nos esprits et la confiance dans nos âmes, et nous font vivre heureux dans le présent parce qu'elles nous donnent foi dans l'avenir.

Et s'il a été décidé dans les conseils de l'Eternel que nous devons être éprouvés par des malheurs, et si nos biens s'évanouissent, et si notre force se consume, et si notre corps dépérit, et s'il se présente enfin cet inexorable messager du Très-Haut, qui brise les liens de l'amour et de l'amitié pour nous frapper dans nos affections, et si les hommes nous retirent leur estime, nous humilient et nous délaissent, et que nous nous voyons abandonnés, isolés

sur cette terre; c'est encore la prière qui ranime notre courage, embellit notre solitude, nous relève de notre abattement, nous soutient et verse un baume salutaire sur nos plaies.

En nous élevant vers notre Père céleste qui est bon envers tous, et dont la tendresse s'étend sur toutes ses œuvres : טוב ה' לכל ורחמיו על כל מעשיו (*Ps. CXXXXV*, 9), la prière nous donne la consolante conviction que, si Dieu éprouve l'homme juste : ה' צדיק יבחן, il ne l'abandonne jamais; que le calice d'amertume dont il abreuve quelquefois notre vie a le but salutaire de nous appeler et de nous attacher à la vertu, afin de nous rendre dignes des biens qu'il nous prépare dans l'éternité. Comment dès lors nous impatienter, nous désespérer, ne pas supporter avec courage quelques peines éphémères, quelques maux passagers, quand nous voyons, au-delà des ténèbres et des brouillards du temps, briller le soleil d'un monde meilleur, d'un monde exempt de tribulations, de larmes et de douleurs, d'un monde où nous retrouverons tous les objets de notre affection dont la perte nous a été si cruelle, pour n'en être plus jamais séparés, et pour jouir avec eux, à l'ombre du Très-Haut, d'une éternelle, d'une immense félicité.

Mais c'est surtout dans notre vie sociale que la prière manifeste son action puissante et salutaire. L'amour du prochain, une des bases fondamentales du judaïsme, est sans contredit aussi la base la plus solide de l'édifice social; à lui seul, il suffit pour prévenir

tous ces crimes qui effraient, qui désolent l'humanité, et pour inspirer toutes ces belles et nobles actions qui l'honorent. Cependant ce sentiment que Dieu nous a si rigoureusement ordonné d'entretenir et de vivifier dans nos cœurs, à combien d'écueils n'est-il pas exposé sur la mer orageuse de la vie ? Combien ne trouve-t-il pas d'obstacles qui empêchent son développement et nuisent à sa conservation ? Combien ne trouve-t-il pas en nous et en dehors de nous de causes qui le minent et le détruisent ? L'égoïsme, la cupidité, l'envie, l'ambition et tout leur infernal cortége, ne sont-ce pas autant de murs d'airain qui rendent nos cœurs inaccessibles à ce sentiment ? ou ne finissent-ils pas au moins par le paralyser, l'étouffer et l'anéantir ? Ce que nous trouvons de désagréable dans la personne de notre prochain, de choquant dans son caractère, de déplaisant dans ses manières, voire même de différent dans ses opinions, notre conscience trop complaisante ne s'en empare-t-elle pas avec empressement pour le faire servir de prétexte, de justification, de moyen de défense à notre manque d'amour, à notre insensibilité, à notre égoïsme, à notre dureté ?

Mais que l'homme entre dans le temple, qu'il s'approche de Dieu pour lui adresser des prières pour lui et les siens; que des yeux de son esprit il voie ce Dieu de suprême bonté qui a tout créé et qui confond tous les hommes dans un même amour, ce Dieu à qui rien n'échappe, qui connaît nos pen-

sées les plus secrètes, qui sonde les plus profonds replis de nos cœurs: עיניו יחזו עפעפיו יבחנו בני אדם, alors sa conscience s'éveille, la voix de la vérité se fait entendre et lui dit: קרוב ה' לכל קראיו לכל אשר יקראהו באמת « Si Dieu est proche de tous ceux qui l'invoquent, il ne l'est que de ceux qui l'invoquent sincèrement. » (*Ps. CXXXXV, 18*). Or, comment l'invoquer sincèrement si l'on ne l'aime pas? Et comment l'aimer si l'on n'aime pas ses enfants? Or ses enfants, tous les hommes le sont: הלא אב אחד לכלנו הלא אל אחד בראנו « N'avons-nous pas tous un seul père? Un seul Dieu ne nous a-t-il pas créés? » (*Malachie, II, 2*). Dire qu'on aime Dieu quand on n'aime pas son prochain, c'est un mensonge, c'est une hypocrisie. Sache qu'aussi longtemps que des sentiments hostiles à ton frère fermentent dans ton cœur, aussi longtemps que tu restes étranger aux sentiments de bienveillance, d'amour et de charité, aussi longtemps Dieu détournera sa face de toi; il restera sourd à tes prières, ne regardera pas sur le faste dont tu entoures son culte, sur la magnificence dont tu pares son temple, sur les richesses que tu prodigues à son autel, car: רשע ואהב חמס שנאה נפשו « Il déteste l'homme dur et méchant. » En vain tu courberas la tête, en vain tu fléchiras les genoux, en vain tu murmureras des prières, Dieu ne t'écoutera pas; il ne t'écoutera pas, parce qu'il ne voudra pas t'exaucer. « Mais va, romps ton pain avec celui qui a faim, « donne l'hospitalité aux pauvres affligés, des vête- « ments à ceux qui en manquent, ne te cache pas de

« celui qui est chair comme toi. Alors ton étoile poin-
« dra comme l'aurore et ton salut croîtra rapide-
« ment; ta vertu marchera devant toi et la Majesté
« divine t'accueillera. Alors tu invoqueras le Seigneur
« et il t'exaucera, tu l'appelleras et il dira : Me voici :
הלא פרס לרעב לחמך ועניים מרודים תביא בית כי
תראה ערם וכסית ומבשרך לא תתעלם אז יבקע כשחר
אורך וארכתך מהרה תצמח והלך לפניך צדקך כבוד
ד״ה יאספך אז תקרא וה׳ יענה תשוע ויאמר הנני
(*Isaïe*, *LVIII*, 7, 8, 9).

Chers frères et sœurs, vous avez compris l'importance de la prière; c'est pourquoi vous n'avez épargné ni peine ni sacrifice pour élever ce temple et le rendre digne de sa destination. Le peu de ressources qu'offre votre communauté semblait vous en rendre la construction impossible; mais toutes les difficultés ont été vaincues, tous les obstacles ont été aplanis, grâce aux pieux et sages conseils de votre digne et vénérable chef spirituel, grâce au zèle et au dévoûment éclairés de vos administrateurs, grâce à votre piété sérieuse et à vos généreux sacrifices, grâce surtout au concours bienveillant et généreux d'un gouvernement paternel. Je me dispense de vous faire les éloges mérités par votre pieuse conduite dans cette circonstance; vous trouverez la plus digne, la plus précieuse récompense de vos généreux efforts, de vos louables sacrifices dans vos cœurs et auprès de Celui qui rémunère chacun selon ses œuvres.

Il est donc achevé ce temple, et orné avec ce goût et cette magnificence qui n'excluent pas la simpli-

cité exigée par notre culte. Et nous allons maintenant l'inaugurer et le consacrer au Dieu Un et Unique, à l'Eternel Zébaoth. Vous comprenez dès lors, mes chers frères et sœurs, que vous ne pouvez pas le regarder comme un simple objet de luxe, comme une vaine pâture des yeux; mais que son ensemble, comme chacune de ses parties, a pour vous une haute et importante signification.

« Voyez, vous dit ce temple, mes portes sont ouvertes à tout le monde, je vous embrasse tous, je donne à tous les hommes, sans distinction, le droit de s'approcher de Dieu. C'est ainsi que l'amour de Dieu embrasse et enveloppe tous les hommes. Ne franchissez donc jamais mon seuil sans vous être pénétrés de sentiments d'amour et de bienveillance les uns pour les autres. »

« Israël, aie confiance en Dieu et ne désespère jamais de l'accomplissement de ses promesses, vous dit l'arche sainte. Vois, c'est en moi qu'est déposée la divine Loi, la sainte Torah que n'a pu t'arracher ni le flux et le reflux des événements, ni la force destructive du temps ni les fureurs des persécutions, parce que Dieu a promis à sa parole une durée éternelle. Au pied du Sinaï tu as été choisi pour être le dépositaire et le pontife de cette loi; va, porte-la à travers le monde et les nations, à travers le temps et l'espace, et, quoi qu'il arrive, ne chancelle jamais dans ta sainte et auguste mission, »

« Sanctifiez vos cœurs, élevez vos esprits et nourrissez-les de la nourriture céleste que Dieu leur a

destinée, vous dit la tribune (Almêmâr) qui s'élève au milieu du temple et sur laquelle on fait la lecture de la Loi. Voyez, de même que le cœur au milieu de l'homme distribue la force vitale à toutes les parties de son être, de même, la Loi divine prodigue à vous tous la force spirituelle; la vie de l'âme. »

Et comme la flamme des sept ou huit branches du candélabre s'élève toujours en haut et répand la clarté, de même, pendant les sept ou huit décades de votre vie : ימי שנותינו בהם שבעים שנה ואם בגבורת שמונים שנה (*Ps. XC*, 10), vous devez toujours graviter vers la source des lumières. Que l'Eternel soit votre soleil, et il sera votre appui et votre protecteur.

Chers frères et sœurs, si vous venez dans ce temple pour y puiser ces instructions et les transporter dans la vie, alors ce temple sera réellement une porte du ciel et une maison de Dieu, consacrée en esprit et en vérité au Dieu de la vérité. Puissiez-vous le fréquenter souvent, y apporter toujours la décence, la ferveur et le recueillement, et vous inspirer des nobles sentiments et des sublimes leçons dont il doit enrichir vos cœurs et vos esprits! Puissiez-vous surtout vous rappeler toujours que la prière n'est pas le but de la vie, mais seulement un enseignement, une exhortation, un moyen pour arriver à ce but qui consiste dans notre propre perfectionnement, dans la sanctificatiou de notre vie, et que nous n'atteignons qu'en nous conformant aux prescriptions de notre sainte religion

qu'en accomplissant nos devoirs envers Dieu et envers les hommes!

Alors vos prières monteront comme un pur encens devant le trône du Très-Haut; il les agréera avec bienveillance, et il accomplira sa promesse: « Je les ramènerai sur ma sainte montagne, je les réjouirai dans ma maison de prières; leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés avec bienveillance sur mon autel, car ma maison sera appelée une maison de prières pour toutes les nations. » והביאותים אל הר קדשי ושמחתים בבית תפלתי עולתיהם וזבחיהם לרצון על מזבחי כי ביתי בית תפלה יקרא לכל העמים (*Isaïe LVI*, 7).

Et toi, ô Seigneur! dont la Majesté remplit l'univers, tu nous as promis que, dans tous les endroits où tu nous permettras d'invoquer ton nom, tu viendras à nous, et nous béniras: בכל מקום אשר אזכיר את שמי אבא אליך וברכתיך (*Exode XX*, 21); tu nous as permis d'élever ce temple et de le consacrer à l'invocation de ton nom; veuille donc aussi écouter favorablement les prières qui de ce sanctuaire monteront vers ton trône céleste.

Si un danger menace la patrie et qu'on vienne t'invoquer dans ce temple, daigne exaucer les supplications qui te sont adressées, écarte le danger et ramène la sécurité.

Si la terre est aride et le ciel brûlant et qu'on vienne ici te demander de la pluie pour la végétation

languissante, veuille prêter une oreille favorable à ceux qui t'invoquent, et accorder à la terre une pluie qui la rafraîchisse et la féconde.

Si la famine désole le pays ou que l'atmosphère empoisonnée menace la santé et la vie des habitants, et qu'ils viennent implorer ta miséricorde, écoute leurs cris de détresse, détourne les fléaux et ramène la santé et l'abondance.

Si, bourrelé par le remords, le pécheur repentant vient ici implorer ton pardon, efface, ô Seigneur! efface ses fautes, guéris les plaies de son âme et rends-lui ton amour.

Que tous ceux qui viennent ici invoquer ton saint nom, quels que soient leur culte, leur croyance et leur origine, te trouvent toujours favorable à leurs prières; accorde-leur l'objet des vœux qu'ils t'adressent pour eux et les leurs, s'il peut contribuer à leur bonheur réel; qu'ils ne sortent jamais de ce temple sans que le calme soit rentré dans leurs âmes, la sérénité dans leurs esprits, la paix dans leur conscience et la pureté dans leurs cœurs, sans qu'ils aient ressenti l'effet de tes bénédictions.

Tes bénédictions, veuille les répandre, Seigneur, sur la France chérie, notre glorieuse et généreuse patrie, sur le Prince magnanime auquel ses destinées sont confiées, notre auguste Empereur, qui la gouverne avec tant de sagesse, d'amour et de droiture, ainsi que sur son auguste Maison.

Veuille les répandre sur les membres de cette communauté ainsi que sur tous ceux de nos frères

d'autres cultes qui sont venus ici pour témoigner de leur sympathie à l'antique famille de Jacob.

Veuille les répandre sur tout Israël, sur toute l'humanité, afin que tous les hommes unis de cœur et de sentiment n'aient plus qu'une seule opinion, qu'une seule conviction, qu'un seul désir: celui de te connaître, de t'aimer et de t'adorer en esprit et en vérité.

AMEN.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DE LA SYNAGOGUE DE THANN.

Le 12 *Siwan* 5622 (10 juin 1862).

ועשו לי מקדש ושכנתי בתוכם·

« Qu'ils me fassent un sanctuaire et je résiderai au « milieu d'eux. »

(*Exode XXV*, 8.)

CHERS FRÈRES ET SOEURS,

Voilà l'appel que Dieu a fait à nos ancêtres dans le désert; appel qui, franchissant le temps et l'espace, est venu, à travers les pays et les siècles, frapper vos oreilles; et vous l'avez entendu, et vos cœurs ont tressailli, et un saint et divin transport s'est emparé de vos âmes et a déterminé votre volonté à élever ce temple. Aussi, aujourd'hui que ses portes s'ouvrent pour la première fois à la célébration du culte, un même sentiment vous trouve tous réunis ici devant l'Eternel, notre Dieu: c'est un sentiment d'ineffable bonheur; une même joie brille sur vos

visages : c'est celle que procure la conscience d'une bonne œuvre accomplie ; les mêmes pensées pieuses inondent vos âmes, les mêmes saintes émotions soulèvent vos poitrines, et de vos cœurs émus et de vos lèvres frémissantes s'élance un sublime et unanime concert d'actions de grâces qui, des voûtes de ce temple, s'élève, comme un pur encens, devant le trône du Très-Haut pour remercier le Seigneur d'avoir béni vos efforts, comblé vos vœux et fait réussir votre pieuse entreprise.

Grâce à vos généreux et abondants sacrifices, membres de cette communauté, grâce aux efforts infatigables de votre digne Pasteur, à l'énergique et persévérante activité de vos zélés administrateurs ; grâce au concours sympathique de l'autorité locale, à l'appui bienveillant de l'administration départementale ; grâce surtout à l'efficace et large munificence d'un gouvernement paternel, il a surgi ce temple, grand, beau, vaste, magnifique, digne de sa sainte destination, et n'attend pour verser les trésors de ses célestes bénédictions, que des cœurs accessibles à sa sainte et salutaire influence.

Ouvrez donc vos cœurs à sa bienfaisante action, si vous voulez que la fête d'aujourd'hui soit suivie d'un lendemain, que les douces émotions du moment aient un avenir, que l'œuvre que vous venez d'achever soit saintement féconde, et que le temple que nous inaugurons atteigne son but, produise ses effets et justifie vos espérances.

Car, pénétrez-vous bien de cette importante vérité que, lorsqu'on construit un temple, ce n'est pas à Dieu qu'on l'élève. Et comment celui qui, par sa simple parole, a tiré le monde du néant, pourrait-il avoir besoin d'une demeure construite par des créatures de poussière ? Comment prétendre renfermer l'infini entre quatre murailles et croire que ce soit seulement dans l'espace étroit à lui assigné par des mains mortelles que Dieu entend les prières et les supplications qui lui sont adressées ? Sa majesté ne remplit-elle pas tout l'univers ? מלא כל הארץ כבודו (*Is. VI*, 3). Les cieux et les cieux des cieux ne peuvent le contenir : השמים ושמי השמים לא יכלכלוך (*I Rois VIII*, 27) et rien n'échappe à ses yeux : ואין נסתר מנגד עיניך *(Rituel)*. Ses regards plongent dans l'immensité et sondent les profondeurs des abîmes ; il entend aussi bien le mouvement de la pensée que le bruit de la parole, le doux frémissement d'une feuille légèrement agitée par le zéphir, que le grondement du tonnerre répété par les mille échos des montagnes éternelles, le cri du plus imperceptible insecte, que le chœur des myriades d'anges qui chantent sa gloire ; et l'homme, cet être éphémère, aurait l'arrogante prétention de circonscrire sa résidence et de limiter les lieux où il doit écouter les prières ! Loin de nous une telle erreur ! Dieu n'a pas besoin d'un temple, mais nous, faibles créatures, nous en avons besoin : nous en avons besoin pour nous maintenir à la hauteur de notre divine origine et de nos glorieuses destinées ; nous en avons

besoin pour entretenir et fortifier les relations qui doivent exister entre la créature et le Créateur ; nous en avons besoin pour fixer le séjour de Dieu parmi nous et en nous-mêmes: ועשו לי מקדש ושכנתי בתוכם « Qu'ils me fassent un sanctuaire et j'habiterai parmi eux » dit Dieu à Moïse.

Méditons un instant cette vérité, chers frères et sœurs, que le but réel de l'institution des temples, c'est de nous rappeler incessamment à nos devoirs de serviteurs de Dieu, à nos devoirs de membres de la famille humaine et de nous assurer le bonheur qui découle de l'accomplissement de ces devoirs.

Puisses-tu, Seigneur, bénir les premières méditations auxquelles nous nous livrons ici en l'honneur de ton nom et pour le bonheur de nos semblables. Amen.

Chers frères et sœurs,

Il y a une vérité aussi ancienne que la connaissance du vrai Dieu, c'est celle que Dieu est partout, que rien ne lui échappe, qu'il voit tout, qu'il entend tout et que les prières arrivent à lui n'importe de quel endroit elles lui sont adressées.

Néanmoins l'usage d'élever des temples et de consacrer des lieux spéciaux à l'adoration et à l'invocation de la divinité remonte à l'antiquité la plus reculée et se retrouve dans tous les temps, dans tous les climats et chez toutes les nations.

On a souvent vu des peuples vivre sans gouvernement régulier, sans Ephores, sans Archontes, sans Tribuns et sans Orateurs; mais l'histoire ne nous en montre guère sans lieux consacrés à la divinité. Cette universalité et cette ubiquité forment un puissant argument qui établit, de la manière la plus péremptoire, la plus solide, que l'institution des lieux consacrés au culte répond à un besoin réel, impérieux de la nature humaine.

Et qu'on ne dise pas: Cet usage a pris naissance parmi les peuples primitifs, ignorants et grossiers et doit être regardé comme la conséquence nécessaire des notions imparfaites et erronées qu'ils avaient de Dieu et de ses attributs. Une telle assertion ne pourrait pas soutenir l'examen; car le Judaïsme, qui le premier a révélé au monde la connaissance du vrai Dieu, nous montre les patriarches, ces hommes divinement inspirés, se conformer également à cet usage et Dieu lui-même le consacrer dans la suite en ordonnant successivement à Moïse, à David et à Salomon de lui construire un sanctuaire.

L'institution des temples ne peut pas être une contradiction au dogme de la présence universelle de Dieu; car Dieu ne se contredit pas.

Mais comment concilier ce dogme et cet usage apparemment si incompatibles? Comment les concilier? mais cette conciliation est-elle plus difficile que l'explication de ces paroles du prophète: דרשו ה' בהמצאו קראוהו בהיותו קרוב «Recherchez Dieu quand on peut le trouver, invoquez-le quand il est proche.»

(*Is. LV*, 6.) ? Le prophète, en faisant ce chaleureux appel, a-t-il voulu insinuer que Dieu ne soit pas toujours et partout également présent, également facile à trouver ? Et nos sages quand, à propos de ce verset, ils disent que Dieu est présent dans le temple, qu'il est dans la proximité des lieux consacrés à l'étude de sa sainte loi : איכן הוא מצוי בבתי כנסיות ובבתי מדרשות איכן הוא קרוב בבתי כנסיות ובבתי מדרשות (*Talmud Jérusalmi Berachoth V*, § 1), ont-ils voulu exclure sa présence de tout le reste de la terre ? Gardons-nous bien de les accuser d'une telle absurdité. Ils savaient parfaitement que Dieu est partout, que son action se manifeste en tout, que sa Providence veille sur tout, qu'on peut le trouver dans tous les temps, dans tous les lieux et dans toutes les circonstances.

Mais dès lors que signifient leurs paroles ? Que signifie l'appel du prophète ?

Levez vos regards vers le ciel, voyez l'astre brillant du jour, n'est-il pas toujours irrévocablement fixé au centre du monde qu'il ne cesse d'inonder de clarté et de lumière ? Comment se fait-il donc que les ombres de la nuit envahissent la terre ? C'est que la terre, dans sa rotation diurne, se détourne en partie du soleil, et l'hémisphère qui se soustrait à l'éclat de ses rayons, se plonge lui-même dans l'obscurité.

Le soleil cesse-t-il un instant d'être une riche source de flots lumineux et de prodiguer ses radieux trésors ? Evidemment non. Mais pourquoi

alors ses rayons sont-ils parfois si ternes, si pâles qu'il fait sombre en plein jour ? C'est que d'épais nuages voilent sa face et interceptent sa lumière. Ces nuages sont-ils des émanations du soleil ? Certainement non : les ténèbres ne peuvent pas jaillir de la source des lumières ; ce sont des vapeurs sorties des entrailles de la terre, qui, s'interposant entre nous et le soleil, nous cachent et nous dérobent ses dons brillants.

Image fidèle des rapports de Dieu avec l'homme : שמש ומגן ה' אלדים (*Ps. LXXXXIV*, 12) dit le Roi-prophète, « l'Eternel est notre soleil et notre bouclier » ; il nous éclaire et nous protège. Il est toujours présent, toujours prêt à répandre ses grâces et ses bienfaits : חן וכבוד יתן ה' ; mais pour le trouver il faut se garder de se détourner de lui ; pour ressentir les effets de sa présence, il faut avoir soin qu'aucun nuage ne s'interpose entre lui et nous. Ce nuage, Dieu ne l'élève jamais, mais nous, nous le laissons parfois se former, s'élever, se condenser ; et comment ? Le prophète Isaïe va nous le dire :

« Le bras de l'Eternel n'est jamais impuissant pour venir à votre secours, ses oreilles ne sont pas incapables de vous entendre ; mais vos crimes s'interposent entre vous et votre Dieu, vos péchés cachent sa face pour qu'il ne vous exauce pas. » הן לא קצרה יד ה' מהושיע ולא כבדה אזנו משמוע ; כי אם עונתיכם היו מבדילים בינכם לבין אלהיכם וחטאותיכם הסתירו פנים מכם משמוע (*Isaïe LIX*, 1, 2).

Livré à lui-même, l'homme devient facilement le

jouet des mille objets, des mille séductions qui l'assiégent, le sollicitent, le pressent, le poussent et l'aveuglent. Entraîné par le tourbillon du monde dans le cercle bruyant et rapide où toutes les passions s'agitent, se choquent et se heurtent, où chaque occupation en enfante une autre, chaque besoin en provoque un autre, chaque plaisir en invite à un autre, chaque faute en appelle une autre, il ne trouve guère assez de loisir pour songer à son avenir, pour s'occuper de ses destinées. Toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs, en un mot, toutes ses facultés, toutes ses aptitudes, toutes ses tendances, tous ses efforts se concentrent sur ces deux points : amasser et jouir. Le monde le distrait de Dieu, la terre, du ciel, le temps, de l'éternité. L'intérêt et le plaisir lui forgent des liens enchanteurs dans lesquels il se complait; et, à moins que le charme ne soit rompu, sa vocation sera manquée, son salut, compromis.

Il faut l'arracher aux étreintes fatales de la vie matérielle; il faut lui dessiller les yeux pour qu'il voie qu'il n'appartient pas exclusivement à la terre; que ce qu'il poursuit avec tant d'acharnement, tant d'obstination, sans cesse et sans relâche, n'est pas le but réel, le dernier mot de son être; qu'il y a encore d'autres objets plus dignes de fixer son attention, plus dignes de sa sollicitude, de ses aspirations et de sa noble ambition.

Mais comment briser les chaînes qui le rivent si étroitement à la terre ? Par quels ressorts le faire

sortir du cercle funeste que ses habitudes et ses passions ont tracé autour de lui ? ועשו לי מקדש ושכנתי בתוכם dit l'Eternel, « qu'ils me fassent un sanctuaire et j'habiterai au milieu d'eux » et j'établirai mon empire sur eux.

Loin de l'agitation du monde, du bruit des affaires, du tumulte des passions, dans une enceinte sacrée d'où tout objet profane est banni, où tout respire la sainteté et retentit de la bonté, de la grandeur et de la gloire du Très-Haut, l'homme s'éveille de la léthargie dans laquelle ses sens l'avaient plongé, il secoue les fers qui le retiennent captif; le bandeau tombe et ses yeux s'ouvrent à la lumière, son esprit, aux idées d'un ordre plus élevé, son cœur, au sentiment religieux; il se voit en présence de Dieu, il entend la voix du père céleste qui l'appelle, qui lui ouvre les bras, qui l'autorise à s'adresser à lui et sent toute l'importance de cette grâce, de cette faveur. Electrisée par la reconnaissance, enflammée et illuminée par un rayon d'en haut, son âme éprouve un ardent désir de se retremper dans sa source, de se rapprocher de son divin auteur. Transportée au-dessus de la terre, elle s'élance vers Dieu. Des hauteurs dans lesquelles elle plane, elle voit, à côté du globe terrestre qui disparaît de plus en plus à ses regards, s'étendre dans toute leur splendide magnificence les brillantes destinées qui lui sont réservées. Or, quand le ciel s'ouvre pour le recevoir, comment l'homme pourrait-il encore se cramponner à ce globe dont il voit le sol trembler et manquer sous ses pas ?

et, quand il lui est permis d'aspirer à une vie auguste, pleine d'éternelles félicités, comment s'acharnerait-il encore à la poursuite des biens caducs et des jouissances passagères d'une vie fugitive qui ne lui offre au bout que le gouffre béant du châtiment et de la désolation.

Oui, chers frères et sœurs, le temple, c'est l'asile que, dans sa lutte de tous les jours, l'hôte immortel qui habite en nous, cherche contre les passions qui l'attaquent et le tourmentent. Il n'a que cet asile, mais celui-ci est inviolable; c'est là qu'il se trouve à son aise; c'est là qu'il respire et puise de nouvelles forces pour continuer son pèlerinage vers le ciel.

Cependant le sentiment religieux trouve encore dans le temple mieux qu'un aiguillon qui le stimule, qu'un appui qui le soutient, qu'une force qui le développe; il y trouve une puissance qui le fait germer là où il n'aurait pas encore été implanté, qui le ressuscite et lui donne une nouvelle sève, une nouvelle vigueur là où l'haleine empestée de l'incrédulité l'aurait déjà flétri ou desséché.

Rendez-vous de tous les cœurs qui sentent le besoin de s'épancher dans le sein du Créateur pour lui apporter l'hommage de leur gratitude ou le tribut de leurs larmes, des accents de joie ou des cris de détresse, l'hymne du bonheur ou les angoisses du désespoir, le temple leur parle à tous, les ravit tous et leur inspire une sainte ferveur qui a aussi sa contagion.

En effet, qui pourrait rester froid et indifférent au touchant spectacle d'une foule en adoration ? Là où tous les fronts s'inclinent, où tous les genoux fléchissent, où toutes les âmes s'élèvent, où tous les cœurs adorent, où toutes les lèvres murmurent des prières; là où tous les hommes, grands et petits, faibles et forts, riches et pauvres, savants et ignorants, jeunes et vieux, s'humilient, se prosternent et se confondent dans le même sentiment de leur faiblesse, dans la même acclamation de la toute-puissance de Dieu, un rayonnement divin fait fondre la glace qui entoure les cœurs, y fraie un passage pour les rendre accessibles à la religion, et elle les pénètre, les subjugue, les domine, y établit son trône et y affermit son empire.

Chers frères et sœurs, jusqu'à présent nous n'avons envisagé le temple que comme auxiliaire de la religion, comme sauvegarde de notre salut éternel; mais ce n'est pas là que se borne son rôle; la société en attend encore d'autres bienfaits.

Et lesquels ? Non-seulement celui de seconder, de favoriser l'action de la raison et de la loi pour faire l'éducation morale des peuples et des individus et veiller sur la conservation des bases fondamentales de la société, là où celle-là ne pourrait se faire écouter, où celle-ci ne saurait pénétrer, mais encore celui d'étendre et de compléter cette action, en déracinant les vices qui échappent à la sévérité du législateur et en cultivant ces vertus que la raison

perçoit et proclame, mais dont elle ne peut pas assurer le succès et le triomphe.

Oh! que l'humanité serait bien malheureuse et bien à plaindre, avec tout ce puissant cortége des lois qui lui garantissent l'honneur, la propriété, la vie et la liberté, si l'indélicatesse, la dureté de cœur et l'égoïsme, qu'il n'est donné à aucun pouvoir humain, à aucune convention sociale d'extirper, étouffaient, dans leur germe, ces vertus sublimes et aimables qui sont comme la fleur et le parfum de la vie: l'équité, l'amour du prochain, la charité, l'abnégation, le dévouement. Mais qu'est-ce qui encourage, alimente, développe et féconde ces vertus précieuses? C'est encore le temple, cette résidence de la divinité.

Vous vous approchez du temple; mais, au moment d'en franchir le seuil, vous voyez de son frontispice rayonner ces paroles du patriarche : מה נורא המקום הזה אין זה כי אם בית אלהים וזה שער השמים « que ce lieu est vénérable, c'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte du ciel » (*Gen. XXVIII*, 17), et ces paroles remuent votre cœur et éveillent votre conscience qui vous tient ce langage : Vous allez vous présenter devant Dieu, devant celui qui est le témoin, le juge de toutes vos pensées, de toutes vos actions, devant celui qui sonde les plus profonds replis de vos cœurs, les plus secrets recoins de vos âmes, les plus légers mouvements de votre intelligence. Or, ה' מי יגור באהלך מי ישכן בהר קדשך (*Ps. XV*, 1). « Eternel, qui peut séjourner dans ton tabernacle,

qui peut habiter ta sainte montagne ? » Celui qui a l'équité pour règle de conduite, la justice pour compagne, la vérité pour flambeau, la charité pour guide et la probité pour appui. Arrière ! celui dont les mains sont remplies d'iniquités, le cœur de fiel, la bouche de mensonge ; arrière ! celui qui se laisse abrutir par les sentiments ignobles de haine et de vengeance, dégrader par le froid égoïsme, avilir par la cupidité sordide ; arrière ! celui qui rompt le lien de parenté qui unit tous les hommes et ne voit en chacun d'eux un frère, un enfant de Dieu. Qu'il s'éloigne de ce lieu vénérable, qu'il ne vienne pas souiller le sanctuaire par sa présence impure, qu'il ne profane pas la prière par ses lèvres impies, qu'il ne révolte pas Dieu par un encens sacrilège. Pour lui la maison de Dieu est inaccessible, pour lui les portes du ciel restent fermées.

Sache qu'avant de mettre le pied dans le temple, il faut scruter ton cœur, sonder ton âme, interroger ta conscience, extirper toute pensée mauvaise, déraciner tout sentiment haineux, t'inspirer de bonnes intentions, t'animer des sentiments de justice, de charité, d'amour et de bienveillance; alors tu pourras t'approcher de Dieu, du père commun de tous les hommes; alors tu pourras lui adresser des prières ; et tes prières qui ne tomberont plus simplement des lèvres, mais qui jailliront du cœur, et tes prières qui ne seront plus des instances égoïstes, mais une ardente aspiration vers l'Eternel et des vœux sincères pour le bonheur de tes semblables,

seront exaucées : המבקש רחמים על חברו והוא צריך לאותו דבר הוא נענה תחלה « Celui qui sollicite de Dieu pour son prochain, une faveur dont lui-même aurait besoin, en est gratifié le premier (*Talmud Baba Kama LXXXXII, a).*

C'est ainsi que le temple supplée à l'insuffisance de la raison, à l'impuissance des lois, provoque et protège ces vertus qui sont les bases les plus solides et le meilleur ciment du bonheur social.

Chers frères et sœurs, si le temple n'avait d'autre but que de développer et de propager le sentiment religieux, d'augmenter et de consolider le bien-être social, son utilité et son importance réelles seraient déjà incontestables. Cependant il a encore d'autres destinées à remplir, d'autres bénédictions à répandre, et cette fois nous allons le voir s'emparer de l'individu dont la vie terrestre devient l'objet de sa sollicitude, de ses bienfaits. Mais ici il faut nous limiter, car le champ est trop vaste; il embrasse toutes les circonstances, toutes les situations, tous les événements si multiples et si variés que l'homme traverse depuis le berceau jusqu'à la tombe. Nous nous bornerons donc à dire que c'est dans le temple que le bonheur trouve une garantie, le malheur un appui, les souffrances des remèdes, les affligés des consolations; car c'est au temple que fleurit la foi et brille l'espérance.

Celui qui y vient avec le désir bien arrêté et avec la ferme volonté d'y chercher Dieu, l'y trouvera in-

failliblement et éprouvera les effets bénis de la présence divine. Déjà la conscience d'avoir le droit de s'entretenir avec le Maître suprême de l'univers, avec Celui qui dispose de ses destinées, remplit son cœur d'une joie pure et sainte qui augmente le prix du bonheur et adoucit l'amertume des revers.

Dans la prospérité, l'idée que Dieu veille sur lui le remplit de confiance et écarte loin de lui tout souci, toute inquiétude pour l'avenir. Il ne tremble pas pour le lendemain, aussi il jouit pleinement, largement du bonheur actuel. Il le tient de Dieu, il le rapporte à Dieu et il sait que Dieu n'est pas un maître bizarre, capricieux, qui agit avec humeur, mais qu'il gouverne tout d'après les règles de son éternelle sagesse, de sa bonté infinie et que les biens qu'il nous a dispensés dans sa grâce, il ne ne nous les retire que lorsque nous cessons d'en être dignes, ou que cessant de nous être utiles, ils deviennent un danger pour notre bonheur réel, pour le salut de nos âmes.

Dans l'adversité, n'a-t-il pas Dieu pour refuge, pour appui, pour protecteur ? Dieu n'est-il pas notre père ? ne veut-il pas le bonheur de ses enfants qu'il ne châtie selon sa justice que pour les rémunérer selon sa miséricorde ? Les maux passagers de cette vie fugitive ne trouvent-ils pas une ample compensation dans les félicités sans fin que Dieu nous réserve dans l'éternité ? Pourquoi donc te laisser abattre par le malheur, pourquoi trembler sous les coups du sort, pourquoi désespérer quand Dieu veille

sur toi ? Va recourir à lui, il est proche, il a fixé sa résidence parmi nous ; voici son temple et voici les portes du ciel qui s'ouvrent pour laisser monter ta prière et pour faire descendre dans ton cœur le baume de la consolation et de l'espérance.

Chers frères et sœurs, vous avez compris toute la salutaire importance du temple ; aussi votre zèle ne s'est pas ralenti, votre activité ne s'est pas lassée et votre générosité n'a pas reculé devant les énormes sacrifices qu'il fallait vous imposer pour élever et embellir ce temple, et, comme Zerubabel dans la Haphtorah que nous avons lue Samedi dernier, à chaque nouvelle difficulté, à chaque obstacle nouveau qui se présentait grand, sérieux, insurmontable, vous avez dit : « Grande montagne, qu'es-tu ? devant nous, une plaine » מי אתה הר הגדול לפני זרובבל למישור (*Zach. IV*, 7). Et Dieu a béni vos efforts et la pierre angulaire a été posée au milieu des cris de joie, au milieu des félicitations de la population : והוציא את האבן הראשה תשאות חן חן לה, et ce temple s'est élevé ; et sous les inspirations du talent et la savante direction d'une main habile, il est devenu ce qu'il doit être : beau sans faste, sévère sans sécheresse ; à côté de cette simplicité qu'exige notre culte, on y remarque avec bonheur cet ordre, ce bon goût et cette symétrie que réclame l'art, ces proportions et ces ornements que veut la dignité de sa sainte destination.

Dès aujourd'hui il est prêt à vous recevoir. Puissiez-vous le fréquenter souvent ! mais y entrer tou-

jours avec décence, avec recueillement, avec la ferme intention d'y chercher de saintes pensées, de pieuses résolutions et le sentiment du devoir. Alors vous reconnaîtrez que c'est ici un lieu vénérable, la maison de Dieu et la porte du ciel : מה נורא המקום הזה אין זה כי אם בית אלהים וזה שער השמים; que c'est ici un véritable sanctuaire où Dieu a établi sa résidence parmi vous : ועשו לי מקדש ושכנתי בתוכם Vos prières seront exaucées, parce que purifiés par la piété, sanctifiés par la charité, vous ne demanderez à Dieu que des choses justes et vraiment utiles; les bénédictions célestes vous afflueront, parce vous en serez dignes; vous ne quitterez jamais ce temple sans être devenus plus heureux et meilleurs comme hommes, comme israélites, comme citoyens.

Et toi, ô Seigneur, créateur de tout ce qui existe père de tous les hommes, source de tous les biens, verse tes bénédictions sur cette maison, fais reposer ton esprit sur ceux qui la fréquentent et accueille favorablement les prières qui en monteront vers ton trône céleste. Qu'on ne t'invoque ici jamais en vain. Que l'homme heureux trouve ici la continuation de son bonheur, le malheureux la cessation de ses peines, le souffrant sa guérison, le pécheur repentant le pardon de ses fautes. Que tous ceux qui viennent t'implorer ici, n'importe le pays, la race, la nation, l'opinion et le culte auxquels ils appartiennent, te trouvent toujours propice et ne sortent d'ici qu'éclairés, fortifiés, consolés, le contentement

dans le cœur, le calme dans la conscience, la paix dans l'âme.

Exauce, Seigneur, exauce les prières que l'on t'adressera ici pour le bonheur d'Israël, pour le bonheur de l'humanité. Bénis cette sainte communauté, bénis ses dignes administrateurs, bénis tous ceux qui sont venus pour rehausser par leur présence la solennité de ce jour. Bénis la France chérie, notre belle patrie, et le Prince magnanime auquel elle a confié ses destinées, notre Auguste Empereur et son Auguste Maison, ainsi que tous ceux qui partagent avec lui le fardeau du gouvernement.

Que de ce sanctuaire jaillissent, comme d'une source abondante et féconde, tes grâces et tes bénédictions et se répandent avec profusion sur toute la terre, jusqu'au jour qu'Israël appelle de tous ses vœux pour la gloire de ton nom, pour le bonheur de l'humanité, où tous les enfants d'Adam seront unis par les liens d'un saint et fraternel amour, et ta maison sera le rendez-vous de tous les hommes, une maison de prière pour toutes les nations : כי ביתי בית תפלה יקרא לכל העמים (*Is. LVI*, 7). Amen. Halleluiah.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DE LA SYNAGOGUE DE HUNINGUE.

Le 23 Eloul 5622 (18 Septembre 1862).

ברוך הבא בשם ה' ברכנוכם מבית ה'

Vous qui êtes venus ici, soyez bénis au nom de l'Eternel ; nous vous bénissons dans son temple.

(Ps. CXVIII, 26.)

CHERS FRÈRES ET SOEURS,

En venant aujourd'hui inaugurer ce temple et le consacrer à sa pieuse destination, en contemplant avec bonheur cette sainte et douce joie qui pénètre vos âmes, fait bondir vos cœurs, brille dans vos regards et s'épanouit sur vos visages; en remarquant avec une vive reconnaissance cet empressement des hommes considérables et généreux d'autres cultes à se rendre dans cette enceinte, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour témoigner de leur sympathie à l'antique famille de Jacob, quelle autre pensée pourrait surgir dans nos esprits que le

souvenir des innombrables bienfaits de Celui qui de tout temps a veillé sur Israël ? Quel autre sentiment pourrait trouver place dans nos cœurs que celui d'une immense gratitude pour l'auteur de ce beau jour ? Enfin quelles autres paroles pourraient jaillir de nos âmes et de nos lèvres que des paroles d'amour et de bénédiction ? Oui, du plus profond de nos cœurs et dans toute la sincérité de notre âme, nous disons à vous tous qui êtes venus dans ce temple : Soyez les bienvenus au nom du Seigneur ; nous vous bénissons dans son temple. Car le temple du Dieu d'Israël est une maison de prière pour tous les hommes, une source de bénédictions pour tous les peuples.

En effet, voyez ce rouleau sacré, ce livre sublime et vénéré, déposé dans cette enceinte et qui est l'âme du culte israélite, n'est-il pas pour nous tous, tant que nous sommes ici, le livre de vérité, la parole du Dieu vivant, la base de nos croyances, l'ancre de notre salut, la source de nos espérances ? Objet de la vénération commune, n'est-il pas déjà par cela même une véritable bénédiction pour tout le genre humain, n'est-il pas déjà un puissant motif d'union et de concorde, un stimulant énergique de ces sentiments d'amour et de fraternité qu'il enseigne, réclame, ordonne, exige et fonde sur l'origine commune des hommes, qui, nous dit-il, sont tous enfants d'un même père, créatures d'un même Dieu ?

Si cette vérité à la fois si simple et si salutaire a été méconnue pendant de longues et tristes périodes; si les principes d'amour, de justice et d'humanité

ont été pendant longtemps foulés aux pieds; si la violence et l'iniquité ont régné sur la terre et qu'au milieu des peuples esclaves, écrasés sous des sceptres de fer, Israël, le plus malheureux parmi les malheureux, payait souvent de sa tête ses aspirations vers Dieu, ou, au moins, était obligé d'enfouir son culte comme une honte dans des quartiers infects et homicides; avec quelle effusion d'amour et de reconnaissance ne doit-il pas, toutes les fois qu'un nouveau temple surgit, n'importe qu'il soit grand ou petit, somptueux ou modeste, appeler les bénédictions du ciel sur les nations justes et généreuses qui lui ont restitué ses droits d'homme, l'admettent au nombre de leurs enfants et protègent sa croyance? Mais aussi avec quelle ferveur, avec quel transport ne doit-il pas, en même temps, répéter ces paroles du prophète dans la Haphtorah de cette semaine: חסדי ה' אזכיר תהלות ה' כעל כל אשר גמלנו ה' ורב טוב לבית ישראל אשר גמלם כרחמיו וכרוב חסדיו « Je veux chanter la grâce de l'Eternel; gloire à Dieu pour tout le bien dont il nous a comblés; il a été bon, plein de miséricorde pour la maison d'Israël (*Isaïe LXIII*, 7).

Oui, nous allons chanter la grâce de Dieu, car notre joie aujourd'hui est légitime, vive et immense: c'est celle du naufragé qui, ballotté longtemps par les vagues et les tempêtes, atteindrait enfin le rivage; c'est celle du voyageur qui, égaré dans un désert inhospitalier, brûlé par le soleil, asphyxié par des sables arides, exténué de faim, de soif et de fatigue,

sans autre perspective que le désespoir et la mort, se verrait subitement transporté dans une oasis fertile, aux frais ombrages, aux sources limpides, aux fruits délicieux et au moelleux gazon. Notre joie est surtout pure et sainte parce qu'elle jaillit des plus nobles instincts de la nature humaine : du sentiment religieux, de l'amour et de la reconnaissance. Que nos hymnes s'élèvent donc vers le ciel vibrants et sonores pour chanter la grâce de Dieu, pour célébrer sa gloire.

Mais, chanter la grâce de Dieu, chers frères et sœurs, n'est-ce pas proclamer que sa Providence veille sur nous; qu'il s'occupe de notre sort, qu'il règle nos destinées ? Mais, chanter la grâce de Dieu, n'est-ce pas aussi reconnaître que nous avons besoin de son appui, de sa protection, que notre sort est entre ses mains et dépend de sa volonté ?

En d'autres termes, chanter la grâce de Dieu, n'est-ce pas d'un côté nous pénétrer de l'excellence de notre nature en vertu de laquelle il nous est permis de nous approcher de Dieu, de nous considérer comme ses créatures de prédilection, comme les objets de sa Providence spéciale, en même temps que, de l'autre, c'est humilier notre orgueil, reconnaître notre insuffisance, avouer notre faiblesse ? Dès lors, le temple, cet édifice consacré à chanter la grâce de Dieu, qu'est-il autre chose que le représentant de ces deux idées contraires ? qu'est-il autre chose, qu'un monument portant cette inscription : *Grandeur et petitesse de l'homme !*

Aussi la première fois que dans l'Ecriture-Sainte nous apparaît la maison de Dieu, c'est comme expression de cette double idée qu'elle se présente: ויחלם והנה סלם מצב ארצה וראשו מגיע השמימה והנה מלאכי אדים עלים וירדים בו והנה ה' נצב עליו ויאמר.... וייקץ יעקב משנתו.... ויירא ויאמר מה נורא המקום הזה אין זה כי אם בית אדים וזה שער השמים « Jacob voit en songe une échelle dont une « extrémité touche la terre, l'autre atteint le ciel et « les anges du Seigneur y montent et descendent. « Et voici le Seigneur qui apparaît au sommet et se « fait entendre.... Jacob s'éveille.... et, saisi de « respect, il dit : « Que ce lieu est vénérable, c'est ici « la maison de Dieu, c'est ici la porte du ciel. » (*Gen. XXVIII*, 12, 13, 16, 17). Pouvons-nous méconnaître ici le symbole de la nature humaine à la fois céleste et terrestre, mélange de grandeur et de petitesse, d'élévation et d'abjection avec les rapports que ce mélange nécessite et établit ?

Cette vraie appréciation de notre être, dont les conséquences sont décisives pour notre bonheur dans ce monde et dans l'autre, fera l'objet de nos méditations dans cette heure solennelle.

Soutiens, ô Seigneur, dirige, éclaire mon esprit dans la recherche et l'exposition de cette grande et importante vérité; accorde-moi, en même temps, quelque peu de cette puissance de raisonnement et de cette élégance d'expression qui, en facilitant à la vérité l'accès des cœurs, la gravent dans la mémoire et lui soumettent les volontés. Afin que les pre-

mières méditations auxquelles nous nous livrons dans ce sanctuaire, soient saintement fécondes pour la gloire de ton nom et pour le bien de l'humanité. Amen.

Chers frères et sœurs,

De tous les préceptes que la religion enseigne et que la philosophie recommande, il n'y a pas un seul qui ait réuni sur son importance un accord aussi unanime des hommes de tous les temps et de tous les pays, que celui de se connaître soi-même; sans doute, parce que c'est une vérité tellement évidente que pour s'établir elle n'a besoin ni de pénibles recherches ni de profondes méditations ni de longs raisonnements; elle s'impose d'elle même, frappe tous les yeux, parle à tous les cœurs, se révèle à tous les esprits et se confirme par une expérience journalière.

En effet, si notre propre nature reste pour nous un mystère; si nous ne cherchons pas à connaître nos forces et nos faiblesses, l'usage légitime de nos facultés et les bornes qu'elles ne sauraient franchir, ne serait-ce pas nous condamner à un aveuglement éternel, à de perpétuelles incertitudes, à de continuelles et funestes aberrations ?

Cependant, par une étrange contradiction de l'esprit humain, ce précepte si sage, si important, si salutaire est le plus souvent négligé; l'homme est plus avide de connaître les objets en dehors de lui

que de se connaître lui-même. Il sonde l'immensité des cieux et les profondeurs des abîmes; il épie le cours des astres et le mouvement des planètes; il calcule la pesanteur de l'atome, la vitesse du vent, la rapidité de l'éclair et oublie de plonger ses regards dans son propre être, de lire dans son cœur, de peser ses forces, d'étudier ses facultés, ces premiers instruments dont il puisse se servir! Je ne sais quelle fatalité semble nous inspirer de l'éloignement, même du dégoût et de l'aversion pour cette science si nécessaire et si précieuse qu'aucune autre ne saurait ni remplacer ni suppléer et sans laquelle il n'y a que ténèbres, déception et misère.

N'attendez pas aujourd'hui de nous, chers frères et sœurs, l'énumération de tous les écarts, de tous les dangers, de tous les écueils auxquels l'ignorance ou la connaissance imparfaite de notre nature nous expose dans le courant de la vie; la liste en serait trop longue, elle serait infinie. Nous nous bornerons à vous faire voir combien une fausse appréciation de notre être est préjudiciable à notre bonheur et compromettant pour notre salut, puisque, soit qu'elle nous fasse exagérer, ou déprécier notre importance réelle, ses désastreuses conséquences sont les mêmes: la destruction de la croyance à la révélation divine, la ruine du culte et l'extinction du sentiment religieux.

Plongé dans la contemplation des merveilles de la nature, saisi d'un saint ravissement, d'une pieuse extase, le Psalmiste s'est écrié dans un divin trans-

port : כי אראה שמיך מעשה אצבעותיך ירח וכוכבים אשר כוננת מה אנוש כי תזכרנו ובן אדם כי תפקדנו « Quand j'examine les œuvres de tes mains : ton « ciel, la lune et les étoiles que tu y as suspendues, « qu'est-ce que le mortel pour que tu penses à lui « et le fils de l'homme pour que tu t'en souviennes ? »

Cette exclamation sublime d'une âme enflammée d'admiration et de reconnaissance a été depuis répétée sur tous les tons, mais dans un but tout opposé.

Qu'est-ce que l'homme ? s'est-on écrié. Un point imperceptible dans l'espace, un rien dans cette sphère immense dont, comme on l'a bien dit, le centre est partout et la circonférence nulle part ; un atome en comparaison de ces mondes innombrables qui roulent dans l'immensité. Cependant à entendre cet être éphémère, cette frêle et chétive créature qui, dans son passage rapide, n'occupe qu'une place infiniment petite dans l'univers, il serait non-seulement supérieur à tout le reste de la création, mais encore en relation directe avec le Créateur qui lui aurait fait connaître sa volonté et ferait attention à ses actions, à ses paroles et à ses pensées. N'est-ce pas là une arrogante prétention et la folle illusion d'un orgueil insensé ?

Voilà, chers frères et sœurs, un langage qu'on tient depuis longtemps et que, pour le malheur de notre siècle, on entend encore bien souvent de nos jours. Mais d'où vient-il ce langage qui est de nature à jeter l'effroi dans les âmes, le trouble dans les

consciences et la désolation dans les cœurs ? Il vient de ce qu'on n'a pas assez réfléchi sur la nature de l'homme ; on s'est arrêté à l'enveloppe, à la surface, on n'a examiné que l'homme extérieur, on ne s'est occupé que de sa masse, de son volume, de son étendue, sans tenir compte de la force prodigieuse, de la merveilleuse puissance qui réside dans ce corps minime, si chétif et si frêle et lui donne, sur le reste des êtres, cet ascendant irrésistible qui, seul, constitue la véritable supériorité.

Oui, nous n'en disconvenons pas, par son volume l'homme a peu d'importance, il n'occupe que fort peu d'espace, qu'une place infime dans l'univers: מצב ארצה, il est placé sur la terre ; mais n'est-ce pas une raison de plus pour admirer sa force dominatrice, sa puissante autorité, son prodigieux pouvoir, en un mot, cette intelligence qui touche le ciel: וראשו מגיע השמימה et qui, imprimant à l'homme l'image de Dieu, soumet toutes les forces de la nature à son empire, l'élève au-dessus de tous les êtres de la création pour ne le laisser inférieur qu'au Créateur seul dont cependant elle lui fait refléter la gloire, la puissance et la majesté. ותחסרהו מעט מאלהי וכבוד והדר תעטרהו תמשילהו במעשי ידיך כל שתה תחת רגליו (*Ps. VIII*, 6, 7).

Oui, l'homme n'occupe que fort peu de place dans l'univers ; mais ni l'univers ni les êtres qu'il renferme, ne connaissent, ne dominent, ne modifient, du moins sciemment, librement l'homme, tandis que l'homme comprend l'univers et les êtres

qu'il renferme, les modifie, les subjugue, les domine à son gré. Ni les animaux du désert, ni l'oiseau du ciel, ni le poisson au fond des mers ne peuvent se soustraire à sa puissance. Vous raconterai-je toutes les transformations, tous les prodiges qu'il opère? mon esprit recule épouvanté devant l'immensité de cette tâche. Fait à l'image du créateur, l'homme exerce une puissante action sur les créatures. Il arrache à la nature ses secrets et la force à se soumettre à ses lois. Il lutte contre les éléments et parvient à les dompter. Il se trace une route sur le dos liquide de l'Océan, oblige la terre à répondre à ses vœux avides et à lui prodiguer ses trésors. Il change le cours des fleuves, emprisonne la fureur des vagues et explore le fond des abîmes. Non content de la docilité avec laquelle l'air traduit sa pensée, charme son oreille et se rend, par une suave harmonie, l'interprête des divers sentiments qui l'agitent, il le contraint encore à le suivre dans les profondeurs, à le porter dans les hauteurs et à lui en révéler la mesure. Il ramasse le feu épars dans l'atmosphère, emprisonné dans le caillou, l'arrache au bois qu'il dévore et à l'eau qui l'éteint pour qu'il alimente sa chaleur, prépare sa nourriture, lui fournisse les plantes que le climat et la saison lui refusent et assouplisse à son gré l'inflexibilité rebelle des métaux. Il réduit l'eau en esclavage, l'oblige à tourner la meule et à faire marcher ses usines. A sa voix, elle se transforme et la vapeur s'attelle à son char, dévore l'espace et rapproche les distances. Cependant il ne lui suffit

pas d'avoir donné la vie et le mouvement à la matière inerte, il lui communique aussi, pour ainsi dire, l'intelligence pour qu'elle lui révèle les secrets de l'atmosphère, l'intensité des différentes forces de la nature et lui serve encore de guide dans ses lointaines excursions. Il ordonne à la lumière de saisir le pinceau et la palette et de reproduire les objets, non-seulement dans les dimensions que la nature ou l'art leur a données, mais dans telles proportions qu'il plaît à son caprice de lui prescrire. Il prête une voix au temps et fait parler l'airain. Il fait la loi à la foudre, enchaîne sa force destructive et lui assigne l'endroit qu'elle doit frapper. Il courbe sous son joug un fluide impalpable et le charge de transmettre ses ordres avec la rapidité de l'éclair. C'est ainsi qu'il rend tout ce qui existe tributaire de son pouvoir, dépendant de son autorité, esclave de sa volonté.

Passons maintenant en revue tous les êtres de la nature; ou, pour abréger, prenons par exemple celui qui nous impose le plus par sa masse, sa beauté, son éclat et ses bienfaits et qui réunit en lui tant de caractères essentiels à la divinité qu'il est devenu le premier objet de l'idolâtrie; nous avons nommé le soleil. Eh bien! le soleil qui occupe certainement un haut rang, une place considérable au milieu de ces mondes qui gravitent vers lui et sur lesquels il exerce une puissante action, l'emporte-il sur l'homme? Ou lui peut-il seulement être comparé? Evidemment non. Il ne peut ni dévier de sa route, ni régler ses mou-

vements, ni modifier son action pour tempérer la chaleur, modérer la lumière et refuser la fécondité. Qu'est-il alors en comparaison de l'homme? Pas plus que le plus imperceptible des insectes, pas plus que le moindre des atomes; comme eux, il obéit aveuglément, fatalement à la loi qui le presse, le pousse et le dirige; comme eux il concourt à constater la supériorité de l'homme et sa ressemblance avec le Créateur.

Cette vérité, cependant, chers frères et sœurs, ne puise pas sa principale force dans l'intelligence de l'homme et dans l'usage qu'il sait en faire, c'est surtout dans le sentiment qu'elle se révèle avec le plus d'éclat et d'évidence.

Aucun être n'a le sentiment religieux, l'homme excepté; mais chez lui ce sentiment est si général, si universel et fait tellement partie de sa nature que vous le trouverez partout où il y a des êtres de son espèce. Remontez la chaîne des siècles, parcourez les pays, l'orient et l'occident, le midi et le septentrion, explorez les déserts, traversez les mers, visitez les peuples les plus différents de mœurs, d'habitudes, de sentiments et de langages; partout où vous trouverez des hommes vous trouverez chez eux le sentiment religieux, l'idée de Dieu. Vous trouverez beaucoup de peuples qui prodiguent ce nom, mais vous n'en trouverez aucun qui l'ignore. Partout aussi vous verrez l'homme se sentir trop à l'étroit dans le temps et l'espace et aspirer à l'immortalité, à l'éternité.

Ces aspirations et ces sentiments dont on constate partout l'existence et nulle part l'origine, ne sont-ils pas les preuves évidentes de l'excellence de notre nature et les témoignages irrécusables de nos relations réelles avec la divinité ? Regimber contre ces preuves, ce serait, non seulement refuser de se rendre à l'évidence, ce serait encore déclarer que les hymnes qui, de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les bouches se sont élevés vers le ciel, n'ont été que des actes de folie ; que ces temples qui couvrent la terre de l'ancien et du nouveau continent ont toujours été sans objet, et le genre humain, sur tous les points du globe, victime d'une même erreur. Une telle assertion se présente avec toutes les marques évidentes d'une grossière aberration de l'esprit; car elle répugne à notre nature et heurte les lois de notre intelligence.

Il n'y a aucune idée, aucun sentiment auxquels ne réponde un objet réel; car l'imagination elle-même n'est que compilatrice et non créatrice; et cette idée de nos rapports avec Dieu, idée si sublime, si élevée et cependant si générale qu'elle est commune même aux peuples les plus grossiers dont l'intelligence est bornée, dont les facultés sont incultes, et cette ardente soif d'immortalité, et ce sentiment religieux inné dans notre nature feraient seuls exception à la règle ! Eux seuls seraient sans objets ! Pour soutenir une telle thèse, il faudrait être trop passionné à calomnier notre nature, trop ennemi de notre bonheur, trop acharné à la destruction de ce

qui fait le charme de notre vie, notre force dans les jours heureux, notre appui au moment des revers, notre refuge dans le danger, notre consolation dans le malheur. Avouons franchement notre néant, mais ne désavouons pas notre grandeur, reconnaissons-nous dans ce symbole : והנה סלם מצב ארצה וראשו מגיע השמימה והנה מלאכי אל׳ עלים וירד׳ בו. Nous habitons la terre, mais d'un bout nous touchons le ciel et les anges du Seigneur montent et descendent pour maintenir la relation entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu.

Chers frères et sœurs, nous venons de voir l'abîme que creuse sous nos pas l'ignorance de notre nature quand elle nous fait déprécier notre grandeur, rapetisser notre rôle et rabaisser notre rang dans l'ordre des êtres ; comment elle brise les liens qui nous attachent à Dieu et par conséquent détruit notre bonheur, dépouille notre vie de ses plus belles espérances, nous-mêmes de notre avenir et ne nous laisse que d'impérissables regrets et les horreurs du néant. Nous allons maintenant voir comment cette même ignorance nous entraîne dans le même gouffre, par une route tout opposée, en exaltant notre grandeur, en exagérant notre pouvoir et en nous donnant une trop haute opinion de notre intelligence.

Que l'homme est grand, dit-on, que son intelligence est vaste, que sa raison est puissante ! C'est par elle qu'il franchit les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait enfermé, qu'il supplée aux facultés qu'elle lui a refusées, aux forces

qui lui manquent pour porter ses regards et étendre son action sur tous les coins de l'Univers. Ni la grandeur des distances, ni la petitesse des dimensions ne peuvent arrêter son inquiète curiosité; aussi que d'étonnantes découvertes, que d'admirables inventions n'a-t-il pas déjà faites ? Que de progrès, réalisés, que de secrets, approfondis, que de mystères, révélés! Et vous voulez que cette faculté, qui lui suffit pour changer la face du monde, ne lui suffise pas pour se conduire lui-même! Et vous voulez qu'il ait besoin d'une lumière surnaturelle, d'une révélation spéciale pour connaître le chemin qu'il a à suivre! Et vous voulez qu'il y soumette sa raison, qu'il la courbe encore, qu'il l'humilie et se livre à des pratiques dont elle conteste le but et l'utilité! Vous voulez qu'il consente, par exemple, à chanter la gloire de Dieu, comme si Dieu était assez vain pour être flatté de nos louanges! Vous voulez qu'il consente à demander à Dieu aide et protection, comme si Dieu ne connaissait pas nos besoins sans qu'il soit nécessaire de les lui révéler, ou comme si nos faibles paroles pouvaient le déterminer à troubler, à changer les lois du monde! Jamais la raison n'abdiquera ainsi sa souveraineté, sa liberté pour se plier à de telles erreurs, à de telles superstitions.

Chers frères et sœurs, le temps ne nous permet pas de faire une digression pour dérouler devant vous les preuves irréfragables sur lesquelles s'appuie la vérité de la révélation, ni même de vous faire seulement voir entre autres comme cette vérité

éclate particulièrement dans l'histoire des peuples, dans l'existence miraculeuse d'Israël, dans la naissance et la durée de notre sainte religion, dans l'excellence de ses principes et d'opposer ainsi à l'audacieuse conclusion d'un raisonnement captieux la réalité des faits devant laquelle non-seulement la raison peut s'incliner sans déroger, mais à laquelle elle ne saurait résister sans se révolter contre elle-même. Ce sujet serait trop vaste, nous nous bornons dans la tâche que nous entreprenons aujourd'hui à vous faire sentir la faiblesse de ces objections que, par une connaissance incomplète de la nature humaine, on tire de la puissance de la raison contre la révélation et le culte, ces deux anges gardiens de notre vie dont l'un monte de la terre vers le ciel, dont l'autre descend du ciel vers la terre מלאכי אדים עלים וירדים בו.

Sans doute, la raison est une faculté précieuse et qui voudrait le contester ? C'est par elle que l'homme participe à la nature divine : וראשו מגיע השמימה; mais nous vous demandons : est-elle pour cela toute-puissante ? A côté des conquêtes, des nombreuses conquêtes qu'elle fait, ne trouve-t-elle pas aussi des barrières infranchissables, plus nombreuses encore? Combien de questions auxquelles elle ne saurait répondre ? d'énigmes qu'elle ne saurait résoudre ? de mystères qu'elle ne saurait découvrir ? et devant lesquels elle s'arrête forcément, car dès qu'elle s'évertue à les pénétrer ses yeux s'obscurcissent, son flambeau s'éteint et sa puissance s'évanouit !

La raison est une faculté précieuse, mais est-elle pour cela infaillible ? Peut-on oublier que l'homme est placé sur la terre : מצב ארצה où il est entouré de tant d'occasions de chûte et d'erreurs? Peut-on oublier que ses penchants et ses inclinations, ses désirs et ses craintes, ses affections et ses répulsions, qui se choquent et se heurtent comme les vagues d'une mer en fureur, le troublent, l'enivrent, l'aveuglent et le déroutent ? Peut-on oublier les inexorables enseignements de l'histoire qui nous montre combien l'homme, livré à lui-même et à sa propre raison, se dégrade et se plonge dans le vice, l'erreur et les ténèbres ? Nous laisserons de côté les temps grossiers et barbares où nous voyons l'homme, misérable jouet de ses passions, prodiguer son encens aux plus viles créatures, déifier le vice et se complaire dans son culte ; nous les laisserons de côté pour n'évoquer devant vous que ces siècles privilégiés, resplendissants de lumière, brillants de science, qui rayonnent, dans l'histoire du genre humain, avec tant d'éclat et de gloire qu'ils y font époques. Venez siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV ! Quels noms et quels souvenirs ne rappelez-vous pas à notre esprit ? Cependant, à côté de cette diffusion de sagesse, de ces trésors de science, de ces brillantes lumières et de ces étonnantes merveilles dont vous nous étalez avec orgueil le tableau éblouissant, quels cloaques d'impureté, quelle abominable dépravation, quelle profonde corruption et quels abîmes d'iniquité ne couvrez-vous pas sous votre superbe

linceul! Et toi, dix-huitième siècle, à jamais mémorable par les progrès immenses des lettres, des sciences, des arts et surtout de la civilisation, ton éloge est dans toutes les bouches, et cet éloge, nous en convenons, est bien mérité. Mais tes panégyristes ne sont-ils pas souvent interrompus par les cris et les gémissements de tes victimes ? Ne nous montres-tu pas, au milieu de tes splendeurs, des plaies hideuses et de sanglantes proscriptions, dont nous sommes obligés de détourner rapidement nos regards pour ne pas attrister par ce navrant spectacle, ce jour de fête consacré à la joie et à l'allégresse ? Mais voici à son tour, notre siècle, nous nous y arrêtons avec bonheur tant nous en sommes fiers! Il vient escorté d'une si imposante phalange d'esprits supérieurs, d'hommes éminents; il rayonne de tant de science, de génie, d'ingénieuses découvertes, de précieuses inventions, de gloire et d'illustrations de tout genre qu'il fait pâlir, pour ainsi dire, tous ses devanciers. Grâce à ses mérites, nous couvrons ses défauts sous le voile du silence. Mais comptez, je vous prie, ces hommes d'élite, ces êtres privilégiés qui font la gloire de notre époque; ajoutez-y aussi ceux qui firent la gloire des siècles passés, vous verrez que leur nombre est fort restreint, tant la nature en est avare! Maintenant, supposons pour un moment qu'il ait été donné à ces hommes exceptionnels de se conduire par les seules lumières de leur intelligence, par les seules inspirations de leur raison; ceux qui ne sont pas aussi heureusement

doués, ceux qui ne peuvent ni sonder les mystères de la nature ni enfanter des prodiges ni même ramasser assez de science pour discerner le vrai du faux, le bien du mal, le juste de l'injuste, et qui forment presque la totalité du genre humain seraient-ils donc tous condamnés à marcher éternellement dans les ténèbres et à courir à leur perte ? N'ont-ils pas, eux aussi, une âme immortelle ? Ne portent-ils pas aussi Dieu dans le cœur ? Ne sont-ils pas aussi tourmentés de cette soif ardente d'immortalité ? Et ce Dieu tout-puissant, dont la sagesse, la bonté et la miséricorde éclatent dans toutes ses œuvres, les laisserait périr fatalement quand il ne dépend que de sa volonté de leur indiquer la voie du salut ?

Non, ce Dieu plein de bonté et de miséricorde n'agit pas ainsi ; notre raison et notre cœur nous le disent et confirment, par leur parfait accord, le témoignage des voix aimées et respectées qui, depuis des siècles, nous apprennent avec une merveilleuse continuité : קול גדול ולא יסף (*Deut. V*, 19), qu'il a déchiré le nuage, dicté sa volonté et tracé ces règles de conduite infaillibles dont chaque jour fait admirer davantage l'utilité, la justice et la sagesse.

Maintenant, en présence des erreurs funestes qu'enfante l'ignorance de notre nature, peut-on encore demander sérieusement à quoi bon le culte ? c'est-à-dire, à quoi bon cet enseignement permanent de notre grandeur qui nous rend dignes d'être en rapport avec Dieu, cet aveu constant de notre faiblesse qui nous rend ces rapports nécessaires ? Cette

connaissance de nous-mêmes n'est-elle pas pour nous ce qu'est le guide à l'aveugle, ce qu'est la boussole au pilote, ce qu'est le fanal en présence des écueils?

Et la prière, qui est la manifestation éclatante de ce précieux enseignement et qui exerce une si salutaire influence sur notre manière de penser et d'agir, serait sans efficacité pour notre bonheur! Et Dieu n'exaucerait pas les vœux des âmes pieuses et saintes qui l'aiment, l'adorent, marchent dans ses sentiers et pratiquent la vérité et la justice! Il ne leur accorderait pas ce qu'elles lui demandent quand cela pourrait leur être utile! J'en appelle à vos cœurs, pères et mères qui êtes ici! que ne ferait pas votre amour, votre tendresse pour satisfaire les vœux raisonnables de vos enfants chéris et obéissants? Mais Dieu n'est-il pas, lui aussi, un tendre père? Ne sommes-nous pas ses enfants? Et il serait sourd à nos prières, et il nous refuserait ce qui est nécessaire à notre bonheur quand nous nous rendons dignes de ses bienfaits! C'est là ce qui répugne à notre raison; c'est là que serait la perturbation de l'ordre, le bouleversement des lois du monde.

Mais si Dieu exauce les prières, il ferait donc des miracles? Eh bien, qu'y a-t-il d'étrange aux miracles? Notre raison qu'a-t-elle à y redire? Les trouvera-t-elle incompatibles avec l'idée que nous avons de Dieu et de ses attributs? Mais cette incompatibilité ne se trouve-t-elle pas plutôt dans la contestation de la possibilité des miracles: היפלא מה׳ דבר? (*Gen.*

XVIII, 14), est-il rien d'impossible à l'Eternel ? היד ה' תקצר (*Nom. XI*, 23), sa puissance est-elle bornée ? Le concevez-vous autrement que tout-puissant ? Cependant vous voulez circonscrire son pouvoir, restreindre sa sphère d'action, tracer autour de lui le cercle de Popilius et lui défendre d'en sortir !

Les miracles seraient-ils en contradiction avec les enseignements de l'expérience ? Mais le contraire seul est vrai. Jetez les regards de tous côtés et partout vous ne verrez rien que des miracles. La création est un miracle ; la suspension des globes dans le vide, un miracle ; la végétation, un miracle ; la structure des plantes, un miracle ; l'organisation des corps, un miracle. Nous-mêmes et nos facultés ne sommes-nous pas le plus étonnant des miracles ? Enfin, la conservation de tous les êtres n'est-elle pas un miracle que nous voyons se renouveler tous les jours sous nos yeux ?

Ici, nous ne l'ignorons point, la réponse est toute prête : cette organisation et cette conservation, nous dira-t-on sans hésiter, remontent au moment de la création et sont l'effet nécessaire des lois primitives que Dieu a imprimées à la nature. Mais, dites-nous qui vous a fait connaître le secret de l'existence de ces lois constantes et immuables ? qui vous a révélé que Dieu a dit le dernier mot de la création et que depuis il a abdiqué son pouvoir souverain, pour que vous osiez venir avec tant d'assurance démentir la croyance universelle et le témoignage des siècles ? Ou bien avez-vous peut-être assisté, vous-même, au

conseil de Dieu lorsqu'il a tiré l'univers du néant et été présents lorsqu'il a élevé entre le monde physique et le monde moral ce mur de séparation qui rend le miracle impossible ? Car autrement d'où savez-vous si, par une loi primordiale, il n'a pas, au contraire, établi entre eux ces rapports étroits et intimes dont l'existence est incontestable dans ce microcosme des anciens, dans notre propre être ?

Non ! pour le bonheur de l'humanité, votre désolante assertion n'a ni l'apparence de la vérité ni l'ombre d'un fondement et voit s'élever contre elle le cri unanime de la nature, le témoignage de tous les peuples, la conscience du genre humain et les protestations de la raison.

Venez donc, chers frères et sœurs, venez ici avec confiance épancher vos cœurs dans le sein de l'Eternel, apportez-lui l'hommage de votre reconnaissance ou le tribut de vos larmes; il est tout-puissant, il vous voit, il vous entend, il vous aime, il vous exauce. Vous trouverez toujours auprès de lui aide et protection, la force nécessaire dans les luttes de la vie, des consolations dans les épreuves, un motif de confiance, une garantie dans les jours de bonheur.

Mais n'oubliez jamais qu'un des principaux objets de la prière est de nous donner la conscience de notre grandeur, de nous rappeler que nous sommes créés à l'image de Dieu et que notre premier devoir est de chercher à lui ressembler, dans la mesure de nos forces, par la pratique de la justice et de la vérité,

et de conserver toujours son image dans notre cœur, en le rendant inaccessible aux mauvaises passions pour en faire le sanctuaire des nobles sentiments d'amour, de charité et de bienveillance pour tous les hommes, sans distinction de caractère, de position et de croyance.

N'oubliez non plus que la prière, en nous rappelant notre dépendance et notre néant, doit humilier notre orgueil, anéantir notre vanité, réprimer notre présomption, nous rendre reconnaissants envers Dieu,, soumis et fidèles à ses commandements, justes et sévères envers nous-mêmes, pleins de bonté et d'indulgence envers nos semblables. Alors, chers frères et sœurs, vous récolterez les doux fruits des généreux sacrifices que vous vous êtes imposés et des nobles et persévérants efforts que vous avez faits pour la construction de ce temple. Alors le temps sera impuissant sur les sentiments de bonheur qui inondent vos âmes, sur les douces émotions qui font palpiter vos cœurs aujourd'hui que vous voyez votre pieuse entreprise couronnée de succès; car au lieu de s'émousser et de s'évanouir, comme toutes les choses terrestres, ces sentiments se développeront de plus en plus et seront impérissables comme tout ce qui a ses racines dans le ciel; et ce magnifique temple qui, grâce au talent de celui qui en a dirigé les travaux, répond si dignement à votre attente et charme maintenant vos yeux, élèvera aussi vos âmes, éclairera vos esprits et réjouira vos cœurs; car il

sera une source de vérité, un foyer de lumières, une école de vertu.

Eternel, Tout-Puissant, toi qui, par ta bonté infinie, as fait resplendir d'un rayon de ta sagesse l'homme, ce faible mortel, cette créature de poussière, pour qu'il te connaisse, t'admire et t'aime, qui lui as accordé la permission de s'approcher de toi pour t'implorer, te glorifier et t'adorer; tu lui as encore promis que partout où il invoquera ton nom tu seras présent pour le bénir : בכל מקום אשר אזכיר את שמי אבא אליך וברכתיך (*Exode XX*, 2). Jette du haut du ciel un regard favorable sur cette sainte maison que nous venons de consacrer à ton nom. Que tes yeux veillent sur elle jour et nuit, que ta présence s'y révèle par les bénédictions que tu y feras affluer et par la salutaire influence qu'elle exercera sur les cœurs. Que ceux qui la fréquentent augmentent toujours en sagesse et en vertus et se fortifient dans l'amour de ta sainte religion et y conforment leurs pensées, leurs paroles et leurs actions. Que les membres de cette sainte communauté, qui ont fait élever ce monument de leur piété et de leur attachement à ta foi, viennent souvent y retremper le sentiment de leurs devoirs comme hommes, comme citoyens, comme israélites.

Habitants de l'extrême frontière d'un pays où le soleil de la tolérance, de la liberté de conscience rayonne déjà depuis longtemps dans tout son éclat, et voisins de pays où il commence à se lever, que, par une conduite conforme à tes saintes doctrines,

ils montrent aux uns que ton peuple mérite les droits qui lui ont été restitués, prouvent aux autres l'injustice de l'offense faite au nom d'Israël et apprennent à tous quels trésors de vertu et d'affection renferme le cœur israélite. Que, par la pureté de leur vie, par l'attachement à notre chère patrie, par la fidélité à notre auguste Empereur, par leur amour et leur bienveillance envers tout le monde, ils continuent à faire voir combien ils savent apprécier et justifier leur nom d'israélites, leur titre de citoyens et leur qualité de français. Bénis, ô Seigneur, bénis notre chère patrie, cette belle France; que l'amour et la fidélité s'y rencontrent, que la justice et la paix s'y embrassent. Bénis notre auguste Empereur, protège-le de ta main toute-puissante, que ta miséricorde et ta grâce l'accompagnent toujours; bénis son auguste Famille, bénis tous ceux qui lui prêtent leur concours pour la prospérité et le bonheur de la France. Bénis tous ceux qui ont contribué à élever ce temple, bénis tous ceux qui sont venus ici rehausser par leur présence l'éclat de ce jour. Bénis Israël, bénis l'humanité, hâte ce jour, qui tressaille dans l'éternité, où tous les hommes fraternellement unis, n'auront plus qu'une seule pensée, qu'une seule opinion, qu'un seul cœur, qu'un seul cri de ralliement: « Maison « de Jacob, marchons dans la lumière de l'Eternel: בית יעקב לכו ונלכה באור ה׳ (*Is. II*, 5).

AMEN HALLELUIAH!

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DE L'HOSPICE-HÔPITAL ISRAÉLITE DE MULHOUSE.

Le 14 Jyar 5623 (3 Mai 1863).

MUSSIEURS ET CHERS FRÈRES,

La réussite de toute entreprise, au succès de laquelle a convergé le concours de notre intelligence, de nos efforts et de notre fortune, nous procure toujours un plaisir bien vif, un certain bonheur qui est le résultat de l'action combinée du désir réalisé, du but atteint et de l'amour-propre satisfait. Mais le bonheur qui jaillit d'une bonne œuvre accomplie, découlant de sources plus pures, plus saintes : de l'idée de Dieu, du sentiment de l'humanité et de la conscience du devoir, a quelque chose de sublime, de céleste et je ne sais quel pouvoir régénérateur qui purifie notre être, l'ennoblit et nous rapproche de Dieu de qui émane tout bien.

Electrisés au contact de ce foyer divin, nous nous sentons comme sollicités, comme entraînés à faire

le bien ; notre désir devient plus ardent, notre volonté plus ferme et notre activité plus sérieuse, plus énergique pour tout ce qui est beau, grand, noble et généreux, vérité que nos docteurs ont enseignée en ces termes: מצוה גוררת מצוה « Une bonne œuvre en enfante une autre. » *(Aboth. IV, 2).*

Voilà, chers frères; ce que vous éprouvez en ce moment solennel où nous allons inaugurer et consacrer à sa pieuse destination l'institution que vous venez de fonder, au prix de tant de généreux sacrifices, de tant de persévérants efforts, avec un zèle et un dévouement qui ne se sont jamais démentis.

En ce moment, vos cœurs tressaillent de joie et d'allégresse ; de saintes et douces émotions les agitent; des passions généreuses y prennent leur élan. Car, pareille au feu dont l'intensité et l'énergie augmentent, grandissent et se développent en suivant les progrès de sa propre activité, la charité puise sa sève, sa vigueur et le principe de sa fécondité dans les bonnes œuvres mêmes qu'elle accomplit.

Jouissez du bonheur qu'elle vous a préparé ; vous l'avez bien mérité; livrez-vous-y sans réserve; car les fêtes de la charité laissent dans les esprits de profonds et utiles souvenirs et tracent dans les cœurs de fertiles sillons qui produisent des fruits bénis pour l'humanité.

Aussi vous n'oublierez jamais, nous en avons la sainte conviction, vous n'oublierez jamais ces mal-

heureux auxquels vous avez offert ce refuge. Vous n'oublierez jamais ces vieillards courbés sous le poids des années et des infirmités auxquels cet asile promet d'adoucir et d'embellir les jours qu'ils ont encore à passer sur cette terre. Dès aujourd'hui ils peuvent voir l'avenir sous des couleurs moins sombres et plus rassurantes. Vous n'oublierez jamais les infirmes qui viendront chercher ici des soulagements à leurs souffrances, la guérison de leurs maux; rien de ce qui est dans le pouvoir humain ne sera négligé pour calmer leurs douleurs, relever leur courage, ranimer leurs espérances et leur rendre la force et la santé.

Car vous n'oublierez jamais qu'en ouvrant à ces infortunés les portes de cet établissement, vous avez contracté envers eux l'engagement sacré, inviolable de leur tenir lieu de la famille absente, et d'être leur Providence ici bas, et leur avez octroyé ainsi des droits réels, imprescriptibles à votre générosité; aussi seront-ils l'objet constant de vos préoccupations charitables. Vous ne les perdrez jamais de vue; car פתח תפתח את ידך לו *(Deut. XV, 8)*, tendre une main secourable à l'indigent est un devoir qui n'est subordonné à aucune condition de temps, de lieu et de situation. Cependant vous vous en souviendrez surtout dans ces moments saillants qui font époque dans la vie, où l'âme profondément émue, le cœur frémissant sous le choc de puissantes émotions, vous lèverez vos regards vers le souverain arbitre des destinées humaines pour lui offrir le

tribut de votre reconnaissance ou le sacrifice de vos larmes. Dans la prospérité vous écouterez avec bonheur cette parole descendue du ciel : que les bénédictions du Seigneur sont la récompense de la charité : כי בגלל הדבר הזה יברכך ד' אלהיך *(Ibid. 10)*. Dans les jours de détresse brillera comme une puissante consolation, comme une sublime espérance, la conviction que les actes de bienfaisance sont des prières toujours puissantes auprès de Celui qui fait de l'amour du prochain une des premières vertus : אשרי משכיל אל דל ביום רעה ימלטהו ה' (*Ps. XLI*, 1).

Chers frères, là où le devoir de la charité est si vivement senti, où les cœurs y sont si favorablement disposés et les esprits en sont si profondément convaincus, il est inutile et superflu d'insister sur sa nécessité, son importance et ses mérites. Aussi, tel n'est pas le sujet que nous nous proposons de traiter dans cette honorable assemblée, où nous constatons avec bonheur la présence de tant d'hommes d'élite animés d'un véritable esprit de tolérance et de charité. Mais nous allons rechercher l'origine et la base de la charité et en déterminer le caractère et l'étendue d'après le principe israélite. Ce sujet, outre le mérite de l'à-propos que lui donne la section de la Thora que nous avons lue hier et qui renferme ce principe sublime : ואהבת לרעך כמוך « Aime ton prochain comme toi-même », a encore celui de nous fournir l'occasion d'une autre bonne œuvre, d'un acte de charité et de piété filiale : nous essayerons

d'effacer l'offense faite injustement au nom de nos ancêtres, au nom d'Israël.

Puisse le Seigneur bénir nos méditations qui ont pour but la glorification de sa sainte loi, l'union du genre humain et l'honneur du nom d'Israël.

AMEN.

צדקה תרומם גוי וחסד לאמים חטאת (*Prov. XIV*, 34).

« La charité élève les peuples, c'est l'oppobre des nations que d'en manquer. »

Chers frères,

Voilà ce qu'a dit, il y a environ vingt-sept siècles, un sage roi d'Israël. Aujourd'hui tout le monde reconnaît si bien la vérité et la portée de ces paroles et en subit tellement l'influence que, lorsqu'on parle de charité, on est sûr de faire vibrer toutes les fibres sympathiques du cœur humain et d'éveiller comme un écho magique dans toutes les intelligences. Il y a, dans tout ce qui est sacrifice et dévouement, quelque chose de séduisant, d'entraînant pour les âmes et les esprits honnêtes; parce que ces sentiments, prenant leurs sources dans les plus pressants besoins, les plus nobles instincts et les plus pures aspirations de notre nature, ont leurs germes et leurs racines dans nos cœurs, et pour peu que notre raison ne soit ni trop distraite ni trop dominée par les passions, elle ne saurait tarder de les découvrir, de les développer et de les féconder.

En effet, l'homme est né pour la société; ses besoins physiques, moraux et intellectuels l'attestent: la faiblesse de son enfance, la décrépitude de sa vieillesse, sa fragilité à tout âge, le besoin d'aimer et d'être aimé, le penchant irrésistible d'arracher ses pensées et ses sentiments à la solitude de son âme et de son cœur pour les faire vivre dans d'autres cœurs, dans d'autres âmes, la culture si nécessaire à son intelligence, tout révèle que sa destinée n'est pas de vivre dans l'isolement sur cette terre. Que deviendrait-il s'il restait seul dans ce vaste désert qu'on appelle le monde? Que deviendraient ses plus nobles sentiments, ses plus généreux instincts, ses plus saintes aspirations, ses plus admirables facultés? Tous ces germes précieux que la Providence a mis dans son cœur seraient donc condamnés à s'étioler, à se faner, à se dessécher, à s'évanouir sans rien faire fructifier ni en lui ni autour de lui!

Il est donc vrai que la sociabilité est une loi impérieuse et la première néccessité de notre nature. Aussi, en venant au monde, nous contractons envers la société une dette immense qui ne fait que grandir à mesure que nous avançons dans la vie, et dont l'échéance est toutes les fois qu'il y a un faible à soutenir, un infortuné à consoler, un indigent à secourir, une douleur à calmer, une larme à sécher, un service à rendre soit à l'humanité en général soit à un individu en particulier. Jouissant des efforts de tous les siècles et de tous les pays, nous naissons les débiteurs de tous les pays et de tous les siècles

et nous avons à acquitter envers les générations qui ne sont pas encore, la dette que nous avons contractée envers celles qui ne sont plus.

Cette vérité, devenue aujourd'hui le lait de notre enfance, nous paraît si élémentaire, si simple et si naturelle, que nous serions portés à croire qu'elle n'a jamais pu être méconnue, si l'histoire ne se chargeait pas de nous enseigner qu'il n'en fut pas ainsi.

Au fur et à mesure que les cercles de la première famille, en s'élargissant, s'éloignèrent de leur centre, de nouveaux besoins enfantèrent des passions nouvelles qui brisèrent les liens de parenté devenus, par leur extension, trop faibles pour les contenir. La société primitive, ébranlée dans ses fondements, s'écroula avec un fracas qui couvrit les dernières vibrations de l'ancienne harmonie, et de ses décombres surgirent de nombreuses sociétés nouvelles, étrangères, antipathiques et hostiles les unes aux autres.

Cimentée chacune par les liens étroits d'une parenté plus rapprochée et plus encore par une communauté de besoins, de goûts, de mœurs, d'habitudes et de langage, la répulsion des unes pour les autres suivit la marche progressive de leur propre cohésion; plus l'union des membres d'une même société devint solide, intime, plus la ligne de démarcation entre les sociétés différentes, se dessina large, béante, profonde.

La sociabilité, il est vrai, resta toujours un élément moral très-actif dans l'esprit humain, mais,

se mouvant dans un cercle excessivement restreint, elle devint plutôt un agent de discorde qu'un motif d'union en donnant naissance à une passion nouvelle, aussi généreuse dans son principe que funeste dans son application trop exclusive.

L'amour de la patrie, passion prédominante des anciens peuples, absorbait toutes leurs forces vitales, tous leurs nobles instincts, tout principe de justice, d'équité et de bienveillance. N'allez pas chercher chez eux le sentiment de la charité, il n'existait pas, il ne pouvait pas exister. Ils s'étaient tellement identifiés avec le sol de la patrie qu'il leur fut impossible de s'élever à la conception de l'idée d'un lien commun qui unit l'humanité. Et où auraient-ils pu s'en inspirer? Leur ciel comme leur terre tendait plutôt à désunir les peuples qu'à les fraterniser. Petites peuplades dont le territoire était excessivement circonscrit, les frontières de leur pays servirent de limites à leurs affections, à leurs obligations. Les divinités dont leur imagination avait peuplé le ciel, reflétaient les jalousies, les haines, les inimitiés, les luttes, en un mot, toutes les passions de la terre.

Alors vint la religion israélite qui opéra dans le monde une révolution dont nous voyons les effets survivre après plus de trente siècles qui se sont depuis écoulés. Dieu se révéla comme le seul créateur de tout ce qui existe, comme le père commun de tous les hommes. Il fit connaître que tous ont une même origine sur la terre comme dans le ciel; qu'ils sont tous frères; qu'une même destinée les attend tous,

à moins qu'ils ne ravalent en eux l'image de Dieu dont ils portent l'empreinte. Et l'alliance de l'humanité fut de nouveau conclue, et scellée avec les liens d'une communauté d'origine et de fin. Israël devint le dépositaire de ce pacte de famille, le pontife de cette religion sublime et bienfaisante qui sanctifie toutes les actions de l'homme par la justice et l'amour, et qui prescrit, par dessus tout, après l'amour de Dieu, et au nom de cet amour, la loi de charité à laquelle il ne suffit pas de respecter la vie, les biens et l'honneur des hommes, mais qui exige qu'on les considère tous comme frères, qu'on les aime, qu'on les traite en frères et qu'on ne leur témoigne que sympathie, dévouement et miséricorde.

Cette sublime loi, véritable ciment de la société et principe fondamental de toute morale, unique palladium de l'humanité, résumée dans ces paroles simples et accessibles à toutes les intelligences que nous avons lues hier : ואהבת לרעך כמוך « Aime ton prochain comme toi-même. » (*Lév. XIX*, 18), se reproduit sur chaque page de notre divin et immortel code et préside à toute prescription de justice, d'équité et de bienfaisance.

Depuis, le monde a souvent changé de face, de nombreux systèmes philosophiques et religieux se sont fait jour, mais aucun n'a trouvé un principe aussi concis et en même temps aussi large et fécond que celui formulé par le Judaïsme, et s'il est vrai que צדקה תרומם גוי « la charité élève les peuples »

Israël peut lever haut la tête; il a un titre réel, incontestable à la considération, à l'estime des nations : il leur a fourni à toutes le principe de charité.

C'est là une vérité que nous pouvons dire sans crainte d'offusquer la susceptibilité religieuse de personne; car toutes les religions du monde civilisé se font gloire de s'appuyer sur notre divine Thora et proclament que le salut vient d'Israël.

Mais, chose étonnante, étrange destinée de la religion israélite, qui est bien de nature à nous rendre circonspects et à nous préserver de jugements téméraires: cette religion qui, la première, a enseigné au monde la confraternité des peuples, fut celle qui eut le plus à souffrir de la part des peuples, sous prétexte qu'elle ignorait les lois de justice et d'amour dont cependant elle est l'apparition la plus élevée, la plus éclatante.

En vain, les textes les plus formels protestent contre cette injuste accusation, ses adversaires aimaient mieux faire violence aux textes que de se rendre à la vérité. Faisait-on rayonner à leurs yeux ce précepte si clair: ואהבת לרעך כמוך « Aime ton prochain comme toi-même, » ils s'obstinaient à soutenir avec cette assurance qui semble n'être l'apanage que de la vérité, que l'israélite ne se croit obligé qu'envers son coreligionnaire que seul il regarde comme אח, frère et comme רע prochain. Comme si maint passage de l'Ecriture-Sainte ne démontrait pas que ces expressions ont un sens général; comme si, à côté du précepte dont nous venons de parler, le

doigt de Dieu n'avait pas tracé ces mots : כאזרח מכם יהיה לכם הגר הגר אתכם ואהבת לו כמוך כי גרים הייתם בארץ מצרים « L'étranger qui séjournera parmi vous vous sera comme l'indigène ; que chacun l'aime comme soi-même; car vous aussi, vous avez été étrangers en Egypte » (*Lév. XIX*, 34). Comme si, quelques chapitres après, on ne lisait pas: וכי ימוך אחיך ומטה ידו עמך והחזקת בו גר ותושב וחי עמך « Si la fortune de ton frère décline et qu'il laisse tomber les bras, il faut le soutenir pour qu'il puisse vivre avec toi, qu'il soit étranger ou habitant du pays. » (*Ibid. XXV*, 35). Comme enfin si, toutes les fois que l'Ecriture-Sainte recommande particulièrement à notre bienveillance ceux que leur état d'abandon rend plus intéressants, plus dignes de notre compassion, l'étranger n'était pas spécialement mentionné. On ne fit aucune attention à tous ces témoignages; car quand on ne veut pas se rendre à l'évidence, ne pouvant pas y résister, on s'en détourne.

Il faut cependant le dire, les circonstances qui avaient donné naissance à cette fatale erreur, ont été suivies d'autres qui contribuèrent à la perpétuer, à la propager.

Israël, par la force des choses, a dû être, non-seulement inconnu, mais encore méconnu: l'antiquité n'était pas encore mûre pour le comprendre; et, lorsque la lumière se fit, peu à peu, dans les esprits, ce malheureux peuple était déjà devenu, à force de souffrances et d'humiliations, tellement mé-

connaissable et paraîssait si peu digne d'attention qu'on ne daignait pas même chercher à le connaître.

Essentiellement agricole et adonné au soin des troupeaux, aussi longtemps qu'il figurait sur le tableau des nations, Israël était fort peu en contact avec le reste de l'humanité, dont le séparaient d'ailleurs la sublimité de ses dogmes, la sagesse de ses lois, l'austérité de ses mœurs, la sainteté de ses principes et la hauteur de ses espérances dont l'ensemble des traits vigoureux se refléta dans sa littérature et lui imprima le cachet de divinité, de moralité et d'éternité, vérités qui dépassaient la conception de ses contemporains. Et comment aurait-il pu être compris de ces hommes d'alors dont les idées ne s'étendaient pas au-delà de l'horizon du monde visible, et qui ne connaissaient d'autre autorité que la force brutale, d'autres plaisirs que ceux des sens, d'autres aspirations que le bonheur terrestre, d'autre littérature que l'expression du monde extérieur avec ses accidents et ses charmes ni d'autres divinités enfin que celles faites à leur image, c'est-à-dire, l'incarnation de toutes leurs passions, de tous leurs défauts et de toutes leurs faiblesses.

Ce n'est pas à dire que, du foyer brillant dont Israël était gardien, n'aient jailli de nombreuses étincelles qui se répandaient dans le monde païen; mais les esprits éminents qui en furent éclairés, étaient obligés d'en dérober la divine clarté au vulgaire, d'en dissimuler l'origine, d'en altérer même le caractère pour transiger avec les idées reçues et

attendre de l'action bienfaisante du temps la dissolution de cette combinaison hétérogène et le libre développement des éléments précieux et salutaires. C'est ainsi qu'Israël, tout en devenant le bienfaiteur du genre humain, n'en fut pas connu sous ce rapport.

Expulsé de sa patrie par les armes victorieuses du peuple romain, trainé à la suite du char triomphal, la tête baissée, les pieds meurtris, les mains chargées de chaînes, il eut à subir des humiliations d'autant plus écrasantes qu'il avait fait une plus opiniâtre et plus héroïque résistance.

Attendez quelque temps, laissez disparaître les souvenirs et les animosités de la lutte, et vous verrez, sous les pieds de ces infortunés, s'ouvrir un nouvel abîme pour vomir ces lois iniques, inhumaines qui leur interdirent toute participation à la vie sociale, toute carrière honorable, tout art libéral, toute profession honnête, toute occupation utile, tout commerce d'estime et d'amitié avec le reste du genre humain.

Triste spectacle que présentait le monde d'alors ! le cancer de l'arbitraire, de l'ignorance et de la cruauté, avec toute son infernale progéniture, rongeait le cœur de l'humanité. Sauf quelques puissants privilégiés, le reste du genre humain gémissait sous les brûlantes morsures de la misère, des privations et d'affreux déchirements. Car, là où les principes de justice et de fraternité sont attaqués dans leurs racines, Dieu détourne sa face avec indignation et jamais, sur ce sol maudit, privé de la rosée du ciel, ne s'élèvera de moisson bénie pour les hommes.

Cependant les générations se sont succédé, et, voyant ces malheureux proscrits avec toute la frénésie de la haine fraternelle, écrasés sous le poids d'un mépris séculaire, retranchés de la société comme des membres gangrenés, mis au ban des nations et relégués dans des quartiers infects comme des maudits dont le contact est pernicieux, elles ont continué de les accabler de leur haine et de leur mépris et d'exécrer comme bourreaux ceux qu'elles auraient dû plaindre comme victimes. C'est que remonter des effets à la cause n'est pas l'affaire du vulgaire; chez les hommes ordinaires l'esprit est paresseux; rechercher, examiner, vérifier, méditer, approfondir, est pour eux une trop lourde tâche qu'ils aiment trouver toute faite. Aussi subissent-ils facilement les opinions et les idées reçues et acceptent surtout comme vérités incontestables les jugements justifiés par les apparences. C'est ainsi que l'injustice appela l'injustice, que le mépris grossit le mépris, que la haine de la génération naissante s'alluma à celle de la génération éteinte, et que ce peuple qui avait brillé « comme les astres du ciel » : ככוכבי השמים fut foulé aux pieds: כעפר הארץ « comme la poussière de la terre, » et la parole du prophète s'accomplit: « l'éclat de l'or pur fut terni.... les enfants de Sion furent dédaignés comme des vases d'argile..... et leur extérieur devint plus noir que le charbon » איכה יועם זהב ... בני ציון ... נחשבו לנבלי חרש .... חשך משחור תארם (*Lam. IV*).

Habitants de cette cité industrieuse, vous qui, par votre intelligence et vos labeurs, avez su, en si peu de temps, élever si haut sa réputation et lui conquérir une place si distinguée parmi ses aînées, vous connaissez tous, vous utilisez et vous bénissez, comme un élément de votre prospérité, ces pierres noires cachées dans les entrailles de la terre. Cependant, sous leur forme actuelle, quel œil y découvre ces arbres majestueux, pleins de sève et de vigueur, qui jadis étendaient au loin leurs superbes rameaux, élevaient au ciel leurs cimes altières, parfumaient la terre de leur délicieux arome, réjouissaient la vue par leurs fleurs et leur verdure et prodiguaient peut-être au voyageur fatigué les bienfaits de leurs doux fruits et de leurs frais ombrages? Un cataclysme les a déracinés et précipités dans l'abîme; couverts de terre, privés d'air et de soleil, leur couleur s'est évanouie, leur forme s'est altérée, leur sève s'est desséchée, leur fécondité s'est tarie, et enfin, ils se sont transformés en ces pierres qui, en absorbant toutes les lumières, toutes les couleurs, ne présentent plus à l'œil qu'ombres et ténèbres.

Depuis, de nombreuses générations ont passé sur ces pierres sans se soucier de ce qu'elles ont été, sans se préoccuper de ce qu'elles seront, sans soupçonner qu'en elles réside cette force prodigieusement bienfaisante qui éclaire, chauffe et vivifie le monde, rapproche les distances et réunit les nations. Il a fallu plus d'un souffle du génie révélateur pour faire

connaître à l'humanité leur valeur, leur usage, et leurs bienfaits.

Image fidèle d'Israël qui, arraché par une affreuse catastrophe à son sol natal, bafoué, calomnié, maltraité, traqué, persécuté, défiguré par les malheurs, devint méconnaissable à tous les yeux : ואת דורו מי ישוחח כי נגזר מארץ החיים « qui pourrait indiquer sa race, son origine depuis qu'il a été retranché du sol vivifiant ? » *(Is. LIII, 8)*. Cependant, malgré les atroces souffrances qui avaient terni son éclat extérieur, il sut conserver cette force qui éclaire, qui chauffe et vivifie le monde : cette sainte loi de justice et de charité, puissant levier destiné à remuer tous les cœurs, pour les rapprocher et les unir par les saints et doux liens de l'amour fraternel.

Si ce malheureux peuple n'a cependant subi qu'une transformation extérieure, si sa surface seule a été entamée et que tout le corps n'a pas été pétrifié, c'est qu'il était pourvu d'un élément vital très-énergique. Au milieu des plus terribles tribulations, d'immenses consolations, de radieuses espérances, je dirai même, des joies ineffables, restèrent à ces sublimes champions de la loi sinaïque, à ces saints martyrs des principes, qui payaient souvent de leur tête leur généreuse et héroïque mission : ils avaient conscience de leur valeur, foi en Dieu et confiance dans l'avenir. Que nous importe, se disaient-ils, qu'on cherche à nous noircir au-dehors, notre beauté n'en reste pas moins impérissable ;

שחורה אני ונאוה ! *(Cant. I, 5.)* Ne sentons-nous pas, dans nos cœurs, cette force morale qui relève les peuples: צדקה תרומם גוי ? ces principes de justice et de charité universelles, destinés à faire la conquête du monde ? Cette force survivra à nos tourments; nos traits véritables finiront par se produire au grand jour malgré les ténèbres et les obstacles qu'on amoncelle autour de nous; car la lumière est plus puissante que les ténèbres, il est dans sa nature de les dissiper; car la vérité est plus forte que les obstacles, il est dans sa destinée d'en triompher.

Et cet espoir n'a pas été déçu parce qu'il reposait sur la promesse de Dieu: Dieu avait promis à Jacob ונברכו בך כל משפחות האדמה ובזרעך (*Gen. XXVIII*, 14), que ses descendants seront une source de bénédictions pour tous les peuples, et les promesses de Dieu sont infaillibles. Les principes sinaïques s'infiltrèrent peu-à-peu dans les esprits et produisirent, dans le monde, vers la fin du siècle passé, comme un immense frémissement des âmes; liberté, fraternité furent les paroles qui sortirent de toutes les lèvres, qui remuèrent toutes les intelligences et firent tressaillir tous les cœurs. Il ne fallut que de leur souffle pour faire écrouler l'ancien état des choses sous le poids des iniquités dont il était surchargé. Le bruit de sa chûte retentit jusque dans la tombe séculaire d'Israël. Sous l'haleine de l'esprit régénérateur, Israël sentit les stigmates s'effacer de son front et la vie circuler librement dans ses veines; et il secoua son linceul, oublia ses

souffrances, sortit de son sépulcre, jeune et vigoureux, pour apporter aux frères qu'il avait retrouvés, le tribut de ses forces, de ses facultés et de ses vertus, le trésor de sa charité grossie de toute la puissance de son immense et éternelle gratitude.

Ne pouvons-nous pas le dire? Les faits n'apportent-ils pas leur sanction à nos paroles? Israël n'a-t-il pas depuis prouvé sa maturité dans toutes les carrières? Nous n'avons pas, en ce moment, à donner des développements à cette manière quelque intéressante qu'elle soit; nous n'avons à nous occuper que de la charité. Eh bien! depuis qu'Israël jouit de la liberté de ses mouvements, y a-t-il une souffrance de près ou de loin à laquelle il soit resté impassible? à laquelle il n'ait pas efficacement compâti? Que le feu exerce ses ravages; que l'eau cause des sinistres; que le fer fasse couler le sang et les larmes; que la stérilité de la terre enfante la disette: que la misère jaillisse de la source tarie du travail ou de la force épuisée du corps; en un mot, que la fureur des élémeuts, la méchanceté des hommes ou les infirmités de la nature répandent la désolation, Israël est toujours là avec sa main secourable, avec son inépuisable charité. Jamais on ne tend vainement vers lui des mains suppliantes; jamais on ne fait un vain appel à sa générosité. Car Israël sait qu'il se doit à tous ceux qui souffrent, sans distinction de race, de pays, d'opinion et de culte et qu'il ne saurait cesser d'être charitable sans cesser d'être israélite, sans être flétri par sa religion, sans être marqué par

elle au coin de l'opprobre : וחסד לאמים חטאת, « manquer de charité, c'est l'opprobre de nations. »

Et cette maison, que la charité israélite vient d'élever et de consacrer au soulagement des souffrants israélites, est-ce à dire qu'elle restera fermée aux souffrants des autres cultes ? Non, telle n'est pas la pensée de ses généreux fondateurs, vous venez de l'entendre de la bouche de leur digne Président; telle ne peut pas être sa destination, car elle ne serait plus israélite. Ouverte sous les auspices de notre sainte religion, elle promet un refuge assuré, un accueil empressé et des soins dévoués à tous les infortunés auxquels des secours immédiats seraient nécessaires. Dans la mesure de ses moyens, elle rivalisera de zèle et de dévouement avec les autres établissements de bienfaisance de cette ville si éminemment charitable. Leurs portes largement ouvertes à toutes les souffrances, auraient rendu superflue la création de ce nouvel asile si les besoins physiques et matériels avaient été l'unique préoccupation de ses fondateurs.

Mais il n'en fut pas ainsi; ses fondateurs ont été émus par des considérations d'un ordre plus élevé; ils ont voulu donner satisfaction aux vœux de l'âme et de la conscience; ils ont voulu répondre aux exigences légitimes du sentiment religieux. Personne n'ignore combien la tranquilité de l'âme, la paix de la conscience et la sérénité que les consolations de la religion répandent sur tout notre être favorisent la salutaire action des soins intelligents qu'on donne aux malades; combien ces consolations

soulagent les douleurs et hâtent la guérison ; combien, surtout lorsque les secours de l'art sont impuissants, elles adoucissent les angoisses de l'affreuse attente de l'heure suprême. Ce sont de véritables anges gardiens qui s'asseient au chevet du malade pour verser un baume céleste sur ses plaies, calmer ses souffrances et lui rendre moins douloureuses les terribles luttes de l'agonie, moins poignants les regrets du départ, en jettant un pont sur l'abîme qui sépare cette vie de l'autre ; c'est au son de leurs divins accents que l'homme s'endort comme un enfant pour se trouver à son réveil entre les bras de son père céleste.

Voilà les avantages que cette maison doit assurer à nos coreligionnaires. Ici ils se soumettront sans répugnance au régime parce qu'ils le pourront sans scrupule et sans remords, les prescriptions alimentaires de la religion étant respectées. Ici leurs soupirs et leurs gémissements, pouvant s'exhaler librement dans la langue consacrée par la religion ou contractée par l'habitude, soulageront leurs poitrines oppressées. Ici les chants qui ont bercé leur enfance et qu'ils ont entendus dans tous les moments augustes et solennels de leur vie, égaieront leur solitude et leur rendront moins dur leur lit de douleur. Ici leurs prières, montant au ciel accompagnées de celles de toutes les personnes qui les entourent, feront descendre dans leurs cœurs la patience, la résignation et l'espérance. Ici enfin, l'âme se dégageant des liens terrestres pour prendre son élan vers le céleste séjour,

pourra, sans crainte de froisser d'autres convictions ou de troubler d'autres croyances, adresser, pour suprême adieu, à ceux qui restent, cette profession de foi sublime: שמע ישראל ה' אלהינו ה' אחד « Ecoute Israël, l'Eternel, notre Dieu, et un Dieu un et unique. »

Aussi, c'est autant au nom de la religion qu'au nom de l'humanité que je vous adresse mes félicitations, généreux fondateurs et soutiens de cet établissement. Vivez longtemps, vivez heureux, jouissez longtemps des doux fruits de votre bonne œuvre. Elle, qui fait aujourd'hui votre joie, sera l'ornement de votre vie, la couronne de votre bonheur, votre garantie dans la prospérité, votre appui dans les jours d'épreuves, votre force dans l'âge mûr, votre récréation dans la vieillesse, votre espérance sur les limites de vos jours et votre félicité dans l'Eternité!

Et maintenant il nous reste à appeler les bénédictions du Seigneur sur l'œuvre que vous avez fondée.

Dieu, éternelle source de bonté et de miséricorde, suprême arbitre de nos destinées, maître de la vie et de la mort, dispensateur de l'abondance et de la disette, des richesses et de la pauvreté; toi, qui élèves et qui abaisses, qui frappes et qui guéris et qui, dans ta colère, te souviens de miséricorde pour faire concourir à notre souverain bien ce qui, à nos faibles yeux, paraît le plus grand mal: ממכה עצמה מתקן רמיה, tu as créé le faible et le fort, le savant et l'ignorant, le riche et le pauvre, pour préparer,

par leur rencontre, à l'un, les délices de la générosité, à l'autre, les jouissances de la gratitude : עשיר ורש נפגשו עשה כלם ד' *(Prov. XXII, 2)*.

Suivant les inspirations de ta sainte loi qui nous ordonne de nous entr'aimer, de nous entr'aider, et l'impulsion des nobles instincts que tu as déposés dans nos cœurs, des hommes généreux ont, par de grands sacrifices et de louables efforts, élevé cet asile pour ceux qui gémissent sous le poids de l'âge ou des infirmités.

Au moment de le consacrer à sa pieuse destination, nous éprouvons le besoin d'élever vers toi nos regards suppliants pour appeler sur leur œuvre tes célestes bénédictions ; car seulement ce que tu bénis est béni et l'œuvre de notre main ne prospérera qu'autant que ta bienveillance lui est assurée.

Puissent tes yeux veiller jour et nuit sur cet établissement et sur ceux qui viendront y chercher des jours tranquilles, le repos de leurs fatigues, la guérison de leurs maux, la force et la santé.

Inspire à tous ceux qui s'abriteront sous ce toit hospitalier, que la charité leur a offert, la patience, la résignation et la confiance en toi.

Répands dans les cœurs des vieillards une douce sérénité, allège-leur le fardeau des années et prolonge leurs jours.

Soulage les souffrants sur leurs couches, assiste-les sur leurs lits de douleur et envoie-leur une prompte guérison.

Et lorsque, d'après les décrets de ta divine Providence, sera venu le jour où se présentera le messager de l'éternité pour les transporter dans le céleste séjour, adoucis, Seigneur, adoucis la lutte du moment suprême, rends-leur facile le départ; qu'ils quittent la terre sans amertume et sans regret, mais pleins de foi et d'espérance; que leur dernier soupir soit une aspiration vers toi, une bénédiction pour leurs bienfaiteurs.

Oui, bénis ceux qui ont organisé et créé cet établissement, bénis ceux qui l'entretiennent et lui assurent l'existence et la durée. Bénis ceux qui en ont conçu l'idée, bénis l'artiste qui en a tracé le plan, bénis les ouvriers qui en ont exécuté les travaux; qu'eux tous se réjouissent encore longtemps de leur œuvre et se félicitent d'y avoir prêté leur concours.

Bénis ceux que leur sympathie a conduits ici pour rehausser, par leur présence, la solennité de ce jour.

Bénis cette ville charitable; puisse-t-elle voir, de jour en jour davantage, les œuvres de bienfaisance se multiplier, se développer, grandir et prospérer dans son sein; ce sera sa plus douce récompense.

Puissent tes bénédictions descendre sur le front de l'élu de ses frères, sur ce Prince magnanime dont la sollicitude s'étend sur tous ceux qui souffrent, dont le cœur et un trésor de sentiments nobles et généreux, dont l'exemple est une leçon permanente de charité et dont la maison est une école de bien-

faisance ; oui, bénis notre auguste Empereur et son auguste maison.

Bénis aussi tous ceux qui, de près ou de loin, lui aident à supporter le fardeau de la couronne, qu'ils soient dans la proximité du trône, dans les départements éloignés ou dans des pays étrangers. Bénis toute l'humanité, qu'un esprit d'amour et de fraternité unisse tous les hommes. Hâte ce jour où Sion sera rachetée par la justice, ses habitants par la charité, ce jour dont les lueurs dissiperont, comme des fantômes, le péché, la mort, les larmes et les souffrances et où ne retentiront plus d'autres cris que des cris de joie et d'allégresse, d'autres voix que des hymnes d'actions de grâces : כי נחם ד' ציון ששון ושמחה ימצא בה תודה וקול זמרה . . . *(Is. LI. 3.)* Amen.

ERRATA.

Paye	2	*ligne*	12	*aulieu de*	des *lisez* des.
»	8	»	16	»	destinés *lisez* destinées.
»	16	»	27	»	sauvé *lisez* sauvés.
»	21	»	10	»	montre-il *lisez* montre-t-il.
»	35	»	8	»	et les éveillées *lisez* et les a éveillées.
»	66	»	27	»	de nuire de *lisez* de nuire à.
»	97	»	18	»	et entoure d'amis, ceux *lisez* et entoure d'amis ceux.
»	166	»	5	»	Mussieurs *lisez* Messieurs.

Ouvrages du même auteur :

מענה רך על חזות קשה
דברי הפיוטים וזעקתם
מפני קשט בקורת ס' דרכי המשנה
האמת והשלום אהבו

- Grammaire hébraïque raisonnée et comparée.
  Notions élémentaires de la grammaire hébraïque avec les tableaux des conjugaisons et de l'adjonction des affixes.
  Guide du traducteur du Pentateuque.
  Le Judaïsme ou la vérité sur le Talmud.
  Le même ouvrage traduit en allemand.

A Colmar : chez M. S. Meyer, libraire.
A Paris : A la Librairie Israélite, 9, rue N. D. de Nazareth, et chez M. Durlacher, rue St-Martin, 325.
A Francfort s/m, chez M. J. Kauffmann.

3 2044 010 233 328

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE
1 SEP 1989